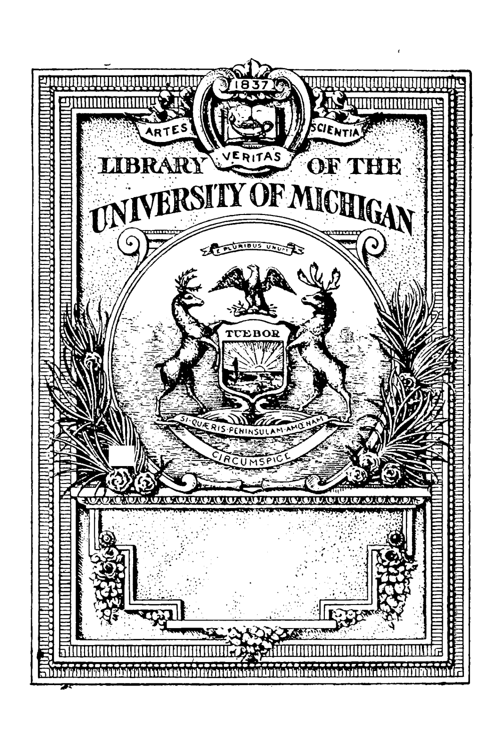

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI·QUÆRIS·PENINSULAM·AMŒNAM
CIRCUMSPICE

L'IMMENSE EFFORT

1915-1916

Il a été tiré, de cet ouvrage,
dix exemplaires sur papier de Hollande,
tous numerotés.

ŒUVRES DE PAUL MARGUERITTE

GUERRE DE 1914-1916

Contre les Barbares.
L'Embusqué, roman.

ROMANS

Tous quatre.
La Confession posthume.
Maison ouverte.
Jours d'épreuve.
Pascal Géfosse.
Amants.
La Force des choses.
Sur le retour.
Ma Grande.
La Tourmente.
L'Essor.
La Flamme.
La Faiblesse humaine.
Les Fabrecé.
La Maison brûle.
Les Sources vives
Nous, les mères...
L'Autre Lumière.

NOUVELLES

Le Cuirassier blanc.
La Mouche.
Ame d'enfant.
L'Avril.
Fors l'honneur.
Simple Histoire.
L'Eau qui dort.
La Lanterne magique

THÉATRE

Pierrot assassin de sa femme.
(*Pantomime.*)

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

Mon Père.
Alger l'hiver.
Le Jardin du passé.
Les Pas sur le sable.
Les Jours s'allongent.
Nos Tréteaux.

En collaboration avec
VICTOR MARGUERITTE

ROMANS

Le Carnaval de Nice.
Le Poste des neiges.
Femmes nouvelles.
Le Jardin du roi.
Les Deux Vies
L'Eau souterraine.
Le Prisme.
Vanité.

UNE ÉPOQUE (1870-71)

I. — Le Désastre.
II. — Les Tronçons du glaive
III. — Les Braves Gens.
IV. — La Commune.

NOUVELLES

La Pariétaire.
Poum.
Zette.
Vers la lumière.
Sur le vif.

THÉATRE

Le Cœur et la Loi.
L'Autre.

ÉTUDES SOCIALES

Quelques idées.
L'Élargissement du divorce.
(*Brochure.*)

PAUL MARGUERITTE

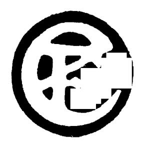
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'IMMENSE EFFORT

1915-1916

« Science sans conscience est
la perte de l'âme. »

RABELAIS.



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

PAUL MARGUERITTE

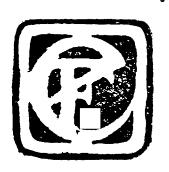
de l'Académie Goncourt

L'immense Effort

(1915-1916)

« Science sans conscience est
la perte de l'âme. »

RABELAIS.



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26

Quatrième Mille.

A mon second fils

ANTOINE-PAUL

né en 1916

En mémoire de son Grand-Père

le GÉNÉRAL MARGUERITTE

mort en 1870

Je dédie ce livre pour plus tard.

POUR MON FILS,

Tu viens de naître, Antoine-Paul, et quand tu liras ces pages, vraisemblablement je ne serai plus là pour te les commenter. Je te dédie donc ce second livre sur la guerre, comme j'ai dédié le premier à ton frère Yves-Paul, car tous deux, mes petits, devrez participer à l'immense effort qui seul rendra à notre pays sa vigueur et son éclat.

Conscients de ce par quoi nous avons failli périr, tu comprendras, vous comprendrez le rôle assigné à tout bon Français. Tu travailleras, tu développeras ton corps, ton esprit et ton cœur; tu te dévoueras aux idées généreuses; tu aimeras, tu serviras passionnément ta patrie.

Ainsi feras-tu honneur à ta lignée : à ton bisaïeul Antoine, simple maréchal des logis de

gendarmerie; à ton aïeul Jean-Auguste, le général, dont la vie est un enseignement, dont la mort appartient à l'histoire. Que leur souvenir, autant que l'amour de votre mère, te protège; et puisse ton frère, aux côtés de vos grandes sœurs, te donner l'exemple.

P. M.

AVANT-PROPOS

La France de demain !

Elle domine, par delà le cauchemar présent, nos pensées ; elle oriente nos vœux et nos efforts. Que cette guerre hideuse finisse par le triomphe du Droit et de la Justice, nul n'en doute ; ce n'est donc pas trahir le présent que d'envisager l'avenir.

Nous le pouvons et nous le devons : car tout sera à reconstruire sur les ruines.

Une France nouvelle sortira de ce creuset de sang, de boue et de feu. Notre victoire, loin d'engourdir notre orgueil, devra stimuler nos énergies. Dans tous les ordres d'idées, lois, mœurs, administration, agriculture, industrie, commerce, hygiène,

action morale et action économique, une gigantesque adaptation aux nécessités surgies s'imposera : œuvre complexe, œuvre ardue, aussi délicate et aussi robuste que l'enfantement d'un monde.

Problèmes du travail, problèmes du féminisme, problèmes de la repopulation et de la destruction de l'alcoolisme, ce ne sera pas trop d'une nouvelle union sacrée de toutes les intelligences et de toutes les bonnes volontés.

Et d'abord, nous devrons remédier aux fléaux par lesquels nous avons failli périr : l'insuffisance de notre préparation militaire, si miraculeusement réparée par la vaillance de notre race en armes et « l'immense effort » de la production de guerre dans le pays entier. Une fausse conception démocratique a voulu que nous n'ayions, au début de la guerre, que des soldats, alors qu'il n'était pas moins indispensable d'entretenir

le halètement des usines, la main-d'œuvre agricole, le labeur des ouvriers spéciaux, les inventions des chimistes, la propagande morale et intellectuelle à l'étranger.

Sous quelle forme une attribution meilleure des forces de la Nation sera assurée, l'avenir nous le dira : un remaniement des lois électorales, un Pouvoir central fortifié, un Parlement enrichi des valeurs de l'élite et conscient des réformes urgentes en seront sans doute la première condition.

Le féminisme et ses conquêtes constitueront une des principales étapes du progrès. Qu'on le veuille ou non, qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, la guerre, comme l'a constaté Brieux, aura libéré la femme. En faisant appel à son patriotisme, en sollicitant son concours, en stimulant son ingéniosité et son courage, elle l'a conduite à prendre, en beaucoup d'emplois, la place de l'homme. La femme a montré

qu'elle valait sur bien des points son maître d'hier; il est permis de douter qu'elle consente à redevenir l'esclave que la loi avait faite d'elle. La remettre en tutelle serait une injustice et une imprévoyance : la femme n'y consentirait sans doute pas et elle aurait raison, après avoir fait ses preuves et montré ce qu'elle vaut. Sa présence dans l'usine, dans les bureaux, dans les magasins, au comptoir, à l'étalage, aura témoigné à l'évidence quelles ressources, quel appoint elle peut apporter à l'essor industriel et commercial.

Les droits des femmes seront donc élargis dans la loi; leur responsabilité consacrée. Au titre du mariage, il sera impossible de laisser subsister dans le Code, à côté de l'article rouge qui excuse le meurtre de l'épouse surprise en flagrant délit, ce châtiment de l'adultère qui le taxe aujourd'hui à cinquante francs d'amende. Ces

deux absurdités, l'une tragique, l'autre grotesque, disparaîtront.

La jeune fille, qui aura pris contact avec la vie fiévreuse de la Nation, avec la souffrance, avec la misère, ne subira plus les contraintes d'une éducation d'étouffoir. La mère, par cela seul qu'elle est mère, devra être protégée et respectée ; la recherche de la paternité fortifiée par les rigueurs de la loi, les procédures judiciaires de tous ordres abrégées ; la légitimité assurée à tous les enfants, dont un si grand nombre sont à présent traités en parias et en victimes.

Ouvrière, la femme aura le droit de réclamer et d'obtenir : à travail égal, salaire égal. Commerçante, la femme jouira de latitudes plus grandes ; et l'on voit mal comment, dans une certaine mesure, on lui refuserait d'être électrice ou éligible.

A côté de l'évolution du féminisme, les questions ouvrières et agricoles se poseront

dans toute leur ampleur. Le retour à la terre, l'extension des travaux des champs, se manifesteront comme une nécessité de premier ordre, avec la protection des oiseaux contre les insectes — question de vie ou de mort! — avec la protection du sol contre l'héritage qui le morcelle et le fisc qui le ruine.

Pour l'industrie, les transits, la navigation, que d'efforts nous devrons faire pour nous organiser, pour défendre, contre la concurrence de nos ennemis, une France redevenue active et forte, et dont l'action puisse rayonner au loin! Combien il nous faudra multiplier les Écoles professionnelles et développer notre Enseignement technique spécialisé! Nos ingénieurs, nos inventeurs, nos chimistes, ne verront-ils pas enfin grandir leur action et se rehausser leur prestige?

Combien redoutable se posera le pro-

blème de l'enseignement! Les maîtres du lycée et de l'école ont été décimés. Des méthodes nouvelles s'imposeront. Et pourrons-nous nous borner, devant les exigences de la lutte mondiale, à ne fabriquer que des bacheliers ignorants des réalités pratiques? Non, certainement. M. Édouard Herriot a raison : l'instruction, sans nuire au développement d'une Élite, ne devra plus être un privilège, mais un droit pour tous; elle devra, au moins pour le plus grand nombre, devenir une chose vivante, et non rester un bagage mort.

Que vaudraient cependant de nouveaux programmes et de nouvelles transmutations d'énergie dans une France qui ne cesserait de tarir? Ne faudra-t-il pas que notre pays, volontairement stérile, redevienne fécond? Après ces affreuses saignées, la France aura besoin d'enfants, afin de fournir plus tard

des hommes à toutes ses activités. Quelle immense tâche pour la famille d'une part, et de l'autre pour l'État, qui, se faisant « Éleveur », devra par tous les moyens accroître la repopulation !

La lutte contre l'alcoolisme apparaîtra comme un de ces moyens indispensables ; et puisque l'on n'a pas profité de la guerre pour faire cette œuvre d'assainissement patriotique, il faudra bien se résoudre à la faire en pleine paix. Ces deux questions vitales, la dépopulation et l'alcoolisme, qui touchent à tant d'intérêts complexes, exigeront un vaste ensemble de lois de protection sociale et une transformation complète des mœurs.

Sera-ce tout ? Non : l'allégement de notre bureaucratie, la simplification de ses routines sembleront de plus en plus nécessaires. M. Victor Cambon l'a constaté dans une page d'une rare éloquence, beaucoup de nos administrations publiques, au cours

de la guerre, par incurie et routine, ont fait faillite. Il incombera au gouvernement de les remanier et de leur donner une vigoureuse impulsion. Rien que dans le domaine des Travaux Publics, que d'améliorations à effectuer : routes qui ne répondent plus aux besoins des automobiles, villes devenues trop étroites pour leurs habitants, voirie insuffisante, hygiène déplorable, bouges populaires à démolir, cités-jardins à créer; Paris, ville unique, joyau mondial, « à mettre en harmonie avec les besoins modernes ».

Puissant pouvoir dans l'État, la Presse devra aussi participer au grand œuvre. Son rôle, si elle en prend conscience, pourra être admirable; elle peut être la bonne conseillère de tout ce qui est grand, beau, juste, utile, être le faisceau de l'indispensable Union sacrée; mais à condition qu'elle instruise et guide le public au lieu d'entretenir son ignorance ou de flatter ses bas

instincts; pour cela il lui faudra renoncer à certains défauts qui, avant la guerre, discréditaient une partie de ses grands journaux : ses trafics d'affaires, son information hâtive, son indifférence pour les questions sérieuses, sa publicité gratuite refusée aux beaux livres, aux belles œuvres et souvent aux nobles actions, mais en revanche libéralement offerte aux apaches et aux assassins.

La réfection de la France ne s'accomplira que par l'exécution patiente et tenace d'un immense ensemble de réformes sociales. Ces réformes, le législateur les devra aux hommes qui auront lutté, souffert, saigné pour que cette France neuve se réalise. Il les devra aux blessés, aux morts et aux survivants. Et, s'il est sage, il n'attendra pas que ces derniers l'exigent.

Oui, pensons à la France de demain, à la splendeur morale, à la puissance féconde

d'idées et d'actes que notre amour d'avance lui prête. Et que le calvaire parcouru, vers lequel nous nous retournons ici, nous fasse mieux comprendre, devant le chemin qui nous reste à parcourir, tout ce que nous aurons alors à faire pour reprendre notre place de grand peuple et la maintenir à la hauteur d'un Idéal de progrès, de justice et de lumière !

P. M.

Juin 1916.

L'IMMENSE EFFORT

DES CANONS ! DES MUNITIONS ! (1)

Sous ce titre, obstiné comme le choc d'un marteau-pilon, M. Charles Humbert n'a cessé de réclamer l'industrialisation de la guerre. Son collègue au Sénat, M. Henry Bérenger lui a fait écho, et de partout le grand cri d'alarme, scandé par des voix nombreuses, s'enfle et répond en tocsin au fracas du front, seconde les efforts méritoires et l'active énergie de M. Albert Thomas.

De là-bas, si près pourtant, les rugissants abois des canons, le roulement des autos blindées, les trains lourds d'hommes

(1) Tous ces articles ont paru dans la Presse, spécialement dans l'*Intransigeant* et la *Petite Gironde*.

et d'armes, la vibration des avions, les voix brèves du téléphone, les gémissements des blessés, toute la rafale du combat crie à la France :

« Encore ! Encore ! A l'aide ! Encore des mitrailleuses ! Amenez des canons ! Nous ne vaincrons qu'à coups de foudre, sous des cataractes d'explosifs ! Hâtez-vous ! Le temps qui use nos ennemis leur permet aussi de s'organiser. Trempez l'acier, tournez les douilles d'obus, chargez les fusées ! Plus vite ! Plus vite encore ! La patrie, aujourd'hui sauvée, pourrait demain être en danger ! »

Comment n'entendrions-nous pas cette voix si grave ? Elle se propage en ondes électriques, elle embrasera demain le cœur du pays. Nous ne pouvons admettre que nos admirables soldats ne reçoivent pas de la nation l'espoir qui allège leur faix et l'aide qui raccourcit leur effort. Une ma-

gistrale leçon de choses vient de nous être donnée, et M. Lloyd George l'a dégagée avec sa mâle franchise : si la Russie a subi une défaite, réparable heureusement, c'est à la supériorité, c'est au nombre de l'artillerie adverse qu'il faut s'en prendre. Ne nous le dissimulons pas : nos ennemis sont forts; ils ne manquent pas de munitions, malgré leur gaspillage frénétique; ils ne manqueront pas de nourriture et de récoltes.

Ne regardons pas trop hors de nos frontières : après l'Italie, nous serons aidés par d'autres peuples; c'est probable, c'est certain. En attendant, aidons-nous seuls : c'est plus sûr, et c'est plus fier.

Les Austro-Allemands, encerclés et menacés sur trois fronts, nous montrent comment ils entendent la guerre : une formidable organisation de l'animal humain et de la machinerie de meurtre. Bien avant

leur agression sauvage, et plus encore depuis, leurs usines fonctionnent sans arrêt; des ouvriers soldats, par centaines de mille, décuplent l'armement, jettent sur les champs de bataille, avec une précision automatique, les engins de destruction.

Nous pouvons en faire autant, nous le devons : il le faut! Ne voyons que le but sacré : la victoire! Foin des récriminateurs stériles qui répètent : « On n'était donc pas prêt? Mais pourquoi n'était-on pas prêt? Expliquez-nous qu'après dix mois de guerre, on ne soit pas muni encore de tout le matériel nécessaire? » Comme si cela ne crevait pas les yeux que, dès le premier jour, nos arsenaux et fabriques militaires ont été débordés par les besoins, et que nos usines, désorganisées par la mobilisation, lorsqu'on a réclamé leur concours, n'ont pu qu'à grand'peine reformer un personnel de fortune, encore insuffisant à cette heure.

Ne nous payons pas de phrases : le service obligatoire pour tous est un dogme actuellement intangible; il répond à une aspiration de justice, au légitime sentiment que chacun doit payer, dans la mesure de ses forces, sa dette de sang. Mais ce n'est pas seulement avec de la chair vive qu'on gagne les batailles aujourd'hui; d'innombrables héros ont beau tuer ou frapper, ils font moins de morts et de ravages que ces monstrueux alliés que la science asservit à leur intelligence et à leur volonté : bêtes sombres à long cou de métal qui crachent l'éclair, bouleversent les tranchées et fauchent les masses d'assaut, oiseaux de toile montés par de hardis jeteurs de bombes, poissons géants qui torpillent les cuirassés. La guerre actuelle est devenue le fléau qui résume tous les autres, confond l'homme des cavernes avec le civilisé, emprunte leurs outils de mort aux vieilles panoplies

et manipule, dans le secret des laboratoires, les gaz asphyxiants et les liquides enflammés.

Nous avons besoin d'ouvriers spécialistes : n'hésitons pas à les rappeler du Front. Tel combattant à demi inapte peut redevenir un précieux chimiste. Nous avons besoin d'ouvriers de guerre, de gens rompus aux labeurs des métaux, sachant faire vite et bien.

Ce qu'il ne faut pas, à aucun prix, c'est qu'on les appelle des embusqués; c'est surtout que parmi eux la faveur politique ne laisse s'incruster aucun embusqué.

Voilà le grand mot lâché : embusqués! Je ne sais s'il en reste beaucoup, après les drainages successifs dus aux efforts de M. Millerand (1); je ne serais même pas surpris qu'on eût versé dans le service armé quelques braves gens plus utilisables comme

(1) Et plus tard du général Gallieni.

auxiliaires; mais l'opinion publique, si elle ne se rend pas toujours assez compte de l'énorme travail opéré dans les dépôts, et du nombre d'hommes qu'exigent à l'arrière tous les besoins du Front, l'opinion publique ne se trompe pas lorsqu'elle honnit et soufflette de son mépris ceux qui, devant aller se battre, se défilent.

Notre pays, si intelligent, saura comprendre que celui qui fabrique intensivement des canons et des obus est l'indispensable collaborateur de son camarade de la ligne de feu. Celui-ci, avec une générosité toute française, verra partir non seulement sans regret ni envie, mais avec reconnaissance, ce soldat, cet ouvrier, qui va haleter dans les chaudes salles où ronflent les courroies de transmission, où siffle la vapeur, où se meuvent les machines dociles, car ce frère d'armes se consacre à la même œuvre de salut public, à la même tâche salutaire :

à eux deux ils sauveront notre sol sacré.

Que veut la France? Vaincre! Elle triomphera par son armée, si, derrière celle-ci, l'armée aux bras nus de l'usine peine sans trêve, jour et nuit tendue au but unique, rivée à la création de l'outillage perfectionné qui broiera enfin la résistance de l'Allemagne, comme le typhon ou l'avalanche.

GUERRE D'USURE

Oui, guerre d'usure; nous devons en prendre notre parti. Usure jusqu'à extinction de souffle, jusqu'à épuisement de munitions, jusqu'à ce que l'ennemi terrassé râle, agonise et demande grâce. Guerre d'usure avec tout ce que ce mot comporte de pénible, de contraire à notre tempérament, d'irritant à notre impatience, d'accablant pour la fortune publique et les ressources particulières. On ne saurait acheter trop cher une victoire qui représente notre salut vital, notre chance même d'exister, la revanche du droit, les réparations de l'histoire, le monde entier préservé du plus

abominable fléau qui pût le menacer, c'est-à-dire du triomphe de la *Kultur* allemande, au mufle bestial et aux mains de proie.

Certes, les journées d'hiver sont longues, les pluies intermittentes; on songe aux tranchées boueuses, aux tempêtes de neige, à ce froid qui pétrifie les morts et gèle les vivants; on songe à nos villes, à nos hameaux occupés encore par les Allemands; on songe aux sanglots des mères, à la plainte des enfants, à tous ceux que la misère ronge, que l'angoisse dévore, et on se dit que de toutes les guerres, la guerre d'usure est bien une des plus cruelles.

Mais ce dont notre pays souffre, l'agresseur en souffre aussi. On n'est pas mieux dans les tranchées teutonnes, même casematées et abritées, que dans les nôtres; tant d'assauts répétés, de va-et-vient d'un champ de bataille à l'autre, tant d'efforts obstinés ont autrement affaibli le moral de

nos adversaires que le nôtre. Eux aussi ont des femmes, des mères inquiètes, des foules avides de nouvelles; et dans plus d'une famille on pense avec souci à la pénurie de l'argent et au rationnement prochain des denrées. L'usure qui nous sauvera, nous, perd lentement l'Allemagne, et nous devons trouver là une raison de fermeté et de vivace espoir.

Sans doute, des terres françaises, des âmes françaises saignent sous l'occupation provisoire, mais nous savons qu'elles seront délivrées, tandis que l'Allemagne, de quelque côté qu'elle se tourne, n'aperçoit nulle part le signe définitif de la victoire. Elle peut durer, elle ne triomphera point; et plus sa chute aura été retardée, plus formidable sera l'écroulement.

Ses armées fondront peu à peu; elles fondent déjà, ses ravitaillements de toutes sortes se raréfient; ses mensonges ineptes, ses

calomnies sans scrupules, ses affirmations cyniques se retournent contre elle; peu à peu, comme une grande marée grondante, monte vers elle l'exécration de l'humanité. A gauche, à droite, des ennemis tenaces lui barrent le passage; elle a pu, comme une chaudière en ébullition, répandre au dehors ses flots brûlants; mais déjà elle se voit endiguée, contenue; que sera-ce quand la ruine de l'Autriche-Hongrie la découvrira, et comment résistera-t-elle à la poussée victorieuse des assaillants? Elle prolongera la lutte, pied à pied, soit! Et ensuite? Il faudra bien qu'elle succombe.

Car l'Allemagne n'a pas compté, elle, sur la guerre d'usure; elle n'a rêvé que la guerre d'écrasement, elle a voulu tomber sur nous d'abord, puis sur la Russie comme la foudre, remplir le monde d'admiration et d'effroi. Faux calcul, qu'à demi paralysée elle expie de son impuissance! Ah! qu'elle

doit se sentir loin de compte! Et comme ses dirigeants, militaires brutaux, diplomates fourbes, intellectuels dégénérés, doivent s'étonner des résultats de leur mauvais coup manqué! Ils pensaient que la Belgique s'effacerait devant eux, et la Belgique s'est défendue pendant des semaines et se défend encore avec un tronçon d'armée; ils comptaient que l'Angleterre les laisserait faire, et ils ont attiré sur eux l'ennemi le plus courageux et le plus obstiné; ils estimaient que la Serbie serait aplatie en quelques jours, et les soldats serbes héroïques sont encore debout; ils espéraient arriver à temps pour vaincre les Russes, et les Russes peu à peu amassent les forces compactes qui les refouleront enfin sur leur propre territoire. Ils n'avaient prévu ni l'intervention du Japon ni celle de l'Italie!

Regardons la situation telle qu'elle est:

à qui profite la guerre d'usure? A nous, et à nous surtout, qui, réparant l'insuffisance de notre préparation, avons vu reforger l'outil de combat, créer des armements nouveaux, et qui assistons au merveilleux spectacle d'un peuple fait pour l'élan et l'assaut, et qui s'adapte, avec la plus stoïque endurance, aux nécessités de cette guerre insoupçonnée.

Guerre d'usure! Sachons supporter les sacrifices qu'elle coûte. Elle épargne, en attendant le gros choc, des milliers de jeunes et belles existences; elle ne détruit dans notre pays rien de ce qui est indispensable pour qu'il vive et se refasse ensuite; elle nous permet de nous ressaisir, de nous améliorer, de nous hausser dans l'épreuve. Pour avoir mis si longtemps à mûrir, les fruits de la victoire seront plus beaux et plus savoureux.

LE DEVOIR PRÉSENT

Je n'en vois qu'un : tendre son âme et raidir sa volonté, résister à toute suggestion de lassitude ou de découragement; et pour cela, s'employer tous, chacun selon ses forces, son âge, ses moyens, à défendre notre cher pays dans le présent, à le faire paraître plus glorieux dans l'avenir.

De plus en plus, la guerre s'annonce une guerre de lenteur : prenons-en notre parti. Il y faut un certain courage, rien n'est plus contraire à notre tempérament; il nous est permis de trouver le temps long, puisque cette effroyable guerre dure depuis des mois qui semblent des années; mais

pensons à ceux qui, sans se plaindre, avec un héroïsme tranquille, vivent dans les tranchées, ont vu l'hiver succéder à l'automne, puis le printemps à l'hiver, puis l'été au printemps; et nous nous sentirons fortifiés et consolés par leur admirable exemple.

Toutes les lettres que je reçois du front, jeunes soldats, jeunes et vieux officiers, manifestent une fermeté et un espoir si tenaces que, fière de ses enfants, la France peut escompter, si elle sait patienter et se dévouer, la victoire certaine. Nous avons trop vécu de certitudes faciles; on nous a un peu traités comme des enfants à qui on fait miroiter la récompense immédiate; on nous a trop répété que nos ennemis manqueraient de persistance, se lasseraient vite; on nous a déçus en nous disant que l'Allemagne verrait bientôt tarir ses subsistances, ses munitions et ses hommes.

Ayons le bon sens de regarder la réalité en face : elle est rassurante si nous voulons nous rendre compte de la résistance incroyable, du nerf d'attaque dont nos soldats font preuve. C'est en eux, n'en doutez pas, que réside l'avenir; en eux, c'est-à-dire dans les vertus profondes et éternelles de notre race.

Voyons, c'est merveilleux; c'est grand comme l'*Iliade* et le cycle des guerres de Napoléon, le miracle de ce peuple qu'on se représentait au dehors comme dégénéré, miné par la dépopulation et l'alcoolisme, aveuli par des mœurs parlementaires sans vigueur, et qui s'est ressaisi pour vaincre superbement sur la Marne, et qui, depuis, lutte chaque jour et chaque nuit, dans une guerre de siège harassante et monotone !

Fixons là nos regards et ne les laissons pas trop détourner par les inévitables fluctuations de ce jeu tragique qui met tant de

peuples aux prises et ensanglante l'Europe aux quatre points cardinaux. Sans doute, il est regrettable que nos vaillants alliés les Russes aient dû se replier; mais l'expérience nous a appris que leur moral n'est jamais atteint dans ces alternatives d'avance et de recul; nous savons qu'avec un inlassable courage, ils frappent et meurent, s'avancent, quand les obus leur manquent, en masses innombrables à la baïonnette. Leur rôle semble être celui de bouchers sublimes. Ils déciment les armées allemandes et y taillent comme la faux des moissonneurs dans les blés. Même vaincus, ils resteraient invincibles.

Nous avons eu un moment de tristesse en apprenant que chez nos amis les Anglais, comme chez nous, un gigantesque effort devait être demandé à l'industrie pour augmenter le stock des armements et des munitions. C'est que nous sommes

impatients d'en finir. Soyez tranquilles, on en finira; mais qui veut la fin veut les moyens : nous pouvons être les plus forts, les mieux armés; dès lors, nous le serons.

Nous voudrions aussi voir d'autres peuples nous soutenir; qui nous dit qu'ils ne marcheront pas à leur heure? L'Italie s'est bien décidée, après de longues hésitations et bien des pourparlers. Il y a une logique de l'intérêt qui, jointe à celle du sentiment, précipite les actions humaines. Espérons, mais espérons sans hâte et sans énervement.

Et même, disons-nous tout net : « Cela finira peut-être avant l'hiver; mais s'il faut une campagne d'hiver, nos hommes auront assez d'endurance et d'intrépidité pour s'y résigner. S'il le faut, les femmes de France reprendront, sans trop attendre, leurs aiguilles à tricoter, afin que leurs fils, leurs frères, leurs maris, leurs fiancés ne souf-

frent pas trop du froid ». Il est sage d'envisager cette nécessité; si elle ne se réalise pas, tant mieux! Si elle s'impose, tous nous la subirons d'un cœur peiné, mais ferme.

Aucun de nous n'a le droit de se plaindre tant que nos soldats, nos héros ne se plaignent pas. Et ils ont trop à faire et à bien faire pour se plaindre. Lisez avec moi, voulez-vous, ces passages de deux lettres que je viens de recevoir. La première est d'un écrivain (1) qui, réformé, ne pouvant se battre, obtint — à grand'peine — de servir comme brancardier au feu :

« Vous savez combien sont durs, acharnés et glorieux les combats dans cette région de...; je crois que le plus pénible de la besogne sera fait avant quelques jours; mais vraiment, ces mots d'une terre arrosée de sang et bourrée de cadavres cessent d'être métaphoriques par ici; lorsqu'on

(1) Jean Viollis.

saura les conditions d'horreur de cette lutte, un frisson s'élèvera longtemps et longtemps après nous. Elle s'est livrée... sous un ouragan de fer et de feu, parmi les souffrances de la soif, et pas un instant nos hommes n'ont fléchi. « Les braves gens! Les braves gens!» Vous connaissez ces mots mieux que personne; eh bien! ils reviennent aux lèvres dix fois chaque jour; les hommes de chez nous, voyez-vous, il fallait cette épreuve pour les connaître. Ce qu'ils font est splendide, et la façon dont ils le font plus belle encore : simplement, fortement, honnêtement, avec un joli et serein sourire... »

Et voici ce que m'écrit un autre bel écrivain (1), père de famille, lui aussi, territorial, sergent d'un groupe de travailleurs, de pionniers au feu :

« La belle musique que nous avons eue

(1) Gaston Chérau.

hier au soir et cette nuit! Je m'étais imaginé jusqu'ici avoir entendu ce qu'on faisait de mieux en ce genre; mais que j'étais loin du compte que nous avons servi aux voisins comme clôture pour ces fêtes de la Pentecôte! A dix-huit heures et demie, les avions étaient en l'air, les nôtres (une dizaine dans un très petit secteur), salués par un feu d'artifice qui a duré jusqu'au crépuscule... Tout à coup, un oiseau nouveau est apparu; je n'ai pas le droit, ici, d'en décrire la forme, mais je le verrai toute ma vie : il a foncé vers les lignes allemandes, a fait certains signaux, et aussitôt notre front s'est enflammé. Ce n'a plus été d'un bombardement qu'il s'est agi, mais d'un véritable cataclysme; les mares, près des fermes, en avaient de petites vagues... A minuit, reprise de la danse. Mais la plus belle figure du quadrille a été celle qui s'est jouée à deux heures du matin! Ça,

c'est indescriptible! Allons, allons, nous faisons bien les choses!...

« C'est une belle destinée que la mienne, et je la chéris de m'avoir conduit, sans que je fasse rien pour elle, en m'abandonnant aveuglément à elle, au point où je me trouve. Notre vie a une saveur dont je ne me doutais pas... »

Voilà des paroles très françaises, allègres, franches et d'un son clair. N'y entendez-vous pas, comme moi, l'écho des clairons de marche et l'accent annonciateur de la finale victoire?

SYMPATHIES ESPAGNOLES

Il n'a pu nous laisser indifférents, il nous a émus et touchés, ce beau manifeste des intellectuels espagnols en faveur de la cause des Alliés, au nom de la civilisation outragée.

Sachons reconnaître la valeur de cette manifestation de sympathie : elle est grande et elle choisit, avec courage et franchise, une heure qui nous la rend plus précieuse encore : l'heure où nos amis les Russes reculent et où l'effort allemand va tomber sur nous de son lourd poids ; l'heure où les neutres du Nord et les neutres balkaniques, prudents, écoutent ce qu'ils croient être la

voix de leurs intérêts ; l'heure où l'impuissance apparente de l'Amérique et la défaillance du prince spirituel des âmes feraient croire, chez les peuples qui nous regardent, à une faillite des principes moraux et des idées généreuses.

Ce manifeste, ne l'oublions pas, nous vient d'Espagne, d'une Espagne à laquelle bien des affinités latines, d'esprit et de cœur, nous lient, mais qui, sous l'empire des partis religieux et politiques, en souvenir des rancunes méritées par la campagne napoléonienne, et aussi par suite des propagandes germaniques à outrance, ne nous a pas témoigné toutes les sympathies que méritait peut-être la justice de notre cause d'aujourd'hui.

Si l'on songe à la formidable campagne de fausses nouvelles, de mensonges, d'insinuations tendancieuses dont nos voisins ont été submergés, il ne faut pas trop

s'étonner que cette manifestation éclatante de l'élite de la pensée, du savoir, des lettres et des arts espagnols ait tardé à se produire, mais se rappeler qu'elle a été précédée déjà par d'autres déclarations identiques entre lesquelles brillait le grand nom de Blasco Ybanez.

Il faut bien nous résigner à voir ce qui est : la mobilisation générale des énergies allemandes dans tous les domaines de la lutte, mobilisation préparée de longue date dans tous les pays et qui emploie sans déchet ni pertes les forces vives et intégrales de l'Allemagne, qu'il s'agisse de ses soldats, de ses ouvriers d'usine, de ses chimistes, de ses intellectuels, de ses commerçants et de ses journalistes. Quand on pense à l'immense effort exécuté contre nous, à cette bataille non seulement à coups d'obus et de gaz asphyxiants, mais à coups de calomnies audacieuses et de dénégations

effrontées, on doit se réjouir de voir ces professeurs, ces écrivains, ces artistes espagnols déjouer le piège, se hausser par une juste et clairvoyante vue à la connaissance de la vérité, et proclamer avec simplicité les éternelles conceptions du Bien et du Vrai.

Ce qui donne à ce manifeste une expression particulière, c'est son accent de candeur généreuse au sens le plus pur du mot. Alors que le Pape lui-même hésite à démêler l'erreur de la vérité, et déclare aimer également tous ses enfants, c'est-à-dire les agresseurs et les victimes, Abel et Caïn, le manifeste espagnol atteste avec une fierté qu'eût goûtée l'immortel Cervantès les droits invincibles de la conscience humaine.

Rien n'est plus consolant et fortifiant pour nous, à cette heure où, selon le mot très dur, mais tristement juste de Clemen-

ceau, on voit des peuples lutter pour la civilisation, alors que d'autres s'enrichissent à les regarder combattre et mourir. Remercions, d'un cœur fraternel, ces grands d'Espagne, oui, grands par la pensée et le cœur, d'avoir compris qu'au-dessus des intérêts mercantiles immédiats, ce qui se joue en ce moment n'est rien moins que le sort du monde.

Jamais péril plus grand n'a menacé les progrès humains, fait vaciller le flambeau sacré que nous tenons d'Athènes et de Rome. L'Espagne vient, en la fleur de son cerveau, de donner un viril exemple aux neutres. Souhaitons qu'il rencontre des imitateurs, souhaitons-le pour le culte de l'Idéal. Restât-il sans autres échos, ce noble manifeste n'en retentira pas moins dans l'histoire (1).

(1) A l'heure où paraîtra ce livre, nous avons pu constater de nouvelles et précieuses sympathies des lettrés

et des artistes espagnols. Elles sont venues se manifester à Perpignan et, par elles, nous avons senti battre le cœur chaud de la Catalogne. La piraterie allemande, s'attaquant aux vies des neutres, la mort du compositeur Granados n'a pu laisser insensible l'orgueil et la raison de l'Espagne. Un échange cordial de pensées entre les deux peuples pour la célébration du centenaire de Cervantès, les conférences faites à Madrid par des lettrés, des philosophes et des savants français, la bonne parole portée à travers l'Espagne par Mme Gabrielle Réval et l'intéressant entretien que lui a accordé le roi Alphonse XIII, bien d'autres signes témoignent qu'une évolution s'accomplit, rapprochant l'idéal de deux peuples pour lesquels il ne devrait pas y avoir de Pyrénées.

NOBLES PAROLES

Je voudrais les voir affichées sur les murs de toutes les mairies, je voudrais les entendre redire par tous les maires des hameaux de France devant les populations assemblées, je voudrais qu'elles retentissent à tous les prônes, ces paroles simples, fortes et belles que M. Raymond Poincaré a prononcées le 14 juillet devant le cercueil de Rouget de Lisle, l'immortel auteur de la *Marseillaise*.

Elles eussent été dignes d'être transférées au Panthéon, les cendres de ce pauvre officier que l'amour de la patrie anima d'un souffle sacré et qui, dans un transport sublime, improvisa ce chant dont « les notes

grandioses parlent une langue universelle », comprise aujourd'hui de tous les peuples comme un symbole de justice et de liberté.

Les Invalides, pleins de glorieux souvenirs, les Invalides où dort le Héros couronné qui au nom de la Révolution porta la guerre aux rois, les Invalides où reposent les fastes de la gloire parmi les armes et les drapeaux, honoreront du moins, de leur solennel tombeau, l'aède illustre et obscur « dont les accents ont éveillé, au cœur de la nation, tant de vertus surhumaines ».

Infortuné créateur, dont la tombe presque inconnue à Choisy-le-Roi entendit l'écho d'airain des strophes altières retentir, aux heures de danger, sur toute la France en armes; honnête Rouget de Lisle que la Révolution dédaigna, que l'Empire méprisa, que la Restauration exécra, et qui, méconnu, oublié, descendit dans l'ombre de son immortalité les plus humiliants degrés de la

misère, jusqu'à la prison pour dettes, dont la générosité de Béranger le tira, jusqu'au gîte de charité où la délicatesse du général Blein et des braves gens de Choisy-le-Roi lui assurèrent le repos de sa vieillesse et la paix de sa mort!

Injuste destinée, sort enviable pourtant puisque, l'homme mort, l'œuvre reste, et que « partout où elle retentit, la *Marseillaise* évoque l'idée d'une nation souveraine qui a la passion de l'indépendance et dont tous les fils préfèrent délibérément la mort à la servitude ».

Ce qu'il convenait de dire sur ce chant mémorable, qui s'envole de la bouche des soldats comme porté sur l'aile au vent des étendards et la stridence de cuivre des clairons, M. Poincaré l'a dit avec une sobriété et une conviction qui, à elles seules, rendraient grand son discours, si le Président de la République ne s'était surpassé encore

en faisant de ses paroles la paraphrase éloquente de la *Marseillaise*, en s'inspirant d'elle pour attester à la France et au monde le bon droit de notre cause et l'invincible ténacité de notre lutte.

Aucun jour mieux choisi, aucune circonstance plus démonstrative, pour affirmer, à la face des belligérants et des neutres, cette indéniable vérité.

« Depuis de longues années notre démocratie laborieuse se plaisait aux travaux de la paix ; elle ne cherchait qu'à maintenir avec toutes les puissances des relations courtoises ; elle aurait considéré comme un criminel ou comme un insensé tout homme qui aurait osé nourrir des projets belliqueux. Malgré les provocations répétées, malgré les coups de théâtre de Tanger et d'Agadir, elle était restée silencieuse et impassible.

A l'heure où, avec son inlassable fourberie et son épais cynisme, l'Allemagne s'ob-

stine, au mépris de la plus flagrante évidence, à prétendre qu'elle a été attaquée, il sied de voir un chef d'État, d'une probité morale indiscutée, répondre au nom du peuple qu'il représente que seul l'esprit de domination germanique a voulu menacer la liberté des peuples.

M. Raymond Poincaré a proclamé là l'histoire vivante et vengeresse, celle qu'on ne trompe pas et qui ne trompe pas, incorruptible comme la justice, sévère comme le châtiment. Avec une émotion intérieure profonde, en communion avec l'âme du pays, le Président de la République a déclaré ce que nous pensons tous : la nécessité d'imposer à l'ennemi une paix qui vengera nos morts, refera une France intégrale, sanctionnera la défaite définitive de l'Allemagne et dissipera le cauchemar que la mégalomanie allemande fait peser sur l'Europe.

Il faudrait les lire dans les tranchées, les lire dans toutes les casernes et toutes les ambulances, les apprendre et les faire réciter à tous les enfants des écoles, ces paroles si hautes et si justes :

« De quoi demain serait-il fait, s'il était possible qu'une paix boiteuse vînt jamais s'asseoir, essoufflée, sur les décombres de nos villes détruites? Un nouveau traité draconien serait aussitôt imposé à notre lassitude et nous tomberions, pour toujours, dans la vassalité politique, morale et économique de nos ennemis... Qui donc oserait faire cette injure au bon sens public et à la clairvoyance nationale? Il n'est pas un seul de nos soldats, il n'est pas un seul citoyen, il n'est pas une seule femme de France qui ne comprenne clairement que tout l'avenir de notre race, et non seulement son honneur, mais son existence même, sont suspendus aux

lourdes minutes de cette guerre inexorable...

« Non, non, que nos ennemis ne s'y trompent pas! Ce n'est pas pour signer une paix précaire, trêve inquiète et fugitive entre une guerre écourtée et une guerre plus terrible, ce n'est pas pour rester exposée demain à de nouvelles attaques et à des périls mortels que la France s'est levée tout entière, frémissante, aux mâles accents de la *Marseillaise!* »

Lutter jusqu'à la victoire, voilà ce que dans son hommage aux morts, aux mères en larmes, aux vertus stoïques de notre pays, a exprimé avec une magnifique simplicité M. Poincaré. Maintenons haut et ferme cette devise. Par elle, nous sauverons, grâce à nos armées héroïques, par la force morale et l'endurance du pays, avec la gloire de la France, l'avenir de la civilisation.

ORGANISATIONS

La première de toutes et la plus importante, M. de la Palisse le dirait, c'est l'organisation militaire. La désignation des trois nouveaux sous-secrétaires d'État atteste le souci du gouvernement de développer au mieux les Services essentiels. L'opinion publique espère peut-être plus encore.

Lorsqu'elle attend et réclame une offensive plus énergique de nos armées, sans doute a-t-elle tort. Il apparaît bien que si cette offensive avait pu enfoncer la résistance ennemie et délivrer du coup la France d'abord et la Belgique ensuite, nos

héroïques soldats l'auraient réalisée. Lorsque, par contre, l'opinion publique pense que les Allemands, avec leur puissant esprit d'organisation, tirent le meilleur parti qu'ils peuvent de ces temporisations forcées, elle n'a que trop raison.

C'est l'évidence même que, après s'être grossièrement trompés dans leur attaque brusquée sur les Belges et sur nous, les Allemands ont su mettre le temps à profit, organisant la production intensive des munitions, réglementant la consommation de leurs récoltes, influençant la peur ou l'esprit de lucre de certains neutres pour se ravitailler en dépit du blocus des mers, utilisant leurs chimistes au perfectionnement des moyens de destruction, créant une guerre nouvelle par l'emploi de leurs zeppelins et surtout de leurs sous-marins, sans parler des surprises qu'ils peuvent nous réserver encore.

L'opinion publique, même en acceptant les erreurs initiales, — manque de préparation, fausse appréciation des plans et des ressources de l'ennemi, insuffisante fabrication de canons lourds, mitrailleuses, obus, se demande si nous opposons à notre adversaire une initiative, une persistance, une méthode égales aux siennes; si, par exemple, nous avons suffisamment paré à l'invasion certaine et imminente des sous-marins allemands dans la Méditerranée, et si, dans cet art de l'aviation, où nos pilotes sont maîtres, on donne toute l'extension suffisante, on combine suffisamment les escadres nombreuses de l'air que Wells en Angleterre, qu'Hervé et nombre de Français réclament chez nous : escadres permettant de foudroyantes invasions et des bombardements définitifs?

N'est-il pas permis aussi de se demander si, aux procédés de guerre allemands, nous

allons enfin répondre avec une vigueur destructrice semblable? Les conventions de La Haye sont une belle et noble chose : mais elles n'engagent qu'envers des hommes dignes de ce nom. Il est évident que les gens qui torpillent le *Lusitania* ont abdiqué leur qualité d'hommes. Pourquoi dès lors les traiter comme tels? On peut respecter les blessés et être humain aux prisonniers tout en multipliant envers les soldats vivants les procédés d'anéantissement. S'il est vrai que certains de nos savants se sont heurtés à ce *non possumus* : « Ce que vous proposez affaiblirait l'ennemi et aiderait à le vaincre, mais nous ne voulons pas transgresser les conventions de La Haye, » peut-être est-il licite de juger ce scrupule honorable, mais regrettable.

Si le temps a pour nous une valeur considérable, si c'est par l'usure que nous devons venir à bout de l'Allemagne, — et

nous en viendrons à bout, ce n'est pas douteux, — il convient cependant de ne pas oublier qu'elle aussi connaît et décuple la valeur du temps. Il faut vingt ans pour faire des hommes, mais il faut beaucoup moins pour créer des engins de meurtre, et les usines Krupp, en dépit de leur grève partielle, ronflent d'un feu d'enfer. Soyons bien persuadés que toute l'Allemagne, de même qu'elle était tendue à la conquête, l'est maintenant à la défense.

Les ressources militaires sont-elles les seules que l'on puisse, dans certains domaines (marine et aviation) intensifier? L'opinion publique ne le pense pas. La question des neutres et du transit de tout ce qui peut servir à l'ennemi se pose de plus en plus impérieuse. Sans attenter à l'indépendance des États neutres, ne pourrait-on exercer un contrôle plus effectif et plus rigoureux sur la contrebande de guerre,

même sur celle du pétrole, des essences, du cuivre qui ravitaillent les Allemands et leur permettent la guerre sous-marine?

Marius et Ary Leblond, dans leur revue *la Vie*, viennent de constater que : « L'amirauté anglaise n'est pas moins pusillanime que la nôtre, on l'a vu par de récents incidents en Grèce. Dès qu'on prend un navire grec ou américain, ou norvégien, ou hollandais, portant sur son pont une cargaison visiblement destinée à des sous-marins allemands, — dans les points d'escale (à peu près notoires pour nos officiers) de ces sous-marins — et qu'on le conduit à la visite dans un port, le commandant français ou anglais qui a effectué la saisie est presque toujours sûr d'être désavoué ; il en arrive à déclarer qu'il ne saisira plus que les caisses sur lesquelles le trafiquant neutre aura daigné écrire en grosses lettres : « Contrebande de guerre à destination de l'Allemagne. »

Et ils ajoutent :

« Les ministres de la marine anglais et français ont toutes facilités pour édicter un règlement nouveau adapté à l'expérience, à la pratique de cette guerre. Voici que des sous-marins ennemis vont se multiplier dans la Méditerranée pour couler nos vaisseaux de guerre et les bateaux de commerce neutres qui ne font pas la contrebande. Les Neutres seraient les premiers à comprendre que nous voulions à toute force sauver de la mort des milliers de nos matelots et les passagers de toutes nationalités ; que pour cela nous confisquions délibérément toutes cargaisons qui nous semblent *suspectes*, quitte à en exonérer les expéditeurs avoués. »

Retenons la conclusion :

« La plus sûre façon de nous rallier les neutres, n'est pas de céder à des réclamations que certains États ne nous font que

pour montrer de la bonne volonté à leurs armateurs contrebandiers, que d'autres emploient comme moyens de chantage diplomatique. Le jour où nous poserons nettement devant eux que nous distinguons entre les États et les particuliers dans certains cas, que les droits de souveraineté d'un État neutre sur les navires appartenant à cet État impliquent des devoirs de contrôle, que les droits tombent quand le contrôle ne peut pas être exercé, que ce contrôle n'est pas exercé en ce moment, les États s'inclineront respectueusement. »

En ce moment, le temps qui coule semaines par semaines et mois par mois vaut plus que de l'argent; il représente de la vie humaine, de la vie stoïque, de la vie sacrée. Toutes les mesures qui la préserveront en frappant l'Allemagne au cœur sont indispensables et urgentes !

RESPONSABILITÉS

Ne nous lassons pas de les rétablir, puisque le kaiser, dans son nouveau Manifeste, réitère les mêmes ineptes mensonges, ose prétendre que l'Allemagne innocente fut attaquée et que seuls les alliés voulurent et déclanchèrent la guerre.

Voilà, pris encore et toujours sur le fait, le mensonge vivant, acharné de nos ennemis ; car l'Allemagne entière, d'après ce que nous en pouvons juger, pense et parle comme l'Empereur. Et il faut bien que ce mensonge, dès le début, ait eu force de loi dans l'esprit de tout un peuple, puisque les sozial-demokrates, pour justifier le démenti

de leurs doctrines et leur soumission passive aux événements, bafouillent cette pitoyable excuse d'avoir cru que la Russie, sans rime ni raison, avait déclaré la guerre à leur pays.

Si le livre *J'accuse*, dont on a beaucoup parlé, est bien l'œuvre d'un Allemand, authentique et sincère, — ce dont on douterait presque, tant ce réquisitoire lucide, conscient, logique, conclut pour notre cause, — il faut admettre que l'Allemagne, dans son aveugle stupidité, a avalé cette fable monstrueuse, tel, selon la mythologie, Kronos dévorant une pierre emmaillotée.

L'auteur de *J'accuse* affirme que son pays entier n'est pas coupable, parce qu'il fut abusé ; quelle complaisance à tout croire en ce cas ! Car les faits sont là : la haine contre la Russie a éclaté le jour même de la guerre avec une soudaineté, une fureur, une sauvagerie dont une enquête russe, pu-

bliée à Pétrograd sur documents indiscutables, — enquête reproduite dans la *Revue des Deux Mondes* par Téodor de Wyzewa, — nous apporte l'effarant témoignage. Il est bien rare que la folie des foules éclate si spontanément; il faut qu'elle ait couvé de longue date; alors l'étincelle fait exploser la poudrière.

D'après l'auteur de *J'accuse*, un certain nombre de braves gens en Allemagne verraient clair, mais ils n'osent et ne peuvent parler. C'est possible, mais c'est fâcheux, car unis aux quelques socialistes tardivement repentis (heu! heu! le sont-ils vraiment?) ils feraient nombre et démontreraient que l'union fait la force, au moment où à nouveau des intellectuels allemands viennent d'affirmer leur folie de proie.

Si, parmi les responsables, il nous faut compter la sozial-demokratie qui trahit au premier jour la grande cause de la frater-

nité des peuples, que dirons-nous des officiers et soldats qui souillèrent leur bravoure par l'incendie, le meurtre et les sévices les plus abjects dont la récente enquête russe nous apporte le hideux commentaire : jeunes filles violées, femmes dévêtues et visitées aussi brutalement et outrageusement que par un viol, et cela en Allemagne même, dans les trains et les gares qui parquaient cet inoffensif bétail mourant de faim, de soif et de fatigue?

Généraux et soldats du kaiser resteront écrasés sous le poids de la pire responsabilité. Tout au plus pourrait-on dire que ces sombres brutes, ces répugnants automates furent le bras agissant d'une pensée directrice : celle de l'Empereur, des princes, de l'état-major, des hobereaux et de l'Allemagne. L'armée allemande ne serait pas cet instrument de sadisme et de cruauté si elle ne sentait pas sur sa nuque le souffle de

l'haleine enflammée de son autocrate et du peuple tout entier.

Responsables, ces généraux qui voient dans la guerre la plus haute forme de la *Kultur*; responsables, ces ministres qui s'efforcent de justifier par leurs arguties la plus scélérate des guerres; responsables, ces usiniers qu'enrichit la fabrication intensive des canons; responsables, ces commerçants qui ne trouveraient pas l'univers assez vaste pour y écouler leurs produits; responsables, ces bourgeois mégalomanes; responsables, ces mégères complices des pillages; responsables, ces journalistes serviles ou stipendiés; responsables surtout, ces intellectuels qui cherchèrent dans le droit, la science, l'histoire, la philosophie, la justification de leurs détestables doctrines!

Ah! ceux-là, qui sont l'élite de la nation et sa supériorité, son renom devant l'Eu-

rope, nous ne pourrons jamais leur pardonner. Ceux-là qui se réclamaient de l'intelligence et de la méthode d'examen scientifique; ceux-là, si même toute l'Allemagne eût été plongée dans les ténèbres d'une incurable démence, devaient voir juste; ceux-là n'avaient pas le droit de s'inféoder sans contrôle, comme des laquais, à leur gouvernement de proie; ceux-là, dont la mission est de s'élever à la haute appréciation des causes et à la conscience scrupuleuse des devoirs moraux; ceux-là qui devaient être les flambeaux de l'Allemagne et éclairer sa mentalité pervertie; ceux-là sont les seuls que nous ne puissions excuser! Ils ont prostitué la pensée, avili le savoir; ils ont déshonoré à jamais cette *Kultur* dont ils sont si fiers!

Voilà les responsables : les uns paieront de leur sang, les autres de leur or, les derniers de notre mépris. Ce sera le compte à

régler de l'avenir. Aujourd'hui ne pensons qu'au présent, ce présent si éloquemment évoqué par Anatole France dans son beau livre : *Sur la Voie glorieuse*.

L'élan allemand est brisé, mais « il nous « reste à faire un immense effort en « hommes, en armes, en munitions, en « vivres. Nous sommes reconnaissants à « nos alliés de leur aide précieuse. Mais « nous devons compter sur nous-mêmes... « La victoire est certaine, mais il faudra « l'aller chercher loin, la poursuivre jus- « qu'au cœur de l'empire germanique ! »

Oui, assurons le présent ! L'heure des responsables viendra toujours...

UTILISATIONS

Les idées sur la guerre sont les plus lentes à se modifier, parce qu'elles sont des survivances et que, appliquées jusqu'en 1914 à des armées de métier, elles constituaient un art spécial de stratégie et de tactique dont le cataclysme actuel déjoue toutes les prévisions et renverse tous les calculs [1].

La guerre des Boers, la campagne de Mandchourie auraient pu nous éclairer sur

(1) C'est seulement après plus de vingt-deux mois de guerre qu'on s'avise de rajeunir les cadres et, dans cette campagne épuisante, d'assurer aux soldats des chefs plus jeunes et plus vigoureux, tout en conservant ceux que leur supériorité intellectuelle, leur résistance physique désigne au commandement. Pourquoi n'avons-nous pas choisi, parmi le vrai mérite et les services rendus, des colonels et des généraux de trente à quarante ans?

les conditions nouvelles de la guerre, au moins partiellement. Il n'en a rien été parce que l'on restait hypnotisé sur les conditions passées du combat, le rôle de l'offensive et l'emploi des masses d'hommes, sans avoir pressenti quel élément nouveau et terrible instaurerait dans la science du meurtre le machinisme moderne.

M. Ch. Humbert l'a très justement constaté au cours de son incessante lutte pour la fabrication intensive du matériel de guerre : « Entre les batailles du temps de Louis XIV, celles du premier Empire et celles de 1870, il y a certainement beaucoup moins de différence qu'entre ces dernières et celles de 1914-1915 ».

Et il ajoute :

« Le machinisme a pris dans les armements une place tout à coup formidable ; l'artillerie a désormais le rôle prépondérant dans la bataille, car l'infanterie ne peut pro-

gresser que si le canon a d'abord bouleversé et anéanti les retranchements de l'armée adverse. »

Nous n'avions pas prévu cette transformation, ce déplacement des valeurs d'action. Une première erreur, celle de la guerre courte résolue par l'offensive héroïque, semble avoir été suivie d'une autre illusion : la guerre d'usure, où l'Allemagne, bloquée, sans pain, sans viande, sans munitions, sans possibilité de les renouveler, succomberait pour peu que nous ayions la patience d'attendre.

Nous avions compté sans les Neutres qui l'alimentent et la fournissent; nous avions compté sans son génie d'organisation et de méthode. L'Allemagne, qui voulait nous écraser en nous tombant dessus à travers la Belgique, a, sitôt repoussée à la bataille de la Marne, fait face aux nécessités surgies. Pour prolonger la guerre, elle n'a eu

qu'à continuer, hauts fourneaux allumés, ouvriers à l'œuvre, son labeur de préparation d'avant la guerre.

Nous avons dû tout improviser dans un inévitable désordre. Cet effort a été magnifique : récriminer comme on l'a fait trop souvent sur des maladresses ou des manques de prévoyance trop certains trahit, plutôt que sert notre cause. C'est le moment où l'union sacrée doit concentrer toutes les bonnes volontés et les tendre au but suprême. Si nous avons été coupables, et, par nous : j'entends ceux qui avaient charge de prévoir ou d'agir, ce n'est pas tant depuis la guerre, mais avant la guerre qu'il faudra rechercher plus tard les responsabilités.

Et c'est là la grande leçon que nous devons retenir, parce qu'elle nous coûte assez cher en belles vies humaines : l'improvisation, si vigoureuse, si ingénieuse, si accé-

lérée qu'elle soit, ne remplace pas la préparation. Nous n'étions pas préparés, c'est entendu. Eh bien, maintenant qu'il nous est prouvé que l'Allemagne boit, mange à son gré, fabrique des canons, des sous-marins, des zeppelins, des mitrailleuses, des obus en quantités énormes, unissons toutes nos énergies pour prendre sur elle le dessus, et pour cela employons tous les bons vouloirs, toutes les valeurs matérielles ou morales !

Les Allemands ont utilisé, utilisent chaque jour davantage les femmes; faisons-en autant : l'atelier vaut mieux que le cabaret ; et le travail, que beaucoup accepteraient, les tirerait d'une oisiveté malsaine pour elles et stérile pour le pays.

Les Allemands ont derrière leurs soldats une immense armée ouvrière; s'il est vrai, comme l'affirme M. Ch. Humbert, que malgré des réalisations très rassurantes, la

main-d'œuvre manque ici et là dans trop d'usines encore, que le gouvernement n'hésite pas à prendre les soldats-ouvriers du Front et des dépôts pour les employer, ouvriers-soldats, aux usines (1) !

Nos médecins civils vont être employés, le sont déjà beaucoup mieux qu'au début de la guerre; là encore, que de dévouements offerts, que de spécialités à employer! Et nos chimistes! Et nos ingénieurs! Et tous ceux qui peuvent apporter le concours d'une compétence et qui ne demandent qu'à servir dans la mesure de leur intelligence et de leurs forces !

Voyez-vous, nous payons une fois de plus, idéalistes que nous sommes, notre foi aux idées abstraites et aux généralisations philosophiques. De ce que le suffrage universel et de ce que le service militaire égal

(1) Après vingt-quatre mois, il se plaignait que le travail de nuit n'était pas encore généralisé ni intensifié.

pour tous soient des vérités très belles, elles n'en comportent pas moins certains tempéraments. L'idée juste qu'il ne faut pas d'embusqués, l'idée que tout le monde doit l'impôt du sang nous a conduits, au jour de la mobilisation, à dépeupler notre industrie métallurgique et à arrêter ou à ralentir nos grandes usines.

Quand l'on s'est aperçu, et on s'est aperçu bien vite, que nous n'avions pas assez d'artillerie lourde, d'obus et de mitrailleuses, il a fallu créer d'urgence un personnel : chaque jour on l'augmente, et ce n'est pas encore assez, tant les besoins sont grands, si l'on songe que les Allemands fabriquent 250.000 obus par jour, d'aucuns disent même 400.000.

Enfin nos bureaux, dont on ne peut suspecter sans doute le zèle et le bon vouloir, ont des habitudes et des règlements formalistes parfois abusifs en temps de paix, et

qu'on ne saurait trop réduire et alléger en temps de guerre (1).

C'est donc dans tous les domaines de l'énergie nationale que l'on doit utiliser les forces vives ou encore vivaces de la population, selon l'âge. Très certainement, l'armée n'était pas préparée à devenir, du jour au lendemain, la nation armée. Notre conception de la démocratie, noble en principe, mais mal appliquée, a empêché de prévoir les utilisations nécessaires : tout le monde soldat, oui ; mais soldat là où il peut rendre les services auxquels il est apte : voilà la vraie formule.

Nous la comprenons de plus en plus. Appliquons-la avec résolution et ténacité. Sachons vouloir, sachons agir : la victoire sera au bout.

(1) Ce fut, avec sa lutte contre l'alcoolisme, l'honneur du général Gallieni de s'y être employé.

LA FRANCE DE DEMAIN

Il n'est pas prématuré d'en parler. La France de demain, nul n'en doute, sera victorieuse. Elle purifiera le sol souillé, rebâtira sur les ruines. Et ensuite? La question s'impose de savoir comment elle entend se repeupler.

Je dis bien : se repeupler, puisqu'elle s'affaiblissait chaque jour de vies humaines en procréant de moins en moins, et puisque la guerre, de sa faux rouge, aura moissonné le meilleur de ses forces vives. Je conçois parfaitement le sentiment public qui fait dire aujourd'hui : « La France aux Français, rien que des Français en France ».

Encore faudra-t-il que la qualité vaille la quantité.

Nous venons de subir deux invasions : l'une brutale, dont nous connaissons la tristesse et l'horreur; dans nos territoires occupés, l'ennemi sème et moissonne, exploite les mines, fait travailler les usines, drague les richesses du pays; dans les villes conquises, il perçoit les revenus fiscaux et organise le pillage méthodique. C'est une ruine partielle savamment méditée et exécutée.

L'autre invasion fut pacifique : c'est la lente et puissante infiltration étrangère, l'immigration continue qui envahit nos ports, nos chantiers, nos fermes; invasion que nous impose la nécessité économique et que facilitent, autant que nos idées humanitaires, la douceur de nos institutions et règlements. Il y a quarante ans, d'après l'estimation de Gustave Le Bon, la France

hébergeait 400.000 étrangers; en 1909, on en pouvait compter déjà plus de 1 million 200.000. Pour l'apport de ces éléments étrangers, il convient de distinguer entre ceux qui sont utiles, ceux qui sont à demi inoffensifs et ceux qui sont désastreux, tels les milliers et les milliers d'Austro-Allemands qui, sous le couvert de notre hospitalité, prenaient la topographie des lieux et l'empreinte des serrures, nous espionnaient pour mieux nous détrousser le moment venu.

Ceux-là, j'espère, on ne les reverra pas de sitôt en France : ils ont creusé un fossé que sans crime envers la patrie nous ne saurions franchir. Nous ne tolérerons plus cette invasion-là.

Ceci dit, comment la France se repeuplera-t-elle?

Il n'y a pas à équivoquer et à chercher des échappatoires : la dépopulation de

notre pays autant que son alcoolisme ont failli nous livrer à l'ennemi. Notre admirable peuple, dans un sursaut inouï d'élan et d'endurance, a tenu le coup et le tiendra jusqu'au bout. Mais après?

J'écrivais dix jours avant la guerre ces paroles que l'on peut juger dures, mais qui n'en répondent pas moins à une angoissante et imminente réalité :

« La France s'en va, tout simplement. Elle dépérit avec une rapidité incroyable... Privée de sève vitale, la France meurt, vidée de son sang, comme par une de ces hémorragies auxquelles les médecins ne peuvent rien... Nous fondons à vue d'œil, la main-d'œuvre manque, nous n'avons plus de bras pour l'industrie et la charrue; partout des colonies de travailleurs étrangers suppléent les Français. Oui, je sais bien, nous ne faisons plus d'enfants, les autres peuples non plus... Quelle bêtise

qu'un argument pareil! Comme si nos grands voisins n'avaient pas une avance considérable! »

Ce que valait cette avance, vingt mois et plus de guerre nous l'ont appris.

Nous savons aussi maintenant ce que valent la préparation, l'ordre, la discipline, et nous n'oublierons plus, j'imagine, cette rude leçon.

Et maintenant, ferons-nous des enfants?

Oui ou non, la France redeviendra-t-elle belle, créatrice et féconde? Honorerons-nous les grandes familles? Leur assurerons-nous la possibilité de vivre? Leur concéderons-nous de justes privilèges? Encouragerons-nous la forte et saine natalité? La protégerons-nous de notre mieux au berceau, à l'école, dans l'adolescence et dans la vie?

Ou assisterons-nous au désolant spectacle d'une France appauvrie, réduite à

un ou deux enfants par ménage, ayant peur du mariage comme d'une charge, voyant croître le nombre de ses célibataires et diminuer la masse de ses travailleurs?

C'est ce qu'il faut savoir.

Parce que, si nous ne voulons pas faire d'enfants, par peur égoïste d'alourdir notre budget, par goût du bien-être, par incompréhension de notre devoir civique, il faudra bien nous résigner à l'un de ces deux partis : ou bien voir la France mourir par renoncement, après avoir donné au monde un si merveilleux, un si fier exemple d'héroïsme guerrier ; ou bien nous plier à la nécessité inexorable et subir de plus en plus, en la filtrant ou en la contrôlant, l'invasion des colonies étrangères, l'immigration montante.

Ou la France procréera des Français, ou elle adoptera des Italiens, des Russes, des

gens de nationalités diverses, sauf ses récents ennemis.

Pas d'autre choix.

Est-ce qu'après une aussi terrible épreuve, elle ne comprendra pas ce que son intérêt, autant que son honneur, lui dictent?

Certes, nous resterons hospitaliers à ceux qui, amis de nos idées et de notre idéal, nous offrent leurs bras pour la charrue et la machine, comme certains, comme beaucoup d'entre eux, nous ont offert leur vie en s'enrôlant pour nous défendre. Certes, nous nous devrons de rallier à nous toutes les sympathies voisines que la communauté du péril, de la fraternité des armes ou la gratitude nous font ressentir pour les Belges, les Italiens, les Suisses romands. Mais leur laisserons-nous le soin de greffer notre race et de régénérer notre sang?

En vérité, Français qui me lisez, ne

pensez-vous pas que nous devrions faire nos enfants nous-mêmes, et grandir et exalter les vertus de notre pays en l'accroissant avec beaucoup de petits Français, de purs et beaux petits enfants de France ?

NOS ENFANTS ET L'ALLEMAGNE (1)

Mon fils n'a que trois ans, et déjà, d'esprit éveillé et sensible, il pose à ma conscience un problème moral dont l'importance doit préoccuper chaque jour les parents français et anglais. A cette heure, il n'est pas un de nos enfants, s'il a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, qui ne sache que nous sommes en guerre avec les Allemands et qui ne se forme, à leur égard, une opinion déjà nette.

Proche encore de l'instinct, prompt aux émotions, l'enfant avec une mystérieuse, une merveilleuse pénétration, perçoit, dans la mesure de ses frêles forces, la vibration

(1) Paru au *Standard*.

de l'énorme cataclysme qui secoue la vieille Europe et se répercute au bout de l'univers.

Si l'on me permet de prendre pour exemple mon Yves-Paul, petit bonhomme joufflu et rose, blond comme un beau garçonnet anglais, je dirai qu'il se représente la guerre comme ceci :

« Des gens très méchants qu'on appelle les Boches, se sont mis sans rime ni raison à tuer et à brûler tout, ils font du mal aux petits enfants et même aux grandes personnes. Alors il faut les tuer ! »

Et s'il pouvait, de son fusil de bois et de son sabre de fer-blanc, il en tuerait beaucoup. Comment se sont formés en lui cette révolte puérile et ce sens combatif, qui reflètent exactement notre conscience de civilisés, je dois confesser qu'à l'origine je n'y fus pour rien.

Une pudeur ne m'eût-elle pas empêché de

troubler cette âme si faible et si confuse encore; l'horreur de la violence et de la cruauté ne m'eussent-elles pas poussé à ne donner à Yves-Paul que des enseignements de charité et de bonté virile? Mais empêchez donc un enfant de participer à l'ambiance dans laquelle il baigne, comme une mince tige d'herbe dans les sucs nourriciers de l'eau, de l'air et de la terre!

La guerre, ce mot sans signification pour lui, en a pris une dès qu'il a entendu dire que les Allemands entrés en Belgique brûlaient et massacraient. Surtout lorsqu'il a vu sur les visages, ces vivants miroirs qui reflètent l'harmonie des jours et des jeux avec la sécurité du « home », l'angoisse et la douleur suscitées par le fléau. On peut cacher aux enfants un accident particulier, mais non une calamité d'une telle envergure : imposera-t-on silence aux servantes, au garçon boucher qui a déjà revêtu sa capote

militaire et qui s'en va, la casquette sur l'oreille, courageusement? Mais tout crie le sinistre, tout se fait tocsin d'alarme, les murs parlent, le silence même a un autre caractère, la rumeur tragique monte de la rue, son souffle fait palpiter les rideaux de mousseline de la nursery. Malgré son insouciance et sa faculté d'oubli, Yves-Paul sait donc qu'il y a des Boches; et ces figures de cauchemar lui rappellent l'animal méchant, la nuit pleine d'embûches, tout ce qui personnifie pour l'enfant la crainte et le péril.

Ensuite Yves-Paul a vu des blessés. Dans ce pays si éloigné du théâtre de la guerre, dans ces landes d'Hossegor, non loin de Biarritz, dans ces pins et ces sables de l'Océan, où il semble qu'il aurait dû tout ignorer, il a vu des blessés, que sa mère soigne à l'ambulance du bourg. Des convalescents sont venus goûter un jour sous les arbres du jardin : les médecins et les infir-

mières les ont amenés en quatre autos; ils sont descendus, raidis, des marchepieds, ceux-ci clopin-clopinant, s'appuyaient sur des béquilles, ceux-là le bras en écharpe ou les mains emmaillotées. Ils se sont avancés prudemment, comme s'ils craignaient de se heurter à une souffrance; et Yves-Paul a vu ses parents et ses sœurs tendre à ces nobles mains rudes, à ces bons sourires d'hommes revenus de l'Enfer, les tartes aux fruits, les cakes et les boissons fraîches.

La nuit, il a fait de mauvais rêves et s'est réveillé deux fois : — « Les pauvres blessés, a-t-il balbutié !... Veux pas... Veux pas... Méchants Boches ! » Il s'est rendormi en pleurant. Yves-Paul a compris l'horreur de la guerre et sa criminelle injustice. Tout depuis a fortifié cette impression. Il a rencontré des réfugiés belges, refluant par toute la France jusqu'aux frontières de l'Espagne, et il a vu un petit garçon que sa

mère et sa grand-mère avaient caché dans un placard, étouffant sous des hardes pendant cinq heures, de peur que les Allemands, occupant l'humble logis, ne lui fissent du mal.

Dès lors l'idée de race, ou plus exactement l'idée de peuple a pris naissance en lui, il s'est informé si les Anglais et les Français étaient des Boches? Rassuré sur ce point, il a appris avec satisfaction qu'Anglais et Français étaient amis, s'abstenaient de ces atrocités et se battaient contre ceux qui les commettaient. Alors il a déclaré : — « Les Boches sont laids, sont vilains, sont des... » Je crains qu'Yves-Paul ait répété un mot vraiment interdit par la bonne compagnie et qui relève de l'argot et du slang. Et il a conclu : — « Il faut les tuer! »

Voilà donc la haine, une haine relative, constituée chez un innocent qui sans la guerre l'eût ignorée peut-être assez long-

temps. Et voilà le problème posé, aux parents de milliers de petits Français et de petits Anglais, fils des soldats du Droit contre l'inique agresseur.

Chez ces enfants en qui s'éveillent, sommaires, l'idée de patrie et la conscience du juste et de l'injuste, ferons-nous croître la rouge et sombre fleur de haine contre l'Allemagne ou la pâle et émolliente guimauve d'un pacifisme attristé? Eh bien, après le témoignage qu'a fourni l'Allemagne de son hypocrisie, de son immoralité et de sa férocité, je réponds hardiment : « Cultivons chez nos fils la rouge fleur couleur de sang ! »

Dans un livre d'avant la guerre, Maurice Barrès, en un colloque avec son petit garçon Philippe, assurait qu'on devait mépriser les Allemands, inférieurs même aux chiens de noble race; cette opinion m'avait alors fort choqué; pourtant, comment la blâmer aujourd'hui?

Oui! Que nos enfants haïssent l'ennemi commun! Et lorsque s'épanouira leur adolescence, quand se concentreront leurs idées, quand se préciseront leurs sentiments, apprenons-leur ceci :

« S'ils doivent haïr l'Allemagne, qui aurait dû rester un des grands peuples dont l'humanité s'honore, ce n'est pas seulement parce qu'elle a déchaîné une guerre injuste; ce n'est pas seulement parce qu'elle la fit en violant les traités et les conventions de guerre; ce n'est pas seulement parce qu'elle se montra, à travers ses diplomates et ses intellectuels, de la plus honteuse fourberie; c'est parce que le cynisme de ses ambitions et la hideur de sa *Kultur* mettent la civilisation en danger de mort. Un Empire qui veut se tailler des parts dans le sol et la chair des autres peuples, un empire qui professe le culte de la force et le mépris du droit, est un danger mondial. Les Huns

réapparaissent! Que dis-je, les Huns? Ce sont des êtres à visage d'homme qui ont pour mentalité les instincts de proie des fauves domestiqués dont le grand romancier H.-G. Wells a peuplé l'île du docteur Moreau.

« Qu'importent à l'univers la pensée allemande, la méthode allemande, l'organisation allemande, si elles ne savent instaurer que le grossier engrenage du machinisme, que le rythme d'une organisation matérielle fondée sur l'intérêt et le plus bas matérialisme? L'homme ne vit pas que de pain, de casernes, de chemins de fer et de bateaux à vapeur. L'homme a mis des siècles et des siècles pour s'élever aux aspirations d'une civilisation supérieure; nos enfants doivent, par la haine des Barbares, entretenir cet idéal de lumière.

« Quand les Allemands vaincus seront redevenus des hommes, notre haine tombera; pas avant! »

LE CULTE DE LA HAINE

On me répond :

— Non! Mieux vaut épargner aux enfants le récit des atrocités allemandes. Ces histoires de mort et de sang salissent leurs pensées. Respectons la divine ignorance des tout petits. Pourquoi leur enseigner la haine d'une façon voulue et réfléchie?

Je réponds :

— Parce qu'elle leur donnera la clairvoyance aiguë qui nous a manqué, à nous les vaincus, les spoliés, les humiliés de 70-71. C'est d'avoir oublié la haine que nous avons failli périr. Que cette fois-ci, du moins, la leçon serve! Nous n'enseignerons

pas à nos enfants la haine qui naît de la peur, parce qu'elle est lâche, ni celle qui obéit à la vengeance, parce qu'elle est cruelle, mais la haine réfléchie et consciente, qui s'inspire de la haute et froide raison.

On me dira :

— Mais tous les Allemands sont-ils responsables? Ce bétail, traîné à la boucherie, obéit à des ordres impitoyables. Passe pour les soldats et leurs chefs, mais pourquoi haïr le reste de l'Allemagne? Ne compte-t-elle pas de braves gens que ce cauchemar désole?

Je réponds :

— Tous ont été fanatisés par une éducation brutale et cynique; tous ont applaudi la férocité voulue des soldats, leur fureur scientifique de destruction. Ils ont tous, de leur complicité morale ou de leur silence, poussé à cette monstrueuse guerre.

On me dira :

— On les a empoisonnés de mensonges. Leur presse et leurs intellectuels sont, avec les hobereaux, avec le parti militaire, avec le Kaiser et son entourage, ceux sur qui doit peser la plus lourde responsabilité.

Je réponds :

— Pourquoi se firent-ils solidaires de ces voraces appétits de conquête, de cette philosophie de proie?

On me dira :

— Si vous prêchez la haine, ils répondront par la haine, et l'animosité réciproque sera éternelle.

Je réponds :

— La haine? Mais, vainqueurs et assouvis, gonflés de nos milliards, enrichis de nos provinces, ils nous la vouaient encore aussi rageuse et aussi tenace; pensez-vous qu'ils l'abdiqueront, vaincus? Croyez-vous les désarmer par les bons procédés et le

sourire ? Et doutez-vous maintenant qu'ils aient une âme et des instincts sauvages? Rudyard Kipling l'a dit : « Les civilisés luttent contre « la Bête ». On ne peut absoudre que ce qui est humain. Et qu'y eut-il d'humain dans la guerre à l'allemande ? Sont-ce les massacres des Belges, le sac de Louvain, les civils des villages emmenés en captivité, les gaz asphyxiants, le torpillage du *Lusitania*, et tant d'autres attentats ?

On me dira :

— Alors, ce ne sera pas la dernière guerre ; il est vain, il restera stérile, ce noble espoir de nos soldats se battant pour éviter à nos fils le retour d'un semblable fléau?

Je réponds :

— Ce n'est pas de notre haine, une fois le châtiment appliqué aux criminels, que sortiraient plus tard de nouveaux malheurs. S'il renaît de nouvelles guerres, ce sera parce que la barbarie allemande a

appris au vieux monde, qui l'oubliait, la violence et les bas appétits de l'humanité primitive. La seule chance que nous ayons de ne plus voir la Bête se jeter sur nous, c'est de la tenir en respect par la constance de notre haine et les précautions qu'elle nous inspirera.

On me dira :

— Alors, jamais d'apaisement ?

Je réponds :

— Si, peut-être, à la longue. Il y a un oubli historique : c'est une loi du caractère des peuples; elle se plie aux circonstances et se résout par le temps. La haine ne s'use que trop. Les générations qui se succèdent oublient peu à peu. Nous avions si bien oublié, nous, les cruautés des Allemands en 1870, que nous ne les reconnûmes point tout d'abord, amplifiées et empirées, à travers celles de 1915.

On me dira :

— Mais si le peuple allemand fait son *mea culpa*, reconnaît ses crimes et les déplore ?

Je réponds :

— Même alors, nos enfants devraient le haïr pour l'abominable et glorieuse hécatombe de tant de Français jeunes, ardents, espoirs du pays, qui sont tombés parce que le peuple allemand avait les dents et les griffes de l'Ogre. La haine enseignée à nos enfants, c'est la foi gardée à nos morts, le respect des blessés et des mutilés, c'est le culte de notre patrimoine social qui faillit disparaître au gouffre, c'est l'amour passionné et vivace de la France.

On me dira...

Que me dira-t-on à quoi je ne puisse répondre :

— Notre haine, nous la devons comme un châtiment à nos ennemis : qu'elle soit pour nos enfants l'âpre levain de leur vigueur future et leur sauvegarde dans l'avenir !

L'OISEAU MERVEILLEUX

Puisque ce n'a pas été la Turpinite, — vous rappelez-vous la légende de la Turpinite? — sera-ce lui, l'oiseau de feu, qui dans ses ailes de toile nous apportera le premier frisson joyeux, la première palpitation aérienne de la victoire, cette victoire dont nous sommes sûrs, mais qu'il nous faut encore chèrement payer?

Enraciné à la terre sèche ou gluante, terré dans des boyaux d'argile comme le ver qui rampe ou la taupe fouisseuse, l'homme du Front est devenu une sorte d'animal inquiétant. Ses pieds s'enfoncent, pour n'en point lâcher la largeur d'une semelle, dans la

terre natale; ses mains, ses genoux s'y agrippent pour escalader le talus à l'heure de l'assaut; son corps s'y ensevelit dans les trous d'obus ou s'y allonge, crispé, dans le dernier râle. Cet immense effort, patient, tenace, sauvera la France. Saluons, de tout notre respect, ce magnifique exemple d'une race qui ne veut point périr. Appelons de tous nos vœux le moment où, formidablement outillées de matériel de meurtre, nos armées refouleront définitivement l'envahisseur et feront lâcher prise aux crocs de l'ennemi.

En attendant, méditons la forte leçon d'énergie que M. Lloyd George donna à ses concitoyens et, il est permis de le dire sans offenser le précieux concours de nos amis les Anglais, à la sécurité alors un peu trop calme du peuple britannique. Oui, méditons ces paroles et faisons-en notre profit pour nous-mêmes. A présent, c'est

à l'organisation que doit tendre notre suprême but, à nous tous, Russes, Anglais, Français. M. Lloyd George l'a dit aux siens avec une rude franchise, préférable certes à un optimisme endormeur.

Nous serons vainqueurs, oui, mais nous ne le serons qu'en centralisant, qu'en coordonnant tous nos moyens, qu'en tirant des hommes et des engins de guerre le meilleur rendement possible. L'ennemi, lui, utilise, avec une souplesse et une résistance imprévues, le temps qu'exige cette lutte d'usure. Sachons bien que nous n'en viendrons à bout qu'en tirant comme lui parti de tout et en faisant arme de tout.

Voilà ce que M. Lloyd George proclama, sans se faire d'illusions et sans en laisser à son peuple : « Si nous avions fait tout notre devoir à temps, a-t-il dit, il y a longtemps que les Allemands seraient hors de France et de Belgique. »

Envisageant les conséquences du recul russe, il a déclaré : « Sait-on bien que la Russie a, en ce moment, apporté sa propre contribution — et quelle héroïque contribution ! — à la lutte pour la liberté de l'Europe, et que des mois s'écouleront avant que nous puissions recevoir à nouveau le même secours d'activité qui nous est venu jusqu'à ce jour ?

« Qui donc va prendre la place de la Russie dans le combat, tandis qu'elle rééquipe ses armées ? La France ne peut pas supporter beaucoup plus qu'elle n'a fait avec ce tranquille courage qui émeut le monde et le transporte d'étonnement. Il faut la Grande-Bretagne. »

Et à la Grande-Bretagne trop peu émue du danger personnel qu'elle courait, le ministre a dit crûment : « Il n'y a pour nous tirer d'affaire que la suprême dépense de toute notre énergie ». Et enfin : « Si nos prépa-

ratifs sont de résolution et de poigne serrées, *si nous nous empressons partout à la fois*, alors la victoire est assurée ».

Voilà qui est parler à des hommes. Oui, que cet enseignement mâle nous serve, à nous aussi ! De plus en plus on le comprend, et la nomination d'un nouveau sous-secrétaire d'État pour l'aviation le prouve, en reconnaissant à cette forme de combat si moderne toute son importance.

Les Allemands, aux premiers jours de la guerre, nous avaient devancés. Ce n'étaient plus leurs pointes de cavalerie comme en 70, mais les signaux de leurs avions qui repéraient nos positions et dirigeaient leur tir. Depuis on sait avec quelle inlassable ardeur ils ont construit, armé, constitué des flottilles de l'air. Hâtons-nous de les rattraper. Là encore, nous, les initiateurs, nous qui avions une avance de découverte et une suprématie d'audace, nous avons été dis-

tancés par la nation lourde. Éternelle fable du lièvre et de la tortue !

Depuis le début de la guerre, le pays a eu conscience des prouesses hardies, des traits d'endurance superbe de ses aviateurs, des célèbres comme des inconnus. Mais il a eu aussi la sensation très nette que nous devions multiplier encore le nombre des avions et des pilotes, le nombre et l'étendue des raids aériens; et il faut reconnaître que nos escadrilles chaque jour s'accroissent et augmentent l'effet de leurs bombardements. Le pays attend plus encore : car, par ce besoin du miracle scientifique, bien naturel à une époque où la science déploie ses suprêmes inventions pour le triomphe final, l'imagination des foules rêve ce qu'avait rêvé Wells dans son livre *la Guerre dans les Airs* : de véritables flottes en armes sillonnant l'espace, arrachant l'homme de la terre pour l'élever bien haut, oiseau

libre, oiseau de guerre, oiseau de mort.

Admettons que les Allemands nous réservent encore des surprises : leurs sous-marins dans la Méditerranée et dans l'Atlantique présagent bien ce qu'ils sauront faire avec leurs avions dans les grands espaces de l'air. Ne leur permettons pas, cette fois encore, de nous primer et de nous opprimer. Hâtons-nous, sans fièvre maladroite, mais avec une prompte et lucide décision, de dresser et de lâcher dans le ciel nos faucons souples par centaines; oui, lançons contre eux, contre leurs arsenaux, leurs gares et leurs campements les merveilleux oiseaux!

L'OGRE ET SA FAIM

Il serait intéressant pour nous de lire les livres parus depuis un an en Allemagne et nous renseignant sur la mentalité actuelle de nos ennemis. A vrai dire, nous nous en doutons ; mais on n'est jamais assez, jamais trop renseigné. Or, si nous fermons notre frontière à tout livre allemand, c'est, je suppose, pour paralyser la propagande boche et lui enlever toute possibilité de profit commercial. Rien de mieux, à condition qu'on ne ne nous laisse pas ignorer ce qu'il y a de plus profitable au monde en ce moment à connaître : où en sont les appétits, les volontés, les sentiments de

ceux dont la ruée massive voulut tout submerger.

Les Allemands, eux, savent parfaitement ce que nous pensons et ce que nous publions. Un des leurs, le critique berlinois Paul Wiegler, vient de rendre compte dans une revue allemande de tous les principaux ouvrages français parus cette année sous ce titre : *La Littérature de la haine en France.* Si j'en crois une revue suisse, son étude est des plus renseignées.

N'aimerions-nous pas savoir un peu ce que nos adversaires écrivent de leur côté? Rien ne serait plus facile à notre ministère des Affaires étrangères de se procurer tous les renseignements nécessaires et de leur donner une divulgation suffisante. Vous m'objecterez que notre ignorance rattrape le temps perdu en s'instruisant d'après les livres parus en Allemagne avant la guerre. Mais ce qui est bien n'empêche pas ce qui est mieux.

Plût au ciel que nous eussions mieux connu, lorsque le danger formidable nous enveloppait de toute part, à quel point les Allemands, dans leur fureur mégalomane, nous enviaient et nous haïssaient! Si, en plus des déclarations des diplomates, des généraux et des intellectuels, le livre de Bernhardi ne nous avait pas déjà édifiés, celui d'Otto Richard Tannenberg, *La plus grande Allemagne*, se charge de ne nous laisser aucun doute.

Ah ! le curieux livre, d'une candeur si lourde, d'une impudence si effrontée, d'une mauvaise foi si scélérate : livre qui porte sur son visage l'épais sourire du mufle!

Remercions M. Millioud de nous le présenter dans une préface éloquente et terrifiée. Cela s'explique : M. Millioud, qui a au plus au point le courage civique, est ce professeur de l'Université de Lausanne que la justice de son pays vient de frapper de

cinq cents francs d'amende ou cent jours de prison, au choix, pour avoir, dans sa sympathie française, reproduit un article jugé dangereux pour la neutralité suisse.

Comment M. Millioud ne serait-il pas horrifié devant les prétentions de Tannenberg dans son livre *La plus grande Allemagne*, puisqu'il va de soi que la Suisse, inféodée à sa voisine, sera chargée de la nourrir et de la défendre?

Extraordinaire, cette faim! Elle a déclanché la guerre et n'est pas rassasiée. La voracité des géants les plus fameux, à côté, n'est rien. Grandgousier qui engouffrait cent muids de vin et des montagnes d'andouilles, Polyphème dévorant les compagnons d'Ulysse, Kronos si stupide qu'il avala une énorme pierre, apparaissent des pygmées à côté de l'Ogre casqué. Parlez-moi d'un gaillard pareil! Quelle gueule et quel ventre! L'Empire allemand affamé ne

voulait croquer rien moins que le cinquième de l'Europe, le quart de l'Afrique, autant de l'Asie et la moitié de l'Amérique du Sud.

Je vous dis que l'Ogre a une boulimie formidable.

Suivez un peu son raisonnement, il est simple :

« J'arrive tard, moi, Ogre allemand, à la curée; le partage est fait. Or, j'étouffe dans mon empire encerclé. En 1870, Français et Allemands avaient autant d'habitants : 40 millions. Aujourd'hui j'en ai fait 25 millions de plus. Ils ont faim!

« Nous pourrions continuer à croître et à prospérer. Dans trente ans, rien que par le nombre et la crainte, nous aurions imposé à l'Univers notre *Kultur*, nos produits et nos tarifs douaniers. Mais pourquoi attendre? Nous sommes les plus forts, cela suffit : un poing, c'est tout!

« La France tarit ; elle n'a plus que des fils à papa, des fonctionnaires et un peuple dégénéré par l'alcoolisme. D'ailleurs, les antipatriotes lèveront la crosse. C'est dégoûtant de voir un pays si riche, avec d'immenses colonies dont nous tirerions, nous, Boches, un si bon parti. Donc nous lui arracherons ses colonies, sa frontière de l'Est et 35 milliards.

« Elle a pour alliée la Russie, si bien battue par les Japonais, qui marcheront avec nous. La Russie, pftt ! nous l'écrasons et lui enlevons de grands lambeaux de chair vive : Pologne, Courlande, etc.

« Reste l'Angleterre. Elle ne bougera pas. Elle n'a que cent mille soldats : autant dire rien. D'ailleurs, tous marchands, les Anglais : ils laisseront faire ; nous leur céderons la moitié des colonies françaises. L'Italie, notre alliée, aura sa part : Nice et la Savoie.

« Qui est-ce qui réclame ? Quelqu'un

parle? Non, tant mieux, parce que nous sommes les plus forts, Ach! et que le Vieux-Dieu est avec nous.

« Maintenant dressons le couvert. A table!

« Hors-d'œuvre : forteresses de l'Est, Épinal, Verdun, Nancy. Entrées : la Belgique et la Hollande. Secondes entrées : un bon tiers de l'Autriche, ailes et plumes; la Moravie, la Bohême et, si elle n'est pas contente, la Hongrie. Le Luxembourg et la Suisse en garniture : servez chaud! Rôtis : quelque chose de substantiel et d'épicé; la sauce exotique a du bon : Afrique, le Maroc, Madagascar, le Cameroun, le Congo, la Sénégambie, le Dahomey, le pays du Niger, le haut Tchad, la Guinée et l'État de Liberia. Boum! Asie — la Turquie d'Asie, la Perse orientale, l'Arabie du Nord, Pondichéry, le Laos, l'Annam, le Cambodge, le Tonkin, la Cochinchine. Pressez un peu

le service! Amérique : — Cayenne, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie septentrionale et le Brésil du Nord. »

Et quoi encore?

La plus grande Allemagne vous le dira. Vous assisterez en imagination aux traités de Bruxelles, Riga et Irkoutsk, car Tannenberg a tout prévu, même les capitales où se signeront « les chiffons de papier ». En quoi il marque quelque naïveté : des traités? Est-ce que l'Allemagne s'en embarrasse? N'aura-t-elle pas la Chine encore à germaniser, et la Lune? Son œuvre, ce qu'elle appelle son œuvre du xx[e] siècle est immense; n'a-t-elle pas à féconder la terre, avec la *Kultur* pour évangile et le fer sanglant pour charrue?

« Est-ce que nos pères ne nous ont pas laissé beaucoup à faire? Germaniser l'Europe et le Nouveau Monde sera l'œuvre du xx[e] siècle! »

Ces ambitions démentes sont significatives. Et avouons que si la lecture de Treiscke, de Bernhardi, de Tannenberg nous est utile sujourd'hui, il n'eût pas été mauvais pour nous de l'avoir approfondie davantage avant la guerre.

Ne dites pas que ce Tannenberg est fou; malgré sa lourde ironie et ses ineptes calculs, ses déductions sont parfaitement logiques. Dès lors que la morale ne préside plus aux rapports élevés entre les hommes, dès lors que nous la calquons sur le règne animal où le fort mange le faible, les conclusions de ce pangermaniste boulimique sont normales. Il ne veut avaler que la moitié de la terre : ne trouvez-vous pas qu'il a encore bien de la bonté?

Notre vieux Rabelais a dit :

Science sans conscience est la perte de l'âme.

Mais est-ce que « la plus grande Allemagne » se soucie de ces misères? Elle a fait

un rêve monstrueux. A nous et à nos alliés d'y mettre ordre.

Car toute la question est là : ou l'Ogre dévorera le Monde, ou la France, l'Angleterre, la Russie et l'Italie, pour se sauver elles-mêmes et sauver les nations qui n'osent dire ouf, prouveront, par leur triomphe, que la vie, ses lois organisatrices, sa beauté, sa morale, ses fins même mystérieuses ont un sens ; et grâce à l'effort commun l'Ogre crèvera, aplati sous les ruines de sa maison !

DES ARMÉES NOUVELLES

Supposez qu'un magicien vienne vous dire :

« Voulez-vous pour le printemps une armée de cinq à six cent mille hommes? Un mot, un seul mot à prononcer, un mot facile. — *Oui!* Et cette armée, je vous la donne ! »

Vous qui avez rêvé l'intervention des Japonais, vous qui avez souhaité l'appui des Neutres révoltés au nom de l'humanité, vous qui auriez voulu au début tripler les forces anglaises, vous qui suiviez avec douleur le recul de l'immense flot russe, vous qui, même avec le plus clairvoyant opti-

misme, ne pouviez vous empêcher de penser : « Ah ! si la France depuis quarante ans avait fait des enfants ! » ne répondriez-vous pas avec enthousiasme :

— Certainement !

Et regardant autour de vous, vous vous demandez où l'on prendrait ces six cent mille hommes ?

— Où ? Cherchez bien !

Vous ne trouvez pas ? Rappelez vos souvenirs. Reportez-vous aux dernières Expositions universelles, à ces paillotes, à ces tentes, à ces abris tressés en forme de jonques ou de pagodes, et, dans ces divers campements, à ces soldats : Arabes fauves, semblables à de grands sloughis ou à des faucons de pure race ; Tonkinois, Annamites aux pommettes saillantes et aux yeux bridés ; noirs de tous les noirs, ceux qui ont un teint de prune violette, ceux qui semblent taillés au ciseau dans du basalte noir,

les uns beaux comme des Apollons nègres, ceux-là le nez épaté et les lèvres gonflées, tous soldats du drapeau tricolore, tous fils lointains et fidèles de la France.

La voilà, l'armée magnifique, qui, jetée d'un bloc sur notre front ou dirigée vers les Balkans, ferait, de son poids seul, déclancher le plateau de la balance, verserait dans la fournaise le plus ardent et le plus solide métal humain qui puisse enfoncer nos adversaires.

M. Léon Bailby, directeur de l'*Intransigeant*, a fait appel à l'opinion publique, et je ne doute pas qu'elle ne le soutienne. Français éternels, au grand cœur et au cerveau léger, qui avions oublié les immenses ressources de notre pays; qui, faisant face à l'Allemagne, semblions dédaigner l'œuvre féconde de nos colonies; alors que, sans dépendre de personne, nous avons là sous la main cinquante millions

d'hommes, dont un million au besoin, dont plus d'un demi-million pour commencer peut, dans quelques mois, combattre avec nous !

L'idée est-elle si neuve? Non; sans parler de M. Paul Adam, l'intense romancier, qui avait montré là un trésor de guerre formidable, M. Messimy, quelques années avant la guerre, avait préconisé l'emploi par grandes masses des contingents coloniaux. Savez-vous dans quelle proportion nous y faisons actuellement appel? A *un* soldat sur trois cent cinquante habitants, alors qu'en Europe, le recrutement prélève un soldat sur dix habitants.

Est-ce donc une évaluation chimérique? Non, puisque, nous a appris M. Bailby, « la mission officielle qu'en 1910-1911 accomplissait en Afrique occidentale le général Mangin, assisté des capitaines Cornet et Guignard et de l'administrateur Le Hérissé,

concluait au recrutement possible et facile de trois cent mille volontaires soudanais.

D'autre part, le général Pennequin, ancien commandant supérieur des troupes de l'Indochine, évalua à plus d'un million la levée d'effectifs qu'il serait possible de faire.

Et, bon juge en la matière, le général Archinard s'indignait que nous ne tirions pas même cent mille hommes de nos colonies, c'est-à-dire à peine le dixième de ce qu'elles peuvent nous donner.

L'idée est-elle impratique? Non, puisqu'une proposition de loi de MM. Pierre Masse, Maurice Ajam et Maurice Bernard a étudié ce projet, prévoyant un budget timide de quarante millions; puisque, d'autre part, la commission de l'armée au Sénat entendait récemment, un rapport documenté du général Archinard sur les possibilités de l'opération.

Seulement, le temps presse, et M. Léon Bailby a raison de le dire : c'est vite, c'est avec décision et sur de larges bases que pareille mise en œuvre devrait pouvoir se faire.

Resterons-nous en arrière des Anglais qui ont su tirer de l'Inde, du Canada et de l'Australie tant de troupes entraînées et vigoureuses?

Ne saurons-nous répondre aux plans gigantesques du Kaiser, qui compte s'annexer un million de soldats turcs, rêve de porter la guerre en Égypte et soulever l'islamisme?

Ce que vaudraient nos troupes coloniales, nos champs de bataille de 1914 et de 1915 l'ont prouvé. Leur courage? Il est invincible. Leur fidélité? Elle est sincère. Mille faits l'ont prouvé, celui-ci entre autres, dont le récit de M. André Warnod, un de nos confrères, fait foi : dans le camp de

Marseburg, « les Allemands expliquèrent aux musulmans prisonniers que la guerre sainte était déclarée... qu'on allait leur rendre leurs armes et leurs chevaux. Ils iraient se battre sous l'étendard du prophète, là-bas, en Turquie... Les Arabes refusèrent en disant qu'avant tout, ils étaient Français et qu'ils prétendaient le rester ».

Objectera-t-on les intérêts de nos colons, main-d'œuvre manquant, comptoirs fermés? Ce serait certes très regrettable, mais le salut de la France et celui de nos colons ne font qu'un. Et qui doute aujourd'hui qu'il s'agisse du salut de la France?

Qu'en pense ce grand colonial, homme de pensée et homme d'action, qui parle peu et qui agit bien, notre ministre de la Guerre, M. le général Gallieni?

ARMÉES JAUNES ET NOIRES

L'idée progresse. Elle s'impose déjà à tous les esprits non prévenus. Elle n'est pas un concept chimérique, elle s'appuie sur des faits précis, certains. Et croyez bien qu'à notre place les Allemands ne seraient pas embarrassés. Peut-être manqueraient-ils de doigté, mais non certes de main organisatrice. Je citais Tannenberg et son livre : *La plus grande Allemagne*. Avec quelle admiration il reconnaît notre immense effort colonial, avec quelle envie il suppute nos agrandissements ; rien qu'en Afrique, où nous possédions en 1871 un million de kilomètres carrés, nous en possédons plus de

dix aujourd'hui, avec une population de plus de cinquante millions ; en Asie, où nous avons triplé le territoire, nous étendons notre domination sur dix-huit millions d'habitants !

Il y a là, Paul Adam l'a écrit avec la puissance visionnaire d'un grand phychologue des foules, un réservoir magnifique d'énergies utilisables, de forces de guerre latentes. Cette évidence est si bien établie à présent pour ceux qu'aucun parti pris, qu'aucun intérêt n'aveuglent, que l'on se décide bien tard, mais enfin l'on se décide à se mettre à la besogne. Au Sénat, la commission de l'armée a entendu le gouvernement sur cette question des effectifs indigènes ; elle avait préalablement entendu les généraux Archinard et Pennequin. Ce dernier, qui semble avoir eu le premier l'idée de recruter une puissante armée parmi les populations de l'Indochine, vient d'être

désigné pour préparer l'adaptation des nouveaux contingents annamites.

Nul n'est plus qualifié que ce vaillant officier, qui en 1912 préconisait, dans des conférences aux officiers d'état-major, l'emploi de troupes coloniales destinées à défendre l'Indochine ; nul n'aura plus de vigueur persuasive que ce soldat tenace dont le nom est célèbre aux pays jaunes et la personne respectée. Saluons ce beau départ, mais tâchons d'assurer l'arrivée.

Le général Pennequin, il ne faut pas se le dissimuler, va se heurter de nouveau à l'opposition formidable qu'il a déjà rencontrée autrefois dans notre grande colonie, lorsqu'il créait une école d'enfants de troupes indigènes, rêvait de faire une pépinière d'officiers avec une partie de l'élite de la société annamite, luttait pied à pied contre les errements de l'administration et la mentalité de tout le personnel colonial. Il a

contre lui des camarades, l'hostilité des bureaux, tout un monde à réduire. Pour un homme seul, c'est dur.

Et cependant le fait est là, criant. M. Henry Bérenger, rapporteur de la commission de l'armée, l'a constaté dans un article. Rappelant les splendides exploits des troupes d'outre-mer à la victoire de la Marne, sur l'Yser et en Champagne, il se demande si les 160.000 soldats fournis par nos colonies sont en rapport avec ce qu'elles peuvent fournir :

« Quoi ! la France européenne, peuplée de moins de quarante millions d'habitants, a pu mobiliser cinq millions de soldats ; et la France coloniale, riche de cinquante millions d'indigènes, n'aura pu donner que 160.000 recrues? Que signifie cette proportion coloniale de 1 pour 300?

Sans doute on objecte que, sur ces cinquante millions, quarante-neuf ne sont que

des *sujets*, et pas encore des *citoyens* français; que le service obligatoire ne pourrait être imposé qu'après avoir été consenti par la raison et le cœur des intéressés; qu'on ne peut exiger les mêmes devoirs de ceux qui n'ont pas les mêmes droits civiques ; et que, en fin de compte, seul l'enrôlement volontaire offre aux indigènes, avec un système de primes, de pensions et de secours, une sécurité légitime.

Or, c'est bien ainsi que nous l'entendons et que l'entend le gouvernement. Les moyens de recrutement, indiqués dans les décrets de 1904, de 1912 et de 1914 concernant le recrutement des tirailleurs indigènes, viennent d'être renforcés par les nouveaux décrets d'octobre et de décembre 1915. Le vote de 71 millions affectés par le Parlement à l'exécution des décrets semble bien indiquer une résolution virile d'aboutir.

Toutefois, M. Henry Bérenger déclare que pour Madagascar, l'Afrique équatoriale française et même l'Indochine, l'ensemble d'efforts et d'organisation apparaît insuffisant. Tenu à une certaine réserve officielle, il ne dénonce pas à fond, s'il les fait pressentir, les difficultés que présentera l'enrôlement indochinois, en raison de l'esprit de caste apporté par le personnel colonial dans des contrées et chez des habitants qu'on veut traiter en pays et en troupeau conquis. De très intéressantes études sur la colonisation annamite ont révélé l'étendue du mal et à quelle coalition d'intérêts va se heurter le général Pennequin. Nous nous sommes, m'assure-t-on de divers côtés, refusés à la conquête morale des habitants, nous les avons tenus sous le régime du bon plaisir, nous avons déçu leurs espérances en l'esprit de justice de la métropole par une politique impérieuse et tracassière, nous les

avons livrés aux trafiquants d'alcool ; enfin, nous avons pris le contre-pied des moyens qui eussent fait aimer notre prestige.

Cela est grave, mais n'empêchera pas le recrùtement des armées jaunes, si le gouvernement sait vouloir, s'il est résolu à soutenir ceux qui souhaitent voir s'augmenter le nombre des combattants contre nos ennemis, à une heure où la guerre s'allonge dans le temps et l'espace, jette de nouveaux peuples dans la fournaise, embrase l'Orient, entretient l'usure, et exigera l'épuisement du vaincu pour que rayonne la victoire.

Certes, la tâche est ardue, car il faut aller vite et faire bien. Mais elle n'est pas impossible à une ferme volonté ; elle répond à une nécessité assez haute pour qu'elle triomphe des mauvais vouloirs ; le salut du pays avant tout : il faut vaincre !

LA BAGUE DES TRANCHÉES

Vous en avez une sans doute, et moi aussi j'ai la mienne, qu'un caporal vient de m'envoyer pour mon Noël. A face carrée, elle porte mes initiales ; elle est légère, brillante comme l'argent et douce comme l'étain.

Qui croirait qu'elle provient de la fusée d'un obus boche, et qu'un de nos amis du front l'a martelée et découpée en gravant sur le coulant, de chaque côté, les chiffres : 1914, 1915! Date formidable! La plus grande des guerres modernes; une catastrophe mondiale, presque toute la vieille Europe en feu et l'ébranlement qui s'en

répercute jusqu'en Afrique, en Amérique, en Asie. Des hécatombes monstres, une masse formidable de misères et de douleurs, de la boue et du sang, les cités souterraines où les hommes vivent et meurent, les assauts hurlants, le vol des avions, la grêle des mitrailleuses, les gaz asphyxiants, le courage de notre peuple et de nos alliés combattant pour une cause sainte contre la fureur barbare; tout cela tient dans ce frêle et émouvant petit cercle d'aluminium.

Et c'est un obus boche qui a fourni ce délicat métal : un obus qui est venu, dans une longue rafale de bruit, s'abattre sur le sol et qui, de ses éclats, a fait des blessés et des morts; un obus boche, lourd de la cruauté et de la perfidie allemandes, imprégné de la détestable *Kultur*, chargé des espoirs de conquête de tout un peuple asservi à l'idée de la Force maîtresse du monde; un obus boche que de rudes mains d'ouvriers,

dans les forges et les usines de Westphalie, ont tourné et ciselé, avant que, spirituellement, joliment, à la française, de la fusée détachée qui règle l'éclatement du meurtre, un des nôtres ait fait ce rien, ce bijou qui tente les femmes et qu'aujourd'hui les hommes portent avec orgueil quand il vient de la terre d'héroïsme : une bague!

Comment ne pas la regarder, cette bague, avec une émotion profonde pour tout ce qu'y a su repétrir le génie inventif et pittoresque de notre race? Elle n'a pas été faite en une heure, et les loisirs qui l'ont limée et ornée sont ceux que la fatigue, les mauvais sommeils ou les nuits de veille permettent aux jours de repos. Pour pouvoir la créer, des soldats, courant hors des tranchées, ont risqué leur vie. Regardez bien, vous verrez tant de choses dans son mince miroir magique! Elle porte en son contour lisse le signe de la patience de

celui qui, des jours et des mois, vécut face à l'ennemi, face au danger, face à la mort. Elle porte le signe de l'adresse qui le fit s'adapter à cette guerre où l'homme dût retrouver la ruse animale de ses ancêtres des cavernes. Elle porte le signe de la grâce cordiale qui est au fond de ses pensées et qui le distingue de son adversaire, cette grâce légère et moqueuse qui le fait rire comme un gosse aux moins mauvais moments. Elle porte le signe de la tendresse qui lui fait destiner ce lien de métal au doigt de sa mère, de sa femme, de sa sœur ou de son amie.

Je ne donnerais pas pour les plus belles bagues d'or ma petite bague des tranchées. Elle m'enseignerait, si j'en avais besoin, le confiance tenace; elle incarne, vivant symbole, le faisceau qui assemble les armées; elle m'unit aux combattants, aux blessés, aux morts, à la terre insultée par

l'obus boche d'où elle est sortie transfigurée, à la Patrie que jamais nous n'avons tant aimée, parce qu'une partie du territoire est envahie et souillée, parce que son enceinte a pour nouvelles frontières les tranchées, parce qu'à l'arrière de grands cimetières improvisés recouvrent ceux qui sont tombés pour Elle.

La paix venue avec la victoire, je conserverai à mon doigt la bague de mon donateur du front, car elle me rappellera ce que nous ne devrons jamais oublier, pour quoi nous faillîmes périr et par qui nous fûmes sauvés. Elle me rappellera, et je l'enseignerai à mon fils, le mépris que nous devons à ceux qui ont voulu calquer leur *Kultur* sur le règne végétal où les arbres étouffent les arbustes, sur le règne animal où les forts mangent les faibles. Elle me rappellera, et je l'enseignerai à mon fils, que ceux qui fabriquaient ces bagues

se sont voués, corps, biens et âme, au plus noble idéal, à l'avènement du règne humain, pour la défense du Droit, de la Justice et de l'Honneur, c'est-à-dire des choses belles entre les plus belles, qui donnent de la grandeur à la mort et de la beauté à la vie !

L'ANNÉE DE LA VICTOIRE

Comment ne pas espérer que ce sera le terme du grand effort? Un an lourd de sang et de deuil s'en va; un autre, grave et voilé, s'avance : pourquoi ne démasquerait-il pas le beau visage de la Victoire?

Sans doute la tâche est rude, elle est pesante; et la perspective d'un nouvel hiver de tranchées n'a rien de réjouissant pour nos braves combattants du front. Plus d'un en ce moment pense aux jours de fête qui, sans eux, seront vides, à la joie des enfants pour qui le Bonhomme Noël et les fées du jour de l'An apportent la trêve des jouets.

Mais ces jouets eux-mêmes sont symbo-

liques. De même que dans la cervelle des petits se reflète la terrible guerre avec ses tueries, de même le monde des jouets concentre, comme en une cité de Lilliput, les armements meurtriers : soldats de plomb lancés à l'assaut, poupées ambulancières, chiens au collier étoilé de la Croix-Rouge, panoplies d'uniformes, autos grises, canons, fusils, sabres, de quoi tuer énormément de Boches.

Oui, nos soldats pensent qu'il est amer de s'entre-tuer à ces heures où, dans toute la chrétienté, et même chez les non-croyants, fleurissent le mythe de la tendresse humaine, la réconciliation des inimitiés, le départ vers de nouveaux horizons, tout ce qu'une nouvelle année apporte d'illusions et d'espoirs, de paix morale aux hommes de bonne volonté.

Et cependant ils savent aussi que pour eux il n'est repos ni trêve avant que soit

chassé de France l'oppresseur et remportée la victoire définitive. Ils veulent, dans un magnifique et collectif sentiment, préserver leurs enfants nés ou à naître du fléau auquel eux se sacrifient avec une générosité sans exemple dans l'histoire.

Car ce qu'il y a de noble, ce qu'il y a de pur dans la guerre telle que les Français la font, c'est qu'elle représente la lutte du pacifisme contre l'esprit de violence et de conquête; si nos soldats veulent continuer jusqu'au bout cette affreuse guerre, c'est parce qu'ils veulent imposer au monde la paix durable, sur les ruines du militarisme allemand et sur l'écroulement des rêves fous du peuple allemand.

Notre peuple à nous ne veut pas que tant de sacrifices faits par lui soient vains; tout entier, du Front à l'arrière, au seuil de 1916, il élève sa foi et sa résolution. En pourrais-je douter après cette lettre que

m'écrit une mère désolée, dont le fils est tombé superbement, il y a quelques mois, à l'attaque des Hurlus, en enlevant ses compagnons et en criant aux Boches, comme un héros d'Homère, son dégoût et son mépris?

Brisée moralement, mais voulant à tout prix se rendre utile, cette mère s'est faite veilleuse de nuit dans une ambulance. Elle cherche un dérivatif à sa douleur inconsolable en soignant les blessés aux mauvaises heures du cauchemar, de la fièvre et des tortures que la nuit rend si longues.

Voici ce qu'elle m'écrit :

« Pour moi, j'ai trouvé ce que je désirais et je suis heureuse autant qu'il m'est possible de l'être. Matériellement, je me fatigue et cela m'est bon. Moralement, je suis en contact avec le seul élément qui relève et console, c'est-à-dire l'être qui souffre et qui est grand et beau par son courage et sa résignation. Ah! l'admirable

peuple que le peuple de France, et que tous ces petits gas, sans jambes, sans bras, têtes et poitrines trouées, sont des héros en défiant le destin avec un sourire ! »

Oui, malgré la lassitude de l'attente et la nostalgie de leur foyer, nos soldats exigent la paix écrasante pour l'Allemagne, et en attendant, ils se battent et meurent avec une simplicité stoïque.

Certes, ce n'est pas dans leur lit trempé de sueur, quand la soif les supplicie, ce n'est pas dans leurs réveils à demi hagards ou dans leurs cruelles insomnies que nos blessés posent et crânent. D'ailleurs, qui de nous n'en a vu de près, ne s'est penché sur ces visages amaigris et ces regards si intenses ? Qui de nous n'a entendu dire à ces « braves gens » des mots simples et grands comme la cause qu'ils défendent et pour laquelle ils endurent une existence harassante et surhumaine ?

Ce n'est pas à eux que j'oserais dire que pour que la France vive une vie morale et matérielle possible, ils doivent aller jusqu'au bout : ils le savent mieux que moi. Pourquoi acceptent-ils cette nécessité inéluctable? Ce n'est pas seulement par vertu, par chauvinisme, ou par crainte de la rigueur des lois militaires. Chez des milliers d'entre eux, même chez les moins conscients, cet état d'âme est irraisonné, prend sa source aux profondeurs de l'instinct, à la réserve des énergies physiques, à l'hérédité d'une race qui ne fut jamais lâche, à l'impératif catégorique dicté par un destin qui vous dépasse et qu'on accomplit parce qu'on sent *qu'il le faut*.

Ces soldats du droit et de l'honneur combattent pour un idéal sacré : *la Victoire juste;* et ceux mêmes qui ne sauraient le formuler le sentent obscurément en eux!

L'IMMENSE EFFORT

Unis dans un seul espoir et une même volonté, comment, avec l'aide de nos alliés, n'arriverions-nous pas à imposer à l'Allemagne le châtiment écrasant de notre paix?

Seulement, nous devons faire un immense effort.

Nous ne le demanderons pas à nos soldats, parce que nous savons que depuis vingt-trois mois ils le donnent et sont prêts, quand l'offensive l'exigera, à assener les décisifs coups d'assommoir. Cet immense effort, demandons-le au pays entier où tant d'énergies sommeillent encore, où tant

de bons vouloirs attendent. N'oublions pas qu'un peuple immense, et qui ne se bat pas, demande à servir l'union sacrée.

La guerre d'usure, c'est certain, viendra à bout de nos ennemis, mais à condition que nous mettions tous les atouts dans notre jeu. Car les Allemands, qui savent bien qu'ils périront par l'usure, utilisent le temps et mettent en œuvre leur formidable génie d'organisation.

Organisons-nous : c'est là que doit porter, chez les gouvernants comme chez les gouvernés, l'immense effort! Nous nous sommes débrouillés dans un chaos, nous avons réparé en grande partie notre imprévoyance et notre non-préparation. Mais, sans parler des erreurs commises, qui tiennent en quelque sorte au jeu de la guerre, jeu terrible où l'aléa a un grand rôle, où ce qui est perdu par l'indécision se retrouve quelquefois par la chance, ne nous dissi-

mulons pas qu'il nous reste beaucoup à faire.

Ce que la France demande, c'est d'avoir la certitude que tout ce qui humainement peut être fait le sera. Elle a versé sans compter son sang, elle a versé son or, elle veut pouvoir livrer toute sa confiance. Elle a le sentiment profond que maintenant une coalition de toutes les forces vives de la nation est indispensable pour en finir. Car il faudra en finir!

Ne regardons pas derrière nous, fixons nos regards sur aujourd'hui et sur demain : la tâche est gigantesque. Elle englobe toutes les formes d'activité, elle exige plus que jamais le concours de tous les dévouements.

Les canons et les munitions, nous n'en aurons jamais trop. Malgré les progrès incessants de l'aviation, n'y a-t-il pas à créer intensivement l'armée de l'air, les flottes innombrables de bombardement?

Aux recrues nouvelles que le Kaiser trouve dans les Balkans et va demander à l'Islam, n'opposerons-nous pas des mascarets d'armées coloniales, surgies des pays jaunes et noirs? Grâce à la vigueur du général Gallieni, on peut compter sur de nombreuses utilisations d'hommes qui engorgeaient dépôts ou bureaux. Mais a-t-on débusqué entièrement le gros et le fretin?

Au premier jour de la guerre, dans un article qui n'a jamais paru — inopportun ou censuré? — j'ai réclamé la mobilisation des femmes. Il était, il est encore de nombreux emplois, de nombreux travaux où elles peuvent déployer leur fièvre patriotique : tout ce qui a été fait à cet égard a montré quelles ressources on pouvait trouver en elles.

Ne peut-on aussi lancer un large appel aux retraités civils, à tous ceux à qui leur âge ne permettrait pas un service militaire

actif, même si la patrie en danger remettait jamais debout des classes périmées, mais qui donneraient volontiers quelques heures par jour de leur temps pour être employés, — gens d'affaires, avocats, commerçants, industriels, — à des besognes conformes à leurs aptitudes?

Des marchés scandaleux ont ému l'opinion; sans exagérer leur nombre, le pays ne doit-il pas être de plus en plus rassuré sur la clairvoyance des contrôles et la rigueur des sanctions? Et que dire de la vie chère et des mesures de protection qui s'imposent pour tant de bourses appauvries?

A l'œuvre donc! Savoir ce qui nous manque est le meilleur stimulant pour réaliser l'immense effort que notre admirable peuple réclame et qu'il s'offre à fournir. Sachons vouloir, osons agir, et nous verrons l'an nouveau, l'immortel 1916, démasquer peut-être enfin le glorieux visage de la Victoire!

CONTRE L'ALCOOLISME

J'ai montré (1) dans la Presse, au commencement de la guerre, l'Allemagne escomptant notre alcoolisme comme une cause de faiblesse organique et de dégénérescence pour nous, comme un appoint formidable pour elle. Je criais, comme la Cassandre grecque aux prophéties inécoutées : « Pensons à l'avenir ! »

Aujourd'hui je crie : « Pensons au présent ! »

Car le fléau nous submerge de plus en plus. De tous côtés, des protestations indignées, de véhéments appels, des clameurs

(1) Paru dans *La Vie*.

d'alarme adjurent le Pouvoir central d'intervenir énergiquement. Il le peut et il le doit : le concours de l'autorité militaire, l'appui de l'opinion publique enfin éclairée, les justes rigueurs des Parquets et des Tribunaux le soutiendront s'il veut agir.

En ce moment, selon la forte expression de M. Jean Finot dans sa magistrale étude de *la Revue*, « les Allemands de l'intérieur » — il appelle ainsi les partisans et les soutiens de l'alcoolisme — sont en train de paralyser les magnifiques efforts de nos armées du Front contre les Allemands de l'extérieur.

Des faits navrants, des délits déplorables, des misères morales et matérielles sans nom se renouvellent et s'accentuent chaque jour depuis dix mois, à la contagion de cet alcoolisme maudit qu'il faut avoir le courage de dénoncer comme la plaie la plus honteuse de notre pays, à cette heure tra-

gique où son sort, son avenir, sa grandeur se jouent devant l'histoire.

Ne nous endormons pas sur quelques succès illusoires; n'opposons pas à la cruelle réalité que le Parlement, sortant de sa longue et coupable inertie, a interdit l'absinthe. Sans doute, la mesure est sage et s'imposait, mais que vaudra-t-elle si on laisse vendre impunément des boissons analogues, sinon d'un effet malsain aussi immédiat, du moins de conséquences aussi funestes à la longue?

Que sert de supprimer l'absinthe, si dans les arrière-boutiques on continue à en vendre, si les tribunaux restent aussi faibles qu'auparavant, si enfin, comme l'affirme dans une lettre le directeur de la *Pensée ouvrière*, le professeur Hayaux, « on vend sous le manteau, aux débitants, une poudre qui permet d'utiliser l'alcool de chauffage, pour la fabrication de l'absinthe,

« une poudre » composée de noir animal, de kaolin et de permanganate de potasse ? »

Que sert de donner pleins pouvoirs aux Préfets, si en même temps on leur conseille d'user de ménagements et de prudence, autant dire d'agir le moins possible, devant la peur des responsabilités ?

Est-ce que des mesures rigoureuses ne s'imposent pas, et la première ne doit-elle pas être la suppression du privilège des bouilleurs de cru, réclamée en termes éloquents par « la Ligue Nationale contre l'alcoolisme », ce privilège des bouilleurs de cru qui lèse chaque année le Trésor public de 100 millions, d'après l'estimation de M. Joseph Reinach, de 150 millions d'après celle de M. Carnot, de 200 millions d'après celle de M. Tirard, qui furent d'autorisés ministres des Finances ?

Quand on voit des hommes comme Berg-

son, Léon Bourgeois, Clemenceau, le général de Lacroix, le docteur Landouzy, Ernest Lavisse, Joseph Reinach, le marquis de Vogüé s'unir pour réclamer contre l'abusif privilège des fraudeurs, doutera-t-on de l'étendue et de la gravité du mal ?

Il avait pris de telles proportions que le généralissime Joffre, suivi par ses généraux, dut proscrire la vente de l'alcool dans la zone des armées. Hélas! Le poison prend sa revanche derrière nos combattants ; et tandis qu'ils luttent et meurent, des milliers de femmes, d'enfants, de vieillards, de blessés, de convalescents détruisent leur santé et tuent leur conscience chez les bistros, ces bistros foisonnants qui occupent des rues entières, ces bistros qui pullulent dans les villes et les hameaux, cette armée de 450.000 bistros mobilisés contre la santé de la France.

M. Joseph Reinach, dans une récente

conférence, a signalé les excès de l'alcoolisme, le *milliard et demi* de salaires ouvriers qui va s'engloutir dans le comptoir de zinc des marchands de spiritueux, l'ivrognerie remplissant de son scandale certaines ambulances, certains hôpitaux, le spectacle répugnant des femmes paresseuses et soûles qui vont porter chez le débitant d'alcool leur allocation, les conseils de guerre forcés de sévir contre des soldats que l'ivresse pousse à des actes d'indiscipline.

Le Gouvernement, qui lutte depuis tant de mois contre les Allemands de l'extérieur, ne sévira-t-il pas enfin contre les « Allemands de l'intérieur » ? M. Jean Finot et d'innombrables bons citoyens se le demandent avec lui. Le péril n'est pas moins pressant ici que là, il n'en menace pas moins les générations à naître, la force vitale de notre race, il exige des moyens non moins prompts et non moins efficaces.

Ces moyens, les généraux les ont indiqués lorsque, d'accord avec les préfets, dans certaines régions comme la Normandie où le vice est effroyable, ils ont interdit la vente de spiritueux aux femmes, enfants, soldats valides et blessés, tant Belges, qu'Anglais et Français. N'est-il pas évident que pareille prohibition devrait être édictée dans tout le pays ?

Ce qui importe, c'est la surveillance exacte et le contrôle sévère ; c'est que la loi du 5 juillet 1873 sur l'ivresse publique, loi qui dort depuis trente ans, soit enfin appliquée; c'est que les pouvoirs répressifs, appuyés par l'autorité du Gouvernement, et délivrés des sollicitations, menaces et influences intéressées, aient le courage de faire leur devoir.

« Lorsque, affirme M. Joseph Reinach, dans tous nos départements une vingtaine de condamnations auront été prononcées,

— il n'en faut pas plus, il n'en faudra pas même autant, — 450.000 débitants auront compris... Je les tiens pour de braves gens, mais ils se croient sacro-saints, intangibles, *tabous*. Quand cette croyance, très légitime à l'heure présente, leur aura passé, ce ne seront plus que de braves gens... »

Il est inadmissible que le meilleur de notre peuple soit en train de sauver la Patrie, et que pendant ce temps elle reste livrée à ses pires destructeurs. Pensons non même pas à l'avenir, mais au présent ! Il n'y a pas une minute à perdre ! (1)

(1) Voici quels chiffres accablants ressortent du livre de M. Jean Finot : *l'Union sacrée contre l'alcoolisme.* L'alcoolisme, source de la tuberculose, participait, avant la guerre, aux 150.000 décès causés par cette maladie, qui peuple « la moitié de nos asiles d'aliénés et presque la totalité de nos prisons ».

L'alcoolisme, qui ruine la santé et dégrade l'intelligence, cause un tiers des décès dans les hospices de Paris.

L'alcoolisme absorbe des milliards de l'épargne française : plus de 900 millions comme valeur de journées de travail gagnées par l'ouvrier; de 400 millions sous

forme de déchet d'énergie dû à la mort par la tuberculose; soit 1.300 millions. L'alcoolisme, en cinquante ans, coûte un tiers de la fortune nationale.

Et que dire des bouilleurs de cru?

Il y en avait, en 1870, seulement 90.000; on en compte aujourd'hui un million. C'est de 100 millions par an que leur privilège frustre l'État, et de plus de *quatre milliards* depuis 1870! Qu'ajouterons-nous à l'éloquence terrible de ces chiffres?

LA MESURE

Oui, je sais bien, la mesure est délicate à garder. Entre le bêlement et le rugissement, il y a le ton juste. L'emphase n'est pas le pire danger, car nul ne sent le besoin des phrases ; et la mâle simplicité de ceux du Front doit servir d'exemple. Mais que la sensibilité soulevée d'horreur, passionnée d'espoir, résonne avec tact, voilà le difficile.

Devant le crime allemand, on voudrait rester calme ; et seuls nos soldats le sont ; voués à une tension surhumaine entre le péril et la mort, le risque perpétuel leur crée une acceptation fataliste ; et puis, agir soulage. Eux seuls, devant un si effroyable

amas de souffrances, peuvent s'élever jusqu'à la généreuse pitié, parfois, envers l'adversaire vaincu ou blessé. Les lettres de nos morts témoignent de la sérénité qu'ils ont éprouvée, par la vertu du sacrifice et la grandeur de l'holocauste.

Nous nous efforçons en vain d'atteindre cette cime.

L'excuse de ceux qui ne refrènent pas assez leurs protestations vient de l'intensité du cauchemar qui les pénètre. Rien n'a encore provoqué chez nous un retour ému d'humanité : car l'ennemi, aussi stupide que cruel, n'a fait qu'accroître notre dégoût.

Admirons ceux qui maintiennent le ton impersonnel du chirurgien étudiant un cas monstrueux ; louons ceux qui ont le sourire et savent doser leur verve avec ironie ; honorons les maîtres de la pensée française qui surent conserver à l'examen des faits et à l'analyse des âmes une impartialité

scientifique; et ne reprochons pas trop leur ardeur à ceux qui donnent de la voix un peu fort. Chacun a son tempérament. Et il est bien tôt pour que l'historien s'exprime avec une parfaite tranquillité, pour que le philosophe domine froidement le chaos. Nous sommes pris dans une houle collective, une vague de haine; et nous savons cette haine justifiée, car elle vient des profondeur du sentiment. Dès lors, ne jamais dépasser la note est méritoire.

Cette mesure, qui est la marque de l'esprit français, aura été, somme toute, presque respectée dans les grandes lignes, si l'on place, en égard de notre indignation légitime, l'énormité du forfait, cette volonté de substituer à l'invasion pacifique la ruée du cyclone, cette guerre de terreur, cette barbarie étale.

Notre indignation s'explique d'autant plus que, selon le mot du général Gallieni, la

France voulait la paix il y a dix-huit mois, cette France qui veut aujourd'hui la guerre jusqu'au bout! Jamais nous ne le rappellerons assez, jamais ces mots ne seront gravés assez ineffaçables dans l'Histoire. Car c'est notre poignante déception qui s'est transformée en révolte universelle.

Une autre cause s'ajoute à notre amertume : ainsi que l'a dit Ernest Lavisse, « nous portons le deuil de l'humanité ». Deuil de ses espoirs, deuil de ses illusions, deuil d'un tel déchaînement d'instincts sauvages, deuil de la lâcheté, excusable ici, coupable ailleurs, immonde plus loin d'États spectateurs. Le plus grand peuple du Nouveau Monde se perd en procédures, et le plus haut pouvoir spirituel n'a trouvé que des paroles de pacification inécoutées. Entre la fureur ivre des uns et le silence timoré des autres, nous avons eu le sentiment que sans nos alliés et nous le Monde

s'écroulait, entraînant le respect de la beauté, la pitié pour les faibles, la foi en la Justice, l'amour du progrès. L'Allemagne, — menace pire que celle des ténèbres, — préparait à l'Univers asservi une lueur morne de préau, un crépuscule de prison.

Malgré tout cela, nous avons à peu près gardé la mesure. Sans doute, dans le domaine artistique et musical, quelques esprits partiaux ont poussé trop loin l'ostracisme; ne nions davantage pas la valeur de la science allemande, ses médecins, ses chimistes, ses professeurs ! C'est parce qu'elle avait mérité le nom de grand peuple que l'Allemagne s'est avilie en descendant au-dessous de l'humanité. Et quant aux jugements portés envers le Kaiser et son peuple, bourreaux de femmes et de cathédrales, je ne vois pas que rien ait été imprimé chez nous qui ne le fût à la frappe de la raison.

Ce n'est pas dans nos livres de philoso-

phie qu'on proclame que la loi de vie est la loi de meurtre ; ce n'est pas dans nos manuels d'histoire qu'on exige l'hégémonie mondiale ; ce n'est pas dans les cahiers de notre École de guerre qu'on préconise le sac des villes et l'enlèvement des tribus esclaves; ce n'est pas dans les sermons de nos prêtres et de nos pasteurs qu'on ordonne de crucifier l'Allemagne et de tout mettre à feu et à sang.

Et je ne crois pas que sur l'âme allemande, sa mentalité, sa dégénérescence actuelle, les ambitions militaires et économiques qui ont décidé son hideux coup de force, des pages plus lucides, plus lumineuses, plus maîtresses d'elles-mêmes aient paru, pour éclairer notre religion et soutenir notre effort, que celles signées par Ernest Lavisse, Emile Boutroux, Jacques Blanche, Marcel Prévost, Bergson, André Chevrillon, Edmond Perrier, pour ne citer

que quelques noms très divers. Et si nous parlons des combattants, quelle beauté morale dans la plupart de leurs lettres, quelle exacte évaluation des sentiments et des idées !

Sans doute le temps fera son œuvre de sélection ; ce qui fut trop de la minute ou trop de la passion sombrera. Mais la France n'aura pas à rougir de ce que ses représentants, officiels ou non, auront dit ou écrit en ces heures solennelles. On y retrouvera son franc visage, son regard droit, son verbe net. Incapable de mentir, de ruser, de calomnier, elle aura été une fois de plus, avec une dignité sûre, la proclamatrice du droit et la semeuse de vérités.

LA MOBILISATION INTELLECTUELLE

Si nous assistons à la défection morale de tous les neutres, en attendant peut-être de nouvelles défections matérielles, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont peur de l'Allemagne, mais parce que nous n'avons presque rien fait pour les éclairer sur notre esprit public, sur l'héroïsme de nos soldats, sur la ténacité de nos efforts et sur nos raisons de croire dans la victoire finale.

Qu'avons-nous organisé pour contrebattre l'influence allemande, ses nouvelles tendancieuses, ses accusations mensongères, son *bluff* de l'audace et de la menace?

N'est-il pas stupéfiant de penser qu'à

l'heure qu'il est beaucoup de Neutres se demandent si ce ne sont pas les civils belges qui ont provoqué la destruction de Louvain, si ce n'est pas un poste d'observation militaire juché sur la cathédrale de Reims qui a attiré sur elle le bombardement; s'il est vrai enfin que la victoire de la Marne n'ait correspondu (M. Chaumet citait l'opinion d'un officier d'état-major grec) qu'à un recul volontaire de quelques avant-gardes allemandes?

La guerre actuelle est une guerre intégrale, qui n'emploie pas seulement les hommes, mais multiplie les machines, déclanche les chemins de fer, tire de la chimie ses formules meurtrières, spécule sur l'épuisement des finances et des denrées. Mais c'est aussi une guerre d'idées, utilisant le formidable pouvoir de la presse, et s'opérant par la divulgation des écrits, l'écho retentissant des paroles.

Cette guerre-là, avons-nous su la faire?

Nos protestations officielles contre les violations du droit des gens, les déclarations de nos Académies ont-elles eu le retentissement désirable?

A l'heure où les Neutres sont submergés par la presse allemande, impressionnés par des théories monstrueuses auxquelles l'emploi de la force semble donner raison, contre cette infiltration préparée de longue date et débordant aujourd'hui, qu'avons-nous opposé?

Je ne vois nulle trace en France de cette mobilisation des valeurs spirituelles que l'Allemagne a su pratiquer. Sans doute, chez nous, l'élite s'est mobilisée avec un ensemble émouvant. Quantité d'intellectuels ont pris le fusil. Ceux que leur âge et leur santé éloignaient du Front se sont dévoués aux ambulances, aux œuvres de secours, ont écrit, ont parlé le langage du

patriotisme fervent. Mais cette discipline n'est pas venue d'une initiative d'État; elle est née de l'individualisme spontané, décidé à faire bloc contre l'agresseur. Or, seul, le gouvernement eût pu diriger ces bonnes volontés, leur faciliter la propagande intensive par le livre, la brochure, le journal, les conférences.

On a, je le crains, dédaigné l'appui dévoué que l'intelligence française pourrait encore apporter à l'admirable vaillance de nos soldats.

Que de livres on aurait pu répandre au dehors de nos frontières ! Pour faire connaître les atrocités allemandes, quel réquisitoire plus éloquent que celui de Pierre Nothomb : *les Barbares en Belgique*, étayé sur l'enquête belge officielle? Pour montrer les vertus de notre race et les exemples de sacrifice qu'elle a donnés, quel plus émouvant récit que ce *Dixmude*, où Charles

Le Goffic a conté, preuves en mains, l'héroïsme de nos fusiliers marins! Sur l'âme française, sur ses qualités foncières, sur son idéal opposé à la féroce *Kultur*, MM. Lavisse, Boutroux, Bergson, Chevrillon, bien d'autres ont écrit des pages qui resteront comme les documents de la plus haute vie consciente d'un peuple.

Ces pages ont-elles été répandues à foison en Norvège, en Suède, en Danemark, en Hollande, en Espagne, en Suisse, en Amérique? Non, n'est-ce pas? Et pourquoi? Économie!... Mais quel auteur, pour un tel but, n'eût renoncé a ses droits, quel éditeur n'eût abandonné ses gains?

Tel membre de l'Institut ou de l'Université aurait pu aller professer chez les Neutres le meilleur de la science et des lettres françaises! Tel grand chirurgien civil aurait pu raconter les sanglantes ou puantes férocités des Allemands? Tel grand

peintre ou sculpteur aurait su trouver des accents d'âme pour parler des dévastations vandales. Tel écrivain, tel philosophe auraient revendiqué, contre le brutal intellectualisme allemand, les droits de l'éternelle raison, de la vérité et de la justice.

Nos lourds ennemis l'ont faite, eux, cette campagne-là, avec une ingéniosité perfide, un art d'envahissement remarquable. Nous, le peuple clair et lúmineux à la plume aiguë, à la parole vive, ne saurions-nous donc lutter contre eux ?

Est-il trop tard pour qu'on remédie au temps perdu ? Non, si l'on prend des mesures énergiques et promptes.

LA DOUCE ET LA FORTE

L'article de M. F. Niermeiger, dans le *Telegraaf* d'Amsterdam, conseillant une action coordonnée des États neutres, porterait à croire que la propagande allemande, si tenace, n'aura pas le dernier mot chez les Neutres. Ce courageux article propose que la Hollande fasse tous ses efforts pour amener ceux-ci à la déclaration suivante :

« Nous ne tolérerons pas que la Belgique soit diminuée d'un seul mètre carré, ni sa souveraineté d'un iota. Quiconque soutiendrait un amoindrissement de la Belgique serait combattu par les moyens dont nous

disposons : le boycottage économique et financier, et si ces moyens ne suffisent pas, alors ce sera par les armes. »

Voilà un beau texte pour l'émouvant dessin de Raemaekers, où l'on voit la Hollande et la Belgique, vierge enchaînée et jeune guerrière, s'embrasser en pleurant à travers les barreaux d'une prison.

Ceci doit nous engager à développer par tous les moyens notre propagande. Elle comporte deux manières : la douce et la forte. La forte serait la meilleure : quelques défaites allemandes compteraient plus pour nous rallier nos voisins, que les plus persuasifs arguments. Ce n'est pas notre langue, c'est notre épée qui libérera les Neutres de leur terreur. Victorieux, nous verrons peut-être enfin le monde entier se soulever et accourir à la curée contre l'ennemi du droit et le bourreau des faibles.

Hâtons-nous de réparer le temps perdu,

les indécisions, l'imprévoyance et le manque d'unité d'action. Les Balkans nous en offrent d'impérieuses occasions. La Serbie et le Monténégro écrasés, faute de les avoir secourus à temps, sachons du moins, en renforçant l'armée de Salonique, convaincre Grecs et Roumains de la nécessité de se joindre un jour ou l'autre à nous. Que l'Angleterre resserre sans hésiter le blocus des mers. Partout où nos alliés et nous le pourrons, exerçons la manière forte.

Elle n'exclut pas la douce.

J'ai dit, et chacun sait, combien notre pénétration pacifique chez les Neutres a été insuffisante. Quand, à travers le livre d'Alphaud, on voit ce que l'Allemagne, avec un seul homme, le D[r] Dernburg, a su pratiquer aux États-Unis : achats de journaux, articles payés (l'un, 2 millions, et paraissant le même jour dans toutes les feuilles), conférences, brochures, appels

à la bourse des Germano-Américains, achats de munitions, emprunts financiers, on reste confondu devant cette audace, cet art d'intrigue et ce don d'organisation.

Nous en sommes loin. Cependant, là aussi, le temps perdu peut être regagné. On y travaille maintenant au ministère des Affaires étrangères, sous l'impulsion d'un jeune et éminent diplomate, héritier d'un des plus grands noms de la science et de la chimie françaises. Il serait, d'autre part, injuste de méconnaître ce que la propagande française, spontanément, a su faire. J'ai dit qu'il y avait eu là une mobilisation intellectuelle d'autant plus méritoire que, même groupée, elle a eu un caractère marqué d'individualisme. Ce sont les personnalités qui ont agi.

Un correspondant m'a signalé la publication faite par la Chambre de commerce de Paris. Je l'en remercie. Cette publica-

tion est excellente. Sous les auspices de M. David-Mennet, président, elle paraît deux fois par mois; depuis le 15 décembre 1914, elle va porter dans le monde entier un résumé intitulé : « Documents sur la guerre », édité en six langues, français, anglais, italien, portugais, espagnol et allemand et tiré à 650.000 exemplaires.

A côté, marche l' « Alliance française »; chacun sait ce que nous devons à cette association reconnue d'utilité publique et constituée pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger. Le *Bulletin de l'Alliance française* paraît le 1er et le 15 de chaque mois; il est traduit en anglais, allemand, italien, espagnol, portugais, suédois, danois, hollandais; il le sera, dans quelques jours, en grec moderne. Tout ceci représente un élargissement considérable, puisque ce bulletin, dont la propagande a commencé en novem-

bre 1914, ne comptait alors qu'une édition française et une espagnole. Ses envois individuels en tous pays, visant surtout les milieux intellectuels et commerciaux, atteignent individuellement plus de 600.000 personnes, sans parler d'envois aux représentants de la France à l'étranger, et aussi à diverses rédactions de journaux étrangers.

Une grande place a été prise par le « Comité catholique de propagande française à l'étranger », sous l'inspiration de Mgr Alfred Baudrillart. Par cette centralisation, créée après six mois de guerre, les catholiques de France, selon le mot de Maurice Barrès, s'adressaient aux catholiques du monde entier. On n'a pas oublié le retentissement de certains livres, publiés sous la direction de Mgr Baudrillart, tels que *la Guerre allemande et le catholicisme*, et aussi *l'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne* ; une « correspon-

dance » servie à onze cents journaux neutres, et un bulletin de propagande ont porté chez les Neutres un témoignage d'indignation et de preuves considérable, accru par l'envoi d'un grand nombre de brochures.

Il convient de mentionner aussi le bulletin protestant de propagande, envoyé gratuitement dans les pays neutres. M. André Weiss, de l'Institut, est le président du comité de cette œuvre, qui pourra rendre de précieux services à la cause de l' « Union sacrée ». On sait qu'en Alsace, sous les auspices d'un comité de patronage comptant de hautes personnalités, il a été répandu un nombre appréciable de livres français dans les écoles et les bibliothèques.

Enfin, est-il un Français qui ne connaisse le comité de propagande à l'étranger, dirigé par M. Ernest Lavisse et soutenu par quelques beaux noms de l'enseignement; qui n'a lu les brochures sensationnelles publiées par

ses soins? C'est en toutes les langues principales et avec un tirage de plusieurs centaines de mille qu'elles ont passé nos frontières; elles ont produit les plus utiles effets et fourni de solides arguments aux amis de notre pays. On sait que ce comité a commencé la publication de tracts de deux pages, sous forme de *Lettres à tous les Français*, avec la devise « Patience, effort et confiance ». Tirés à trois millions d'exemplaires, encartés dans les périodiques à grand tirage, ils sont envoyés à tous les instituteurs et institutrices. Ils formeront, réunis en douzaine, un volume qui servira à la propagande à l'étranger.

« Nous portons le deuil de l'humanité », a dit éloquemment M. Ernest Lavisse, mais nous luttons pour des temps meilleurs. On le voit, un grand labeur s'est effectué; bien des voix autorisées ont porté chez les Neutres la bonne parole d'espoir et de récon-

fort. Continuons et amplifions cette propagande : elle a porté des fruits, elle en portera bien davantage quand, à la manière douce, nous pourrons ajouter la manière forte !

GŒTHE ET HARDEN

Je m'excuse de rapprocher ces deux noms; Gœthe fut un grand cerveau pétri de lettres françaises et d'art italien; Maximilien Harden n'est qu'un publiciste teuton acéré. Si je les rapproche, c'est qu'ils nous font comprendre à quelle dégénérescence sanglante et sadique en est tombée l'Allemagne d'aujourd'hui.

Tout le monde a lu les ridicules et féroces menaces qu'Harden, dans une conférence à Berlin, a proférées. Si les Alliés n'acceptent pas la paix, c'est-à-dire une paix avantageuse à l'Allemagne, celle-ci se défendra avec une sauvagerie qui étonnera

le monde; elle mettra en œuvre tous les moyens de destruction, et montrera à l'univers que ce qu'elle a fait jusqu'ici n'est qu'un jeu d'enfant.

Il se peut, comme il se peut aussi qu'une victoire définitive mate un peuple las et dégoûté de souffrir, car le peuple allemand souffre plus que le nôtre. En tout cas, on voit mal ce que le Kaiser, ses bourreaux et ses valets pourront commettre de plus ignominieux que leurs exploits passés et présents. Ils peuvent ajouter à l'horreur, ils n'inventeront rien de plus abject.

Le délire meurtrier de l'Allemagne entière ne se dépassera pas, puisque dès les premiers jours il atteignit son paroxysme, témoin les documents allemands rassemblés en volume par Thomas A. Smith, et cités dans la *Revue des Deux Mondes* par Teodor de Wizewa. La haine allemande éclate avec la déclaration de guerre; les sauvages qui

applaudirent la noyade des enfants du *Lusitania* et le massacre des femmes et enfants parisiens lors du dernier raid des zeppelins, sont les mêmes qui outragèrent, molestèrent les Russes de l'ambassade et des légations, les inoffensifs clients de leurs villes d'eaux, et, dans leur folie de suspicion, assommèrent ou tuèrent à coups de fusil des bourgeois et des officiers allemands.

Si Harden s'imagine effrayer les Alliés, il se trompe grossièrement. Il allonge la note du règlement de comptes final, voilà tout.

Et maintenant parlons un peu de Gœthe qui fut, pendant quelques mois, notre ennemi loyal, lorsque, attaché à la suite du duc de Weimar, il prit part à la campagne de France conduite par le roi de Prusse et le duc de Brunswick. Gœthe assista à la bataille de Valmy et à l'ignominieuse re-

traite des troupes allemandes et autrichiennes. Il a raconté ses souvenirs de guerre avec mesure et simplicité.

Opposons-les aux rodomontades de M. Harden et aux monstrueuses cruautés des soldats de Guillaume II. En vérité, le contraste est saisissant, si l'on songe qu'alors le soldat allemand était un reître, un tueur de profession recruté dans la lie de la populace. Aujourd'hui le soldat allemand, nous a affirmé Gerardt Hauptmann, porte dans sa giberne Schopenhauer, Nietzsche et la *Bible;* c'est un homme instruit et cultivé. Comparons donc les deux guerres.

Gœthe prit contact avec la France dans la petite ville de Longwy; il y acheta (acheta, Harden !) des couvertures de laine chez deux marchandes, la mère et la fille : « ... les trouvant, écrit-il, aussi jolies et gracieuses l'une que l'autre, je me gardai bien de marchander, et je me montrai aussi

poli que peut l'être un Allemand sans tournure. »

En approchant de Verdun, les hussards d'avant-garde entendirent un coup de pistolet et saisirent l'homme : un paysan hirsute et barbu. Il déclara avoir tiré pour chasser les oiseaux de ses vignes. (Hein, Harden, quelle occasion pour brûler les villages, fusiller les habitants !) Gœthe nous apprend qu'il en fut quitte pour quelques horions et qu'on lui rendit sa liberté.

Les Allemands en possession de Verdun, Gœthe alla visiter les confiseries et non seulement paya les dragées, mais en acheta pour en envoyer à ses parents et amis. Ses camarades firent comme lui. (Quels imbéciles, Harden, quand ils n'avaient qu'à prendre !)

Qu'il n'y eût point de pillages, c'eût été trop demander : il y en eut, mais les chefs les réprimaient dans la mesure du pos-

sible. Gœthe en témoigne : « ... On fuyait à notre approche et nous entendions de tous côtés crier au pillage ! Nous nous empressâmes de mettre fin à ces excès, mais je dois l'avouer, nous fûmes profondément touchés, lorsque nos pauvres soldats, dont les vêtements avaient été pourris dans la marche, nous accusaient de cruauté parce que nous leur arrachions les chemises et les manteaux qu'ils avaient pillés. » (Aujourd'hui, Harden, les officiers, arrière-petits-fils des compagnons de Gœthe, donnent l'exemple du rapt, font maison nette, emportent tout, pour ne rien oublier).

Qui le croirait, la guerre était plus humaine il y a cent vingt-quatre ans. Toujours affreuse, mais admettant certaines lois, une sorte d'honneur dans la réciproque tuerie. Tout cela est changé et, par la voix d'Harden, l'Allemagne s'en réjouit : gaz asphyxiants, jets de liquides enflam-

més, barbarie savante, guerre de la terreur prônée par les généraux, les intellectuels, les pasteurs, les financiers, les industriels, les commerçants, les bourgeois, le peuple crédule et boulimique.

Que penserait Gœthe de cette crise rouge de l'Allemagne, lui qui savait qu'il faudrait des siècles pour que les Allemands cessassent d'être des barbares? Et avec quel souriant mépris Harden et ses congénères doivent tenir Gœthe, cet attardé, ce benêt qui payait au lieu de voler, qui arrachait aux soldats leur proie au lieu de piller lui-même?

Harden et Gœthe, la vieille Allemagne et la nouvelle: entre ces deux noms tient la faillite d'un peuple qui pouvait être grand, et qui périra déshonoré.

SOUS LES RUINES DE L'EUROPE

Le mot est de Maximilien Harden, baromètre simpliste et sûr des fluctuations atmosphériques de l'Allemagne : « Si l'on nous y contraint, a-t-il écrit, force nous sera de nous engloutir sous les ruines de l'Europe ! » On reconnaît là le goût du Kolossal. Et si ce mot n'est pas un *bluff*, mais le sens exact d'une réalité, ce qui est fort possible, il traduit bien, jusque dans le désespoir futur et certain, cette mégalomanie furieuse qui a jeté l'Allemagne contre la civilisation.

Cette guerre, en effet, le grand historien d'Italie, Guglielmo Ferrero, l'a très juste-

ment observé, tout en étant un conflit armé entre États, et le plus sanglant des conflits, « est en outre quelque chose de plus grand, de plus profond et de plus complexe : une de ces grandes crises de l'histoire qui de temps en temps bouleversent une partie du monde et modifient profondément la marche des civilisations, une des crises par lesquelles se dénouent violemment les difficultés accumulées peu à peu par les erreurs, les imprévoyances, les mauvaises passions, les intérêts égoïstes de plusieurs générations. »

A la base du drame se trouve le matérialiste et vorace orgueil allemand, cet orgueil que Maurice Muret a savamment analysé et qui a déterminé les ambitions allemandes, préparé ses moyens de conquête et organisé ses lois de guerre par la terreur. C'est ce même orgueil démesuré qu'atteste Maximilien Harden lorsqu'il s'écrie que

l'Allemagne vaincue s'écroulera du moins sous les ruines de l'Europe.

Il exagère. L'Europe est vaste et l'Aigle noire aux griffes crochues n'a implanté la largeur de ses ailes que sur la Belgique, la Serbie, et des territoires russes et français. L'Europe est vaste, et si remuée qu'elle soit par le cataclysme, on ne prévoit pas comment elle pourrait s'écrouler sur l'empire allemand enfin refoulé et terrassé.

A cela près, la phrase sonne; elle a de l'allure; elle fait bien : « Sous les ruines de l'Europe ! » Mais, pour qu'elle fût réalisable, encore faudrait-il que tous les Neutres, et non seulement le vaillant Portugal, se fussent mis de la partie. S'ils s'en mettaient à présent, ce ne serait pas pour l'Allemagne ; ce serait contre elle. Ils assureraient, sous le flot des assaillants, sa formidable et définitive défaite. On voit mal en ce cas comment l'Europe en ruines

s'effrondrerait du coup sur le cadavre de son ennemi.

Harden n'a-t-il voulu parler que de la France et de ses alliés, et cela à l'heure même où entre ces grands peuples l'union complète va se faire dans ce Conseil des Alliés qui tient en ce moment même ses assises à Paris? Vraiment, la fanfaronnade serait burlesque. Il n'apparaît nullement que la Russie, l'Angleterre, l'Italie et la France soient à bout de souffle et en danger d'épuisement. Leurs réserves sont intactes, leurs ressources sont immenses; il reste, magnifique symbole, une petite armée belge; il reste, non moins belle espérance, une armée serbe; chaque jour, munitions et canons arrivent, sortant de l'usine, à la rescousse; l'argent ne manque pas, ni les vivres, ni les matières pour la fabrication de combat : alors, comment l'Europe des Alliés serait-elle en péril?

Certes, l'effort est rude, il est immense; il exige assurément l'entente complète des directions, des moyens, des énergies; certes, jamais on ne travaillera assez intensivement, de jour et de nuit, pour forger des canons et tourner des obus, créer des gaz asphyxiants, organiser le meilleur emploi des soldats et des citoyens; mais l'issue n'est pas douteuse. L'Allemagne peut multiplier ses sous-marins, ses zeppelins et ses avions, si nous savons, nous aussi, mettre à profit la guerre d'usure. L'admirable résistance de nos troupes à Verdun, après la Marne, après l'Yser, marque une des plus hautes heures de notre histoire. La résolution implacable des Alliés fera le reste.

Harden, baromètre simpliste et sûr, a raison de prévoir que l'issue de cette guerre effroyable sera l'écrasement de l'Allemagne. Il ne peut y avoir d'autre conclusion, il ne doit pas y en avoir : les lois morales violées,

la sanction du Progrès l'exigent. C'est le sort du monde qui se joue en ce moment, et toutes les valeurs morales de l'avenir qui sont en suspens : l'honneur, la justice, la foi, la pitié.

L'Allemagne sera vaincue; demandez aux Neutres les plus neutres s'ils en doutent à présent! Elle ne s'écroulera point sous les ruines de l'Europe, elle s'écroulera sous ses propres ruines et la malédiction de la conscience universelle. Et ce sera son plus grand châtiment de voir les autres peuples, qu'elle a injustement attaqués ou contraints à se battre, panser leurs plaies, se refaire dans une harmonie forte d'où elle sera exclue, comme indigne!

JUSQU'AU BOUT

Des bruits de paix ont circulé ces derniers jours. Pourquoi? Lancés par qui? Évidemment point par nous, mais par les seuls qui y aient intérêt : nos ennemis. Et cela suffit pour que nous nous tenions sur nos gardes et repoussions du pied de pareilles insinuations.

Ah! certes, la guerre est longue; elle est dure, elle moissonne les plus belles âmes françaises, elle appauvrit notre pays, elle est affreuse, elle est impitoyable.

Qu'y faire? Nous ne l'avons pas voulue, ni cherchée.

Elle s'est imposée à nous. Et c'est notre

devoir de la pousser jusqu'à la victoire définitive, jusqu'à l'écrasement du militarisme allemand et de la *Kultur*, jusqu'à la rançon de nos villes envahies et de nos départements pillés, jusqu'à la reprise de l'Alsace-Lorraine, jusqu'à l'anéantissement des forces maudites de conquête qui ont déchaîné chez tout un peuple la folie des grandeurs et la rage du massacre.

Oui, la paix viendra, mais après la délivrance de notre sol et de la Belgique, après le rétablissement de l'ordre, du droit et de la justice.

Ce sera notre paix, et non la leur. Notre paix dictée par nous et nos alliés, une paix sans échappatoire possible et garantie, non par des « chiffons de papier », dont l'Allemagne nous a appris le peu de valeur pour elle, mais par la certitude qu'écrasée, jugulée, épuisée, elle ne pourra recommencer de longtemps et devra, dans l'humiliation

méritée et sous le mépris universel, faire son *mea culpa* et se rééduquer par une morale d'hommes civilisés.

Ah! la belle paix que ce sera : la paix due à ceux qui ont souffert et à ceux qui sont morts pour que la France sorte plus pure et plus grande de ce charnier, la paix due à nos ruines, à notre idéal insulté, à nos vertus méconnues, à ce qu'il y a de meilleur et d'éternel dans notre race.

Vous ne pensez pas un instant que ce soit cette paix-là que le Kaiser désire? Vous ne croyez pas non plus que nos soldats en admettent une autre, eux qui font le sacrifice de leur vie pour épargner à leurs enfants le renouvellement de ce cauchemar?

Alors?...

Alors, repoussons l'amollissant, l'énervant mirage. Nous avons peut-être encore un long chemin à parcourir, courageusement soutenus par la volonté de harasser

notre adversaire et de le réduire à merci. Aucune jactance, aucune forfanterie dans cette conviction-là : quelque chose de mathématique et d'absolu comme cette vérité que deux et deux font quatre. La route s'étend devant nous, enlisée de fondrières, avec des tournants inconnus; mais des espoirs fortifiants la jalonnent, et là-bas une lueur point : l'aube attendue du grand jour.

Ah ! que les Allemands veuillent leur paix, leur fameuse paix « honorable », cela se comprend. Ils savent qu'ils peuvent prolonger la lutte, mais seulement jusqu'à certaines limites. Ils savent que le châtiment sera inexorable, et ils voudraient l'éluder avant qu'il s'abatte sur leur tête. La même psychologie, toujours en défaut, qui leur fit précipiter la guerre, leur fait rêver une paix qui, de la part des Alliés et de la nôtre, serait, à cette heure-ci, imbécile et vaine.

Oui, imbécile et vaine : car le Kaiser ne nous apporterait pas, en expiation de ses crimes, les provinces arrachées en 71, il ne ressusciterait pas la Belgique opprimée et saccagée, il ne nous livrerait pas des wagons lourds de milliards, ni le stock de ses usines, ni le matériel de ses arsenaux pour compenser ce qu'il a pris et détruit.

Admettrions-nous une paix qui ne vengerait pas nos morts, les anciens d'il y a quarante-cinq ans et les héros d'aujourd'hui? Une paix qui laisserait l'Allemagne en posture de se refaire rapidement? Une paix qui démontrerait à la prudence des Neutres qu'on peut impunément violer les traités, déverser sur le monde un fléau égal à l'invasion des Huns et s'en tirer à bon compte?

Non, pas une mère au cœur saignant, pas une fiancée en larmes, pas un enfant même ne voudraient de cette paix-là.

Et c'est pour cela qu'il faut, nettement, nous détourner d'une tentation que nous savons funeste et illusoire. On a condamné récemment avec rigueur, et l'on a bien fait, un des nombreux semeurs d'alarmes qui, de leurs mensonges, essaient de jeter la démoralisation dans un peuple résolu. J'aimerais qu'on avertisse sévèrement les prêcheurs de paix que nous ne devons penser en ce moment qu'à la guerre, y consacrer nos efforts, y tendre notre énergie, en mobilisant toutes les forces militaires, civiles, scientifiques, intellectuelles de la France, en offrant au Monde, sur le territoire entier, le spectacle que donne au Front ce vivant mur d'hommes déchaînant la mort, se battant et mourant en beauté.

La paix, la paix bénie, la paix auguste, la paix sainte ne s'avancera vers les Allemands que précédée de sa sœur farouche, la Victoire.

NOS FRÈRES D'ALSACE-LORRAINE

M. Jean Variot, pur écrivain qui, de sa main blessée au combat, vient de tracer l'éloquente légende dramatique de *Sainte-Odile*, patronne d'Alsace, lui fait dire, dans une vision prophétique :

« Seigneur, ayez pitié de la langue de terre entre les eaux du Rhin et les rochers des Vosges.

« ... Ayez pitié de la fidèle race, des jeunes gens à forte encolure, des jeunes filles au regard clair et des vieillards tout chargés de souvenirs.

« ... Seigneur, ayez pitié du terrain des batailles. »

Sainte Odile, qui prévoit comme nous tous la victoire finale, « le grand retour de délivrance », et qui glorifie ceux « qui marcheront droit en avant pour la reprise du vieux sol », n'a pas prévu, hélas! l'infinie misère que le sort des armes infligea à ce peuple sacrifié, dont elle symbolise la patience.

Comment parler sans émotion de l'Alsace-Lorraine? Pendant quarante-quatre ans, elle fut notre long regret et presque notre remords. Quel frisson secoua l'âme française quand l'écho de nos clairons retentit vers Mulhouse! Tout le pays communia avec la proclamation libératrice du général Joffre!

Depuis, l'histoire des provinces perdues a été triste et amère, glorieuse aussi; d'abord, comme il arrive dans les grands sinistres, dont s'émeut l'instinct des bêtes, on vit l'exode symbolique des cigognes d'Alsace. Chassées de leurs nids par la ba-

taille, volant au-dessus de la Champagne, de la Bourgogne, de la Suisse romande et de notre Provence, elles semblaient apporter, dans la palpitation de leurs ailes, l'espoir d'une race opprimée aspirant à la liberté. En même temps arrivaient en France les patriotes d'Alsace-Lorraine, le Dr Bucher, le publiciste de Strasbourg ; M. Blumenthal, ancien maire et député de Colmar ; l'abbé Colin, de Metz ; les dessinateurs Hansi et Zislin ; M. Georges Weil, député de Metz et son collègue, M. l'abbé Wetterlé ; Paul-Albert Helmer, l'avocat de Hansi, d'autres encore.

A côté de ces notables, les simples, les obscurs affluaient. Aux mesures prises par le gouvernement dès le début de la guerre répondit le noble empressement d'un grand nombre d'Alsaciens-Lorrains à se faire inscrire comme volontaires.

Ce que notre opinion publique trop sou-

vent ignore, c'est la complexité des problèmes soulevés par la situation légale à attribuer aux Alsaciens-Lorrains. Parmi ceux qui s'engagèrent, il fallait distinguer ceux qui habitaient la France avant la guerre et qui, n'ayant jamais sollicité leur réintégration, restaient soumis aux lois allemandes ; en se battant pendant la durée de la guerre, ils acquérirent de droit la nationalité française. D'autres, venus de Lorraine, des grands centres alsaciens ou des vallées des Vosges pour s'engager en France, avaient déserté à leurs risques et périls. Et il y eut aussi des prisonniers et déserteurs volontaires qui, ayant pris part aux premiers combats dans les rangs allemands et emmenés dans nos camps de prisonniers, repartirent sous notre uniforme pour suivre notre drapeau.

Presque tous ces soldats, envoyés dans les formations de l'active, furent, lorsque

les Allemands les capturèrent, fusillés. Pour préserver leurs camarades, on autorisa ceux-ci à demander leur passage en Afrique.

Eh bien, malgré toute la prévoyance du gouvernement et celle des œuvres nombreuses qui s'intéressent au sort de ces soldats, il faut que leurs frères de France sachent que leur situation est trop souvent déplorable. Ceux qui s'engagent étant en France sont, pour la plupart, des ouvriers et employés dont les familles habitaient l'Alsace-Lorraine. Ils sont sans nouvelles de leurs parents. Ceux qui étaient mariés ont laissé là-bas femmes et enfants, à peine secourus.

Plus pénible est le sort de ceux qui ont déserté l'Alsace-Lorraine, ignorant ce que sont devenus les leurs et ayant des frères, des pères parfois dans les rangs ennemis. Méconnus souvent par ceux qu'ils sont venus secourir, suspects par leur accent,

presque toujours isolés, ils souffrent sans se plaindre, pour l'amour de la France.

La situation matérielle de beaucoup de soldats alsaciens-lorrains n'est pas moins douloureuse. Ceux qui sont au Front, par suite de l'absence des familles, sont privés de tout secours et de toute gâterie des leurs ; du moins, comme leurs camarades des pays envahis, bénéficient-ils d'envois collectifs, grâce aux sociétés de secours et d'envois individuels, s'ils ont des marraines. Ce ne sont pas encore les plus à plaindre. Tout au plus pourrait-on rendre leurs permissions plus agréables en leur procurant alors quelque argent de poche.

Mais ceux qui sont en Algérie ou en Tunisie vivent péniblement, manquant du réconfort suivi que leur apporterait la correspondance de marraines. Qu'on y songe : beaucoup, sur les hauts plateaux, grelottent,

d'autres se battent contre des tribus rebelles. Ceux mêmes qu'on maintient dans les dépôts ne sont-ils pas dignes d'intérêt?

Sait-on que, pour les douze mille Alsaciens-Lorrains engagés volontaires, il y a à peine six cents marraines, et presque toutes pour le Front? Les Alsaciens-Lorrains, dont un tiers environ sert en Algérie, ont à peine deux cent cinquante marraines.

Est-tout? Non, la bureaucratie, avec ses minutieux règlements, complique l'envoi des paquets transméditerranéens. Chaque colis nécessite, comme frais d'envoi 1 fr. 10 par dix kilos et une double déclaration de douane. L'envoi de quelques chaussettes à ces soldats exige donc *trois feuilles*. Pourquoi, Seigneur?

Des envois à nos frères d'Alsace-Lorraine, des marraines pour ceux qui sont venus librement à nous réclamer leur droit de patrie, voilà ce qu'implorent les œuvres

d'assistance spéciales et, en particulier, la Fédération des Engagés Volontaires Alsaciens-Lorrains, dont je donne ici l'adresse, espérant émouvoir de bons cœurs : Palais des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente.

J'ose espérer que cet appel sera entendu ; envers nos soldats, la générosité de toutes les mères, de tous les pères, de toutes les sœurs s'est déployée largement, comme elle le devait : ne fera-t-elle rien pour les Alsaciens-Lorrains du Front et de l'arrière qui, par leurs souffrances avant la guerre, par le don spontané d'eux-mêmes depuis, se sont affirmés deux fois les soldats de la France ?

S'ILS AVAIENT VOULU !

Ils n'avaient qu'à patienter. On dit que leur fécondité s'était ralentie, possible ! Mais elle avait sur nous une avance de vingt-cinq millions d'êtres, tous solidement entripaillés, voraces, et, en plus, ils continuaient à procréer. Déjà, ils s'infiltraient partout : c'était la conquête pacifique, encore qu'arrogante et lourde. Notre littoral méditerranéen devenait la proie de leur invasion lente et tenace. On les voyait partout où notre main-d'œuvre faiblissait, où l'on avait besoin d'employés : usines, hôtels, bureaux, tout leur était bon ; ils submergeaient nos marchés financiers ; et, atten-

tifs, ils espionnaient avec une application patriotique.

On le vit bien quand se fit, aux bruits de guerre, leur grand exode ; on le vit encore mieux quand, sous l'uniforme, ils revinrent, allant droit aux châteaux, aux fabriques, aux coffres-forts, aux caves, partout où il y avait à prendre.

La marée humaine montait à nos frontières, montait au dedans de notre pays, et nous laissions faire, un peu écœurés et paisibles, subissant leur coudoiement. Qu'opposer à un peuple qui fait tant d'enfants quand nous nous n'en faisions plus, bien mieux ! quand nous n'en voulions plus faire ?

Avec des économistes, avec des patriotes, j'ai poussé, il y a des années, le cri d'alarme ; je le répétais dans un dernier article, huit jours avant la guerre. L'a-t-on entendu, maintenant ? A-t-on compris que si la France victorieuse, après cette effroya-

ble saignée, veut vivre, il faudra qu'elle fasse des enfants? Dans ce temps-là, ce n'était plus de mode. Pour avoir écrit, dans un grand journal, que chaque famille française devrait avoir quatre enfants, j'ai été couvert d'injures.

Je sais bien : la vie coûte cher, et on avait pris des goûts de dépense et des besoins de confort ; les hommes se mariaient beaucoup plus tard et, autant que possible, exigeaient une dot. Les laborieux s'inquiétaient des fantaisies de luxe qu'ils supposaient aux jeunes filles. Les égoïstes pensaient qu'on peut arranger sa vie sans s'alourdir des charges d'un foyer. Les pères de famille à nombreuse progéniture se plaignaient, et non à tort, que l'État ne fît rien, ou presque rien pour eux. Et chacun avait d'excellentes raisons pour s'abstenir de mettre au monde des enfants. Les bourgeois aisés ne voulaient pas départager la

fortune grasse ou légère qu'ils laisseraient. Le peuple déclarait une duperie de fournir des travailleurs au capital. Et la France tarissait, tarissait avec sérénité, sous les yeux ironiques et avides de nos ennemis.

Ils n'avaient qu'à attendre, vous dis-je !

Ils se sont trop pressés, et c'est cela qui les a perdus. Se croyant les plus forts, ils n'ont pu résister à la tentation : nos terres fécondes, nos colonies magnifiques sollicitaient leur faim. Et c'est pour cela qu'ils ont déchaîné la plus injuste et la plus atroce des guerres.

Nous avons tenu le coup. Soulevée par le sentiment du plus grand péril qu'elle ait jamais couru, notre nation a retrouvé son énergie guerrière et a puisé, dans la conscience du droit, un courage invincible. C'est par ce signe que nous vaincrons.

Mais, après, la leçon servira-t-elle ? Il le faut, si nous voulons reprendre toute notre

place au soleil. Ce ne sont pas seulement les blés qui lèveront sur les grands cimetières ; nous devons appeler à nous toutes les forces de la vie, repeupler pour les morts, repeupler pour ceux d'aujourd'hui, repeupler pour ceux de demain.

La vie est chère, soit ! L'État, qui a bien ses devoirs, j'imagine, puisqu'une forte et féconde nation est la garantie de l'avenir, l'État se fera *Éleveur*. Par tous les moyens en son pouvoir : lois d'assistance, de prévoyance, de dégrèvements, de privilèges justifiés, il devra faciliter, encourager, fortifier, soutenir les naissances. Un esprit public nouveau devra modifier nos mœurs et honorer la paternité et surtout la maternité. Le Code devra adoucir certaines de ses rigueurs, l'opinion s'habituer au respect des mères entourées d'enfants.

Déjà l'État a reconnu ce principe : il l'a admis dans ses statuts militaires, il le re-

connaît dans son impôt sur le revenu. Il reste beaucoup à faire; ce sera l'œuvre d'après la victoire. Mais l'État ne pourra cependant, avec la meilleure volonté du monde, décider les gens à fonder de nombreuses familles si, dans notre conscience individuelle, une grande et indispensable transformation ne s'opère pas.

Faisons des enfants! tel devra être le programme civique de demain. Faisons-en, si nous avons compris à quel péril la France vient d'échapper.

Sans doute, le péril de cette guerre a été redoutable, et il n'est pas entièrement conjuré. Quelques sacrifices qu'il ait coûtés en belles vies humaines et en dépenses, en sang et en or, ce péril n'est rien à côté de celui que nous réservait la dangereuse paix sournoise, à l'abri de laquelle l'Allemagne pullulante enflait ses appétits à la grosseur de son ventre.

Remercions-la d'avoir été ignoble et démente d'orgueil, remercions-la d'avoir fondu sur nous, car, en 1914-15, nous pouvions encore la repousser, et, peut-être, en 1944, ne l'aurions-nous pas pu.

Et surtout, ah ! surtout, faisons des enfants. Car si les Allemands avaient voulu attendre !...

L'ÉTAT ÉLEVEUR

I

Il faut bien que je revienne à cette question de la dépopulation. C'est entendu, chacun a de bonnes raisons pour ne pas faire d'enfants et compte sur son voisin ! A ce jeu, nous courons à notre ruine. Il n'y a pas à barguigner : ou la France, comprenant son devoir, redeviendra un peuple fécond, ou c'est en vain et pour rien que ses meilleurs fils se font tuer à présent.

L'horrible guerre n'a qu'un sens : le salut d'un pays qui fut grand et en qui l'héroïsme palpite encore. Sachons le reconnaître, nous manquions d'hommes. Depuis

1870, nous n'avons pas procréé *un* enfant de plus; les Allemands, eux, en ont fait *vingt-cinq millions*. On peut chercher toutes les échappatoires et donner un tas de bonnes raisons : rien ne prévaudra contre ce fait brutal. Qu'est-ce que nous serions devenus, impréparés comme nous étions, sans le concours de nos alliés et le réveil des énergies nationales ?

Mais ne vous fiez pas à ce sursaut de vaillance, ne vous fiez même pas à la victoire certaine. Cette guerre démesurée, dans les circonstances où elle a surgi, nous a sauvés, mais à deux doigts du gouffre. En trente ans les Allemands, rien que par leur infiltration pacifique et leur natalité croissante, nous auraient submergés, conquis, asservis en douceur !

Le docteur Bérillon vient de publier une étude sur les poux allemands. Ils sont terriblement symboliques de la fécondité de

leurs possesseurs. Ils sont noirs, gras, féroces, ils puent, ils ont des suçoirs énormes et ne font que manger et évacuer... Parfaitement! Voulez-vous me dire comment vous auriez résisté au pullulement de la race aux poux géants?

Le dilemme est clair, simple, net. Ou nous ferons des enfants, ou la victoire même, payée par des flots de sang et d'or, sera stérile, et nous redescendrons la pente qui, conduisant les peuples dégénérés à l'enlisement et à la décrépitude, les voue à l'esclavage.

Je n'ignore certes pas combien cette question de la dépopulation est complexe; je vais plus loin : je dirai qu'elle est infinie. Elle touche à tout, à l'hygiène, à la protection de l'enfance, à la répression des avorteuses, à l'assiette des impôts et à la répartition de l'héritage, à la réfection de notre Code civil, à la paternité légitime,

à la guerre contre l'alcoolisme, à des sanctions contre les propriétaires, à la transformation de l'opinion publique concernant le mariage, les célibataires et la maternité libre; que sais-je encore?

Quand je dis que l'État devra se faire *Éleveur*, je n'ignore pas qu'il aura fort à faire et que le Parlement accumulera de la besogne. Mais qui veut la fin veut les moyens!

Dans la *Revue*, le Dr M.-A. Legrand a tracé un programme dont le législateur pourra s'inspirer. Il débute par cette double constatation : trop de décès, pas assez de naissances.

Trop de décès, en raison de l'ignorance et de l'insouciance des masses et d'une défectueuse protection de la santé publique au début de la vie.

Pas assez de naissances, pour les raisons variées et innombrables qu'invoque un pays

lorsqu'il ne « veut plus » avoir d'enfants.

Le Dr M.-A. Legrand prévoit des réformes d'ordre *moral;* au premier rang, la stabilité de la famille, la facilité du mariage assurée par une éducation des filles qui procurerait leur indépendance, par des cercles mixtes qui rapprocheraient les jeunes gens, par des lois qui simplifieraient encore les formalités du mariage civil.

En même temps, une vigoureuse campagne de presse pour démontrer la nécessité de la procréation, et relever le respect envers toute femme mère. Puis la lutte contre le néo-malthusianisme qui, après avoir corrompu les bourgeois, pervertit déjà le peuple.

Côte à côte devront venir les réformes d'ordre *hygiénique* : protection de l'enfant avant sa naissance, mesures contre l'avortement, création de « maternités » avec salles secrètes, application rigoureuse de la

loi sur la recherche de la paternité, et j'ajoute : facilités de légitimation les plus larges. Ajoutons la vaste création de Mutualités maternelles, les consultations pour femmes grosses, l'accroissement des asiles maternels.

Pour la protection de l'enfant après sa naissance : des maisons d'accouchement bien tenues; l'application de la loi qui interdit l'emploi des ouvrières nouvellement accouchées pendant quatre semaines, des congés de grossesse et de couches avec salaires, la multiplication des consultations, des « gouttes de lait », des « nids ».

Assurer des logements aux familles nombreuses, construire des habitations à bon marché, voilà en gros les réformes que dans l'ordre moral et hygiénique propose avec raison le D[r] M.-A. Legrand.

II

Il complète son programme de réformes morales et hygiéniques par des réformes *économiques* dont personne ne méconnaîtra l'importance. Il débute en citant le mot du député J. Coutant (d'Ivry), homme de bon sens, fils de ses œuvres et père d'une nombreuse famille : « C'est très joli d'inviter les gens à procréer à outrance, mais il faudrait les aider à élever leurs enfants, ou leur en donner les moyens ».

Voilà l'évidence même.

Examinons donc les devoirs de l'État éleveur.

D'abord, la remise des contributions. M. Bertillon a demandé l'exemption complète pour les familles de plus de trois enfants. Le remède me paraît trop radical; ne pourrait-on admettre, puisque l'impôt

sur le revenu entre en vigueur, des dégrèvements taxés au prorata de la fortune?

Deuxième point : les avantages concédés aux fonctionnaires. Comme le budget ne permettrait pas une extension sensible des traitements et des retraites, pourquoi ne pas réduire par extinction leur nombre et accroître la part de ceux qui resteraient ? Les administrations privées, les grands établissements commerciaux et industriels auraient tout avantage, en ceci, à imiter l'État.

Troisième point : élargir les avantages militaires, en diminuant le temps de service d'un tiers pour tout Français marié, en le versant dans la réserve dès qu'il a deux enfants vivants, et dans la territoriale dès qu'il en a trois. Tout Français qui à vingt-cinq ans n'aurait pas deux enfants vivants, devrait achever le deuxième tiers de la période militaire. Tout Français qui à trente

ans n'aurait pas trois enfants vivants, devrait achever le troisième tiers de la période obligatoire de service. Ce projet, qui prête à discussion, vaudrait d'être étudié de près.

Quatrième point : avantages électoraux. Le père de famille aurait droit au suffrage plural, deux voix pour commencer et une par trois enfants vivants au-dessus de trois, avec un maximum de cinq voix pour douze enfants en vie. J'ajouterai : le vote progressif des femmes. Aussi bien le suffrage universel, tel qu'il est compris et avec les résultats qu'il donne, me semble-t-il incompatible dans l'avenir avec le progrès et les réformes nécessaires.

Cinquième point : avantages aux populations rurales par la constitution de petits patrimoines insaisissables. Est-ce tout ? Non, nos lois de successions qui tendent à l'émiettement du bien de famille, devraient être remaniées.

Pour les classes ouvrières, l'adolescence en quête d'un gagne-pain aurait tout à gagner des écoles d'apprentissage et des cours professionnels obligatoires.

Viennent maintenant les primes à la natalité, à la venue du troisième enfant, celui qui accroît réellement les ressources de la nation. Le Dr M.-A. Legrand, se rencontrant avec le projet de M. Bénazet, député de l'Indre, voudrait qu'on augmentât la prime pour chaque nouvelle naissance, et qu'on la réservât à une sélection d'enfants choisis parmi les sains et les vigoureux. Car l'État éleveur n'a aucune raison de primer la « progéniture industrielle »; et d'amoindrir la santé de la femme en l'invitant à devenir une « fabrique intensive d'enfants ».

L'impôt sur les célibataires sera le corollaire des primes à la natalité. Le Dr M.-A. Legrand estime que leur nombre, joint à

celui des chefs de familles peu nombreuses, atteint 8.150.000 et que cet impôt pourrait rapporter plus de 170 millions.

Enfin tous encouragements, toute propagande, toute diffusion devraient être donnés aux Sociétés privées d'encouragement à la natalité et à la puériculture.

On le voit, c'est un monde à édifier, l'univers de la vie à reconstruire sur les grands cimetières de la guerre.

Après : « Des canons, des munitions ! » il faudra que le cri de ralliement de la France nouvelle soit :

— Des enfants ! Des enfants !

Peut-être le lecteur retrouvera-t-il avec quelque intérêt l'article suivant qui, en 1909, fit au Journal *sensation, et même scandale. Je reçus plus de cinq cents lettres, dont la plupart de railleries et d'invectives. La Direc-*

tion d'alors, tant les protestations furent vives, crut devoir rassurer le public en demandant à mon excellent confrère et ami Lucien Descaves, un article destiné à pallier mes affirmations.

Et pourtant n'avais-je pas trop raison? Aujourd'hui que la guerre a démontré l'appauvrissement périlleux de notre natalité, et combien elle aurait pu nous coûter cher sans nos alliés et sans l'admirable courage de notre peuple, peut-être rendra-t-on justice à ce cri d'alarme poussé quelques années avant la catastrophe, devant le formidable accroissement de l'Allemagne.

SAUVONS LES ENFANTS!

Il n'y a rien à ajouter aux constatations de M. Jacques Bertillon. Elles ont le froid et le coupant de la guillotine. Nous perdons tous les six mois la valeur d'une ville de 28.000 habitants. C'est un luxe qui n'est pas donné à tous les peuples. Un luxe mortel. Soyons-en fiers!

En vain les statisticiens agitent devant nos yeux leurs tableaux funèbres. En vain les juristes proposent des lois d'assistance aux mères et de sauvegarde pour l'enfance; en vain réclame-t-on l'impôt sur les célibataires, la recherche de la paternité, la suppression de la liberté de tester, le divorce

élargi, la légitimation des enfants adultérins, toutes les planches de salut. La société bourgeoise assiste, sereine, à sa décomposition.

La France se regarde mourir. L'État s'en désintéresse. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un spectacle plus tragique que cette veulerie sans nom. Est-ce la société nouvelle qui nous sauvera? Il est permis d'en douter.

Voyons, allons-nous assister jusqu'au bout à cette agonie lente? Est-ce que, oui ou non, nous voulons vivre? Alors, réveillons-nous. Il n'est que temps! Des lois de fer s'imposent. Et puisque la famille française ne semble pas comprendre, parlons-lui le seul langage qu'elle entendra : celui de l'intérêt.

Il nous faut quatre enfants par ménage; on pourrait dire cinq en tenant compte du déchet fatal : accident, maladie, mort. Eh

bien, ces quatre enfants minimum, imposons-les ! Comment? C'est bien simple. Frappons à la poche. A ceux qui n'ont qu'un enfant, un impôt égal aux trois quarts de leur fortune. A ceux qui n'en ont que deux, un impôt égal à la moitié. Aux célibataires, un impôt radical : la bourse, ou la vie qu'ils donneront à d'autres. A ceux qui auront plus de quatre enfants, des dégrèvements, des avantages de toute sorte, les justes compensations d'une vie lourde.

Qu'à vingt-trois ans l'union légale ou naturelle, c'est-à-dire la fondation d'une famille soit obligatoire. Qu'on soit tenu de déclarer au fisc sa compagne, légitime ou non, et ses enfants, légitimes ou non. Que les lois, les coutumes, l'opinion, tournent autour de ce pivot sauveur : la procréation, l'éducation ou l'adoption des enfants.

Chimère? dira-t-on. Arbitraire, injustice? Eh! n'est-il pas plus monstrueux qu'un

peuple comme le nôtre, si grand dans l'histoire, si riche de sève et de pensée, si noble de traditions, si courageux, si fier, tarisse et s'étiole stupidement, comme si au lieu de sang il ne croupissait plus que de la boue dans ses veines? Se résigne qui voudra à l'abdication et à la mort de son pays. Il ne se peut pas que la société qui le mène actuellement, que la bourgeoisie se suicide et laisse mourir la France par la plus honteuse des désertions.

Un gouvernement fort, résolu, agirait sur l'opinion publique et la ramènerait vers une conception plus haute et plus juste du devoir civique essentiel : donner des hommes à la cité, des bras à la terre, des cerveaux à l'idée. Un gouvernement sage sonnerait le tocsin ; il ne manque pas d'honnêtes gens, d'esprits convaincus qui n'attendent que ce signal pour faire la propagande la plus active et la plus dévouée.

Mais qu'a-t-on fait et que fait-on? Rien. L'impôt sur le revenu devrait dégrever les nombreuses familles et accabler les célibataires, frelons de la ruche, indécis sans courage. Les familles nombreuses devraient trouver dans l'encouragement unanime, dans la voix des journaux, dans l'écho des conférences, dans la faveur des administrations, de quoi les stimuler et les réconforter. On devrait honnir les propriétaires qui, dans un bas esprit d'avarice, ferment leurs logements aux ménages avec enfants. Que dis-je, les honnir? On devrait les taxer d'amende et les fourrer en prison.

Et tous ces pères de fortune qui plantent des enfants et les laissent pour compte à la mère, exposés à la faim et à la misère, est-ce qu'on ne devrait pas les poursuivre comme des criminels qu'ils sont?

Des enfants! L'instinct humain est si fort que, malgré l'égoïsme tout aussi humain,

la vie naîtrait en gerbes massives, en moissons splendides, si l'on daignait l'appeler, la protéger, la secourir. Mais rien, l'on ne fait rien, l'on ne veut rien faire! Et la France se meurt.

Est-ce que ce n'est pas abominable?

Tout vaudrait mieux que cette abjecte inertie. Nous avons un Parlement. A quoi songe-t-il? L'impôt sur le revenu? Les retraites ouvrières? Oui, tout cela est bel et bon. Mais le plus pressé, c'est de faire des enfants, des gas solides, et de les nourrir.

Ma foi, quand les gens ne veulent pas en avoir, il me semble qu'il est inutile de chercher à les persuader par la douceur. L'État n'a qu'à leur dire :

— Vous en aurez, que cela vous plaise ou non! Mariez-vous, cela vaudra mieux, parce que le mariage est une garantie de durée et une protection pour la femme et les petits. Ne vous mariez pas, si vous pré-

férez fonder une famille en dehors du contrat religieux ou civil. Ce qu'il me faut, à moi, État, ce sont quatre enfants par union. Unissez-vous, croissez et multipliez. Sinon, payez l'impôt. Votre argent n'a de titres, de droits et de raisons d'être que pour être employé au mieux et dans l'intérêt de la communauté. Vous ne voulez pas ou vous ne pouvez pas avoir d'enfants? Très bien; payez! Il n'y a pas à dire : mon bel ami. Payez! ou élevez quatre enfants!

« Je vous faciliterai la besogne : j'élargirai le divorce, de façon à ce que vous ayez avantage à sortir d'un mauvais ménage pour contracter des liens nouveaux et féconds. Je prescrirai la recherche de la paternité pour que vous ayez intérêt à reconnaître de bonne grâce votre chair et votre sang. J'aiderai les mères, les bonnes couveuses, par tous les moyens possibles : assistance nationale garantissant leurs sa-

laires tout le temps nécessaire. Je ferai, moi, État, tout ce que je pourrai. Mais le salut public l'exigeant, je serai impitoyable pour la question sacrée. La procréation, l'éducation seront un devoir civique. Qui a reçu la vie devra la transmettre au quadruple et la rendre viable et forte.

« Si c'est nécessaire, je supprimerai la dot, cette honte de notre époque. Si c'est utile, je vouerai à l'opprobre les ménages stériles et les célibataires.

« Il me faut mes quatre enfants. La France et son avenir, sa mission l'exigent. Il me les faut, et je les aurai ! »

NEUTRES, SUR-NEUTRES, FAUX NEUTRES

Oui, je sais : nous leur devons des égards et de la gratitude. Des égards, parce qu'ils sont libres de ne pas risquer leur vie contre nos ennemis. De la gratitude, parce que leur obligeance, ici, veille sur nos soldats prisonniers et, là, secourt généreusement nos blessés. Puis il nous réapprovisionnent. Notre gratitude serait même plus vive, si nous avions la sagesse de songer que, travaillés par l'influence allemande, impressionnés par la force allemande, ils pourraient, après tout, se montrer encore plus neutres.

Tout de même, nous jugeons qu'ils le sont trop.

Nous nous disons :

— Comment, en ce conflit mondial, qui ressuscite d'un coup les horreurs des guerres passées et met en péril la civilisation, peut-il y avoir des Neutres? Comment ne se sont-ils pas révoltés contre les oppresseurs et les assassins? Comment, faibles isolément et forts en masse, ne se liguent-ils pas avec nous pour assurer dans l'avenir leur propre sécurité et participer à la délivrance du Monde?

Car enfin, cette guerre monstrueuse n'est pas seulement celle des intérêts vitaux pour nos alliés et pour nous, mais le tragique conflit du juste et de l'injuste. Sa solution déterminera les valeurs spirituelles de l'avenir. Ou la civilisation continuera sa lente ascension vers le progrès, ou la *Kultur* établira le règne de la force et l'é-

crasement des faibles, au mépris du droit et de l'honneur.

Nous aurions voulu que les Neutres n'aliénassent pas, dans leur scrupule de neutralité stricte, le « dictamen » de leur conscience. Se taire devant certains crimes semble une complicité. N'oser blâmer les violateurs de la foi jurée devant leurs cruautés les plus prouvées nous paraît une faillite d'âme.

Et nous ajoutons :

— Mais enfin, soit! Il convient d'admettre toutes les excuses. Voilà un peuple qui dépend de l'Allemagne : s'il bouge, il sera écrasé comme une coquille de noix. Celui-ci, au contraire, est trop loin, il se désintéresse d'un danger qu'il ne prévoit pas. Celui-là, pratique, voit dans le commerce une excellente occasion de s'enrichir; cet autre se demande lequel des belligérants il a le plus d'intérêt à seconder?

Comment pourrions-nous ne pas remarquer que certains Neutres, très chatouilleux dès que, sans le vouloir ou en le sachant, on porte atteinte à leur intégrité de façade, semblent frappés de cécité et de surdité dès que des attentats ignobles sont commis par les soldats du Kaiser?

Ainsi se vérifie une fois de plus l'apologue de la poutre et de la paille; le petit mal que nous subissons semble insupportable à notre orgueil ou à nos intérêts, tandis que nous nous accommodons fort bien des désastres et des calamités infligés à autrui. Osons le dire : certains Neutres ont abusé de cette attitude tragi-comique.

Car il y a des Neutres par prudence, par égoïsme, par lucre, par calcul. Certains n'ont pensé qu'à faire leurs affaires, et de bonnes affaires, en exportant au profit de l'Allemagne des montagnes de denrées et des stocks de munitions. D'autres ont

poussé la neutralité jusqu'à frapper d'amende et de prison ceux de leurs citoyens qui osaient, en paroles ou en écrits, conspuer les théories de proie allemandes. Et non seulement il y a des Neutres, mais on voit même des Sur-Neutres, comme une grande démocratie dont le chef emboursa le plus protocolairement du monde les sévices de Guillaume; et il y a des Faux Neutres qui se vendent au plus offrant et poignardent dans le dos leurs alliés.

Oui, dans cette guerre monstrueuse, il sera dit que des peuples sont restés en apparence impassibles, se bouchant les yeux et les oreilles, se bâillonnant et se ligotant de peur que nos ennemis n'interprètent à injure un soupir, un regard, l'ombre d'un geste.

Eh bien, cela, passe encore! Mais pourquoi les Neutres engagent-ils, avec leur neutralité militaire et civile, leur neu-

tralité *morale*? Eussent-ils tant risqué à protester pour la forme et à affirmer, avec mesure et énergie, les éternelles vérités de principe? C'est ce qu'un écrivain, un pasteur de notre race, fait très bien entendre à ses ouailles de Hollande. M. Étienne Giran, dans une brochure éditée à Amsterdam, s'exprime en termes trop nobles pour que je ne tienne pas à placer sous les yeux du lecteur ces lignes d'une si belle sincérité :

« La neutralité morale n'est pas régie par des conventions internationales. Elle est régie par des lois qui viennent de plus haut : ce sont les *lois morales*. Et ces lois morales créent des obligations qui l'emportent sur toutes les considérations humaines, tous les intérêts matériels, toutes les exigences de la vie physique. C'est l'*impératif catégorique* de la conscience...

« Une nation n'a pas seulement un terri-

toire et des intérêts matériels à défendre. Elle a aussi des intérêts supérieurs et elle a le droit de défendre *son âme*. Elle a le droit de défendre, jusqu'à la mort, son indépendance spirituelle et les inaltérables revendications de sa conscience nationale. Elle a le droit de sauvegarder son patrimoine moral! Elle en a même l'impérieux devoir... »

Et c'est un Neutre, c'est un Suisse qui a a écrit ces lignes :

« Si, au lendemain de la brutale entrée en Belgique, les Suisses s'étaient levés comme un seul homme pour lancer spontadément un cri de protestation, si le Conseil fédéral avait témoigné, par un mot, sa sympathie au peuple envahi, c'eût peut-être été un bonheur. Ils ne l'ont pas fait... Mais ce cri nous est resté dans la gorge. Il faudra bien qu'il en sorte une fois!... Il faut que l'Allemagne, une fois ou l'autre,

soit rappelée à la vérité morale, elle qui court si éperdument après l'estime de l'opinion publique; il faut qu'elle sache l'impression de stupeur et d'indignation qu'a causée, chez nous, sa lâche agression. La meilleure manière de défendre sa neutralité, c'est de crier lorsqu'on touche à celle des autres! »

N'est-ce pas à ce sentiment si vrai, si profond, que répondait d'instinct M. Fazy, doyen d'âge du Conseil fédéral, lorsqu'il affirma, au début de la guerre, les droits de l'imprescriptible justice violés en Belgique?

Belle vieille voix sans écho!

Comment s'expliquer le silence atterré des Neutres, que la peur même n'excuse pas?

Ils ont une âme pourtant! A quoi leur sert-elle? Comment ne voient-ils pas que ce drame gigantesque met aux prises le

juste et l'injuste, l'honneur et la traîtrise, le progrès et la barbarie?

Comment ne comprennent-ils pas qu'ils sont menacés et que la complicité morale de leur silence ne les préserverait pas contre le vorace égoïsme allemand?

Ils ont vu, pourtant, saccager la Belgique qui, elle, était neutre; ils ont entendu l'écho du bombardement de la cathédrale de Reims, le râle des femmes et des bébés du *Lusitania*, les coups de revolver de l'officier boche qui assassina miss Cavell! Ils ont lu le manifeste des intellectuels allemands, les proclamations du Kaiser, les discours de ses ministres, toute l'immonde et goinfre Déclaration des Droits de l'Homme en Allemagne. Est-ce qu'il n'y a pas là de quoi soulever les vivants et les morts?

Voilà ce que, en dépit des égards dus aux Neutres, et de la reconnaissance que cer-

tains méritent, nous leur reprochons en notre for intérieur. Nous constatons avec tristesse, avec douleur, une faillite des sentiments humains les plus élémentaires, de l'Idéal le plus simple. Car enfin, si Neutre qu'on soit ou qu'on le veuille rester, il y a des crimes et des abominations envers lesquels le mutisme a trop l'air d'une fausse ou d'une vraie complicité.

On m'objectera que bien des voix individuelles ont, chez les Neutres, protesté, et que le sentiment public s'est souvent prononcé, et que la Presse, dans la limite permise par les diverses censures étrangères, a flétri comme elle le devait la mentalité apache de l'Allemagne. Sans doute. Mais c'est de plus haut que nous attendions la parole grave, forte et digne; et rien ne nous est parvenu que circonlocutions avisées ou courtoises réclamations.

Car les Neutres, on peut le dire sans

manquer de politesse, ont une susceptibilité ombrageuse et inquiète qui ferait parfois sourire si on y avait le cœur. Qu'on gêne leur transit, qu'on survole leur frontière, qu'on touche, si peu que ce soit, à leur tranquillité, ils savent s'émouvoir, réclamer, affirmer leurs garanties. Ils défendent leur neutralité comme on souhaiterait les voir défendre les droits de l'humanité.

Alors, c'est plus fort que nous : nous pensons que des milliers d'hommes pourrissent déjà en terre, parce qu'il a plu au peuple allemand de jouer l'Ogre en folie ; nous revoyons les ruines fumantes, les tribus d'esclaves enlevées comme un bétail, et les femmes souillées et les enfants égorgés.

Nous considérons ces effroyables misères : et, entre le tonnerre du canon et les rafales d'obus qui se répercutent aux quatre bouts de l'Europe, nous écoutons. Une voix va-t-elle s'élever des plaines, des

fjords, des montagnes, de quelque coin perdu de la terre, pour rappeler au Kaiser que les Civilisés le désavouent, lui, sa *Kultur* et ses bourreaux ? Non !

Écoutons mieux : quelqu'un chuchote ? Non ! des peuples meurent pour la liberté de tous, d'autres détournent la tête : c'est le silence, le grand silence des Neutres.

L'histoire racontera cela, pourtant !...

LA COULEUR DES NEUTRES

Et malgré tout le temps fait son œuvre ; il y a quelque chose de changé dans le monde. Les Neutres sont moins pâles.

Neutres, ils le sont toujours, ils le sont plus que jamais, mais les couleurs leur reviennent, leur regard s'assure : on peut lire sur leurs traits on ne sait quelle expression de complicité à notre égard ou, si l'on préfère, de sympathie plus franche. Les Neutres, depuis la résistance magnifique des armées françaises de Verdun, se rassérènent et escomptent, dans un avenir d'ailleurs encore lointain, la défaite de l'Allemagne.

Cette défaite, n'en doutons pas, leur sera agréable. S'il n'est pas sûr qu'ils contribuent un jour à la précipiter, du moins la hâtent-ils déjà de leurs vœux. Entre la Civilisation et la *Kultur*, leur choix est fait. Peut-être le fut-il plus tôt qu'ils ne le laissèrent deviner, mais il eût pu leur en cuire de manifester ouvertement leurs préférences ; et ils subissaient, avec des protestations mesurées, les vexations et les outrages qu'entraînait leur rôle passif.

A présent, on sent qu'ils respirent. On perçoit que leur patience est moins discrète et leur attitude plus virile. Le mauvais droit de l'Allemagne, sa stupide brutalité, ses cyniques mensonges, ses perpétuelles violations du Droit, les Neutres les supportent plus malaisément. Encore quelques mois, et vous verrez comme ils nous donneront raison, et tort à nos ennemis !

Ceux-ci abusent, il est vrai, et leur

mépris des Neutres perd toute mesure. Leur guerre de pirates sur mer n'épargne personne. Les Américains l'ont su à satiété ; les Danois, les Suédois l'ont appris à leurs dépens, et les Hollandais et les Espagnols. A qui le tour ?

Après le cri émouvant du professeur Mark Baldwin, torpillé sur le *Sussex* et lançant par câblogramme au Président Wilson la protestation indignée de sa fille ; après la mort du compositeur espagnol Granados sur le même *Sussex*, après l'avion semeur de bombes de Porrentruy en Suisse, après le bruit d'armes qui s'en vient des préparatifs militaires de la Hollande, on peut croire que la mentalité des Neutres se transforme de plus en plus.

Regardez-les bien, je vous assure qu'ils n'ont plus même visage. Celui-ci fronce avec lenteur les sourcils ; celui-là ferme les poings derrière son dos ; cet autre a l'air

de flairer le vent : en vérité cela réconforte à voir; c'est plaisant et tout à fait agréable.

Pourquoi d'ailleurs oublierions-nous que, chez tous ces Neutres, une élite intellectuelle a, dès le premier jour, renié la neutralité morale? Roosevelt aux États-Unis, d'Annunzio en Italie, Blasco Ibanez en Espagne, Fazy en Suisse, n'ont-ils pas, aux heures noires où les petits peuples et les grands étaient également menacés, proclamé les principes éternels de vérité, de justice, d'honneur?

Patience! Le grand déclanchement se prépare; nous avons vu la courageuse Italie se jeter dans la mêlée; le Portugal a joué son va-tout. Que savons-nous si d'autres ne les imiteront pas?

Espérons! Jamais nous avons eu autant de raisons d'espérer. Les Neutres déjà ne sont plus des témoins impassibles. Nous les

sentons sourdement émus et frémissants (1). Ce n'étaient pas nos ennemis. Les voici déjà nos amis ; demain sans doute seront-ils nos alliés. Il est bien des façons de l'être. Ils ont plus d'un moyen pour nous aider à vaincre.

Que l'Allemagne multiplie ses sauvages attentats, qu'elle faiblisse à la fin d'épuisement, et la Terre entière criera haro contre la Bête monstrueuse.

Il n'y aura plus de Neutres, il ne régnera plus qu'une conscience universelle et souveraine. O jour sacré, lumière réparatrice du Monde qui luira enfin sur les ruines !

(1) A l'adjuration du beau livre d'Hyacinthe-Paul Loyson : *Êtes-vous neutres devant le Crime ?* Leur conscience enfin répond : — Non !

LE SANG ET L'OR

Le sang, le généreux sang français a coulé, coule à flots! Par la scélérate volonté de l'Allemagne, aristocrates, bourgeois, ouvriers, commerçants, écrivains, artistes, médecins, avocats, paysans, tous les Français en âge de se battre ont versé, sans le ménager, leur sang rouge.

Le devoir des soldats envers la patrie a été magnifiquement rempli.

Le devoir des civils l'est-il autant? Entre toutes leurs obligations morales, il en est une sur laquelle on ne saurait trop insister.

Tenir, d'abord; n'avoir ni optimisme béat, ni pessimisme crédule, mais hausser

sa foi dans la victoire finale, ne point se laisser décourager, fortifier ceux qui en ont besoin : c'est bien.

Constamment penser à ceux qui souffrent pour le salut de la France, s'évertuer, non à soutenir leur courage, — ils n'en ont pas besoin ! — mais à rendre leur endurance plus facile, les soigner quand ils sont blessés, les réconforter lorsqu'ils sont prisonniers : c'est mieux.

Ce n'est pas tout : quand le Front donne tout son sang, l'Arrière a-t-il versé tout son or?

Oui, son or... Le voilà, le grand devoir civil, et Maurice Barrès a raison de le signaler à nouveau.

Sans doute, au début, cet appel a été entendu par toute la France; mais il ne l'a pas été partout également. Alors qu'aux guichets parisiens de la Banque de France et que dans les succursales de province on

voyait se presser toute une foule honnête; les petits bourgeois, les fermiers, les ouvriers, les midinettes apporter leur réserve, variant de 2.000 à 10 francs, — beaux rouleaux empaquetés ou humble pièce conservée comme une médaille, — beaucoup trop de gens faisaient et font encore la sourde oreille.

Sait-on qu'en France, deux à trois milliards d'or se terrent, s'embusquent, derrière la plaque des coffres-forts, au fond des tiroirs et des placards bourgeois, dans le bas de laine des paysans? De l'or embusqué, la vilaine chose! Quand cet or est nécessaire au pays, quand il est l'arme de la victoire, tout comme l'acier des canons et le cœur héroïque de nos soldats.

Les gros coffres-forts ne se sont pas entr'ouverts, tous les bas de laine paysans ne se sont pas dénoués. En bien des tiroirs l'or se cache. Ceux qui le gardent se croient

sans doute très malins; ils prennent en pitié les naïfs dont le candide patriotisme s'efforce de grossir le trésor de guerre; et ces sages mal avisés ne se doutent pas que leur inconscience manque au plus pressant des devoirs.

Le drame qui se joue à cette heure, tout le sang qui coule à torrents crient pourtant anathème aux égoïstes, aux poltrons, aux prudents, aux avares, aux lâches.

Qui oserait aujourd'hui, sans honte, se vanter qu'il a de l'or caché? Qui oserait payer sans gêne ses achats d'une pièce d'or? Pourquoi, dès lors, ne pas changer son or contre des billets?

Et ces billets même, pourquoi les entasser, pourquoi thésauriser, pourquoi ne pas les convertir en bons du Trésor, en titres du nouvel emprunt? Tout ce qui alourdit la circulation fiduciaire, tout ce qui pèse sur le change constitue une trahison civique.

Quand ferons-nous confiance à notre patrie, si ce n'est au moment où nous la sentons menacée, où elle a besoin de tous les concours? Si cependant la nécessité s'imposait de porter les dernières réserves d'or à la Banque de France, est-ce que les timorés, les hésitants attendraient qu'on leur forçât la main? N'y a-t-il pas un honneur pour eux à devancer toute réquisition légale?

N'est-il pas étrange aujourd'hui où l'argent court et roule sous toutes les formes de crédit, à travers tous les virements d'échange — chèques, mandats, reports, billets de banque — de voir combien l'or demeure encore pour d'innombrables possesseurs un fétiche, une sorte de divinité *taboue* ?

Il concentre, il est vrai, une valeur appréciable sous de petites dimensions; sa résistance légère défie les risques courus

par le papier-monnaie si vite sali, si prompt à se déchirer et qu'une allumette peut détruire par liasses. L'or, mince pastille, a du charme et de l'éclat; il est doux aux doigts qui le caressent, il ne se ternit pas comme l'argent ou notre affreux billon; sa nette effigie fixe l'Histoire en traits précis et, à travers la succession des figures, atteste la pérennité des institutions. Il s'emporte facilement et se dissimule de même; si vivant au plein jour, sa lueur s'éteint dans l'ombre du réduit. Sa puissance attractive est indéniable. Il appelle le change et n'encourt aucun refus. C'est le plus précieux des passe-partout.

Sa valeur symbolique n'est pas moins grande. Aux moins imaginatifs, il représente quelque chose de rare et d'essentiel. Il évoque les trésors sombrés au fond de la mer ou ensevelis sous terre, que fait reluire soudain la botte du scaphandrier ou

la pioche du terrassier. Il est le signe mystérieux de la puissance, le maître des consciences faibles, le Génie corrupteur qui permet d'acheter les âmes et les choses. Il incarne les larges dominations et les mornes faillites. Chacune de ces pièces brillantes participe à la substance d'un Dieu, à la fascination exercée par le Veau d'or.

Et pourtant, que deviendrait l'or dépouillé de ce prestige le jour où il serait supprimé et remplacé par un autre métal? Il n'apparaîtrait plus bientôt qu'un souvenir du passé, aussi aboli et aussi lointain que les médailles anciennes d'un musée. Tout homme de bonne foi reconnaîtra que la valeur propre de la monnaie d'or repose sur le crédit public et la richesse du pays, sur sa sécurité aussi.

Que vaudraient les réserves d'or si prudemment thésaurisées si la France con-

naissait la faillite de la défaite? Comment chaque citoyen ne comprend-il pas qu'il est intéressé à soutenir, dans la mesure de ce qu'il possède, la défense du pays?

Les détenteurs d'or sont condamnés, comme l'avare classique, à laisser improductifs leurs dépôts et à attendre le jour où, avec une bonhomie cynique, les pièces d'or pourront librement montrer leur face jaune. Mais si ce jour ne venait pas?

Les droits de l'État, que volontiers en temps de paix nous voyons se limiter, en temps de guerre et au nom du salut public sont absolus. Si, pressé par la nécessité, l'État décidait de poinçonner les pièces d'or ou de les refrapper à nouveau, s'il rendait inutilisables celles que des mains parcimonieuses détiennent encore, que de regrets et quelle leçon pour ceux qui paralysent les milliards encore dissimulés, cet or vital que réclament pourtant la voix tonnante

du canon, les gémissements des blessés, le râle de ceux qui meurent!

Quelle valeur peut avoir l'or, en vérité, en ce moment où le sort de la France se joue avec celui du monde civilisé; et comment, dans tous les cœurs, la voix de la conscience nationale ne parle-t-elle pas plus haut que les égoïsmes particuliers?

Ne suffit-il pas, pour décider les retardataires, de cette simple et tragique opposition : ce peuple en armes qui donne son sang sans compter, sans hésiter; et une masse, encore trop nombreuse, de civils qui lésinent à « changer » (non même pas à donner) leur or?

Tout l'or des bas de laine, des tiroirs et des coffres-forts ne fera jamais, dans la balance, équilibre au sang du Front.

Les soldats versent leur sang. Civils, versez votre or!

L'AUTRE GUERRE

Émouvant spectacle que celui d'une usine de guerre, réconfortant surtout! Là aussi on a le sentiment de la bataille. Comme transporté *Dans l'air qui tremble*, dans le vaste cauchemar imagé dont Paul Adam a fait un émouvant récit, on entend la clameur d'un chaos résonner en chocs rythmiques, en durs fracas. Une volonté maîtresse, ainsi qu'au Front, dirige les courroies de transmission, le va-et-vient des chemins roulants, amoncelle les projectiles, fore l'acier comme nos soldats creusent la terre, bande l'effort, raidit les muscles, hausse les cœurs.

L'activité silencieuse des hommes et des

femmes, le glissement doux des machines et leur rotation, le rouge ardent des forges, la brutalité des engins de frappe, tout y déroule les grandes et mystérieuses lois du mouvement et de l'harmonie. Qu'il est beau, ce machinisme instauré par le génie humain, et qui dit à la pesante matière : « Va et marche! » Qu'elle est tragique, la coordination de ces êtres vivants et de ces organes de métal qui, tous, avec une inlassable et farouche ardeur, tendent au seul but : créer pour détruire!

Ces obus qui tiennent dans une main de femme sont les plus terribles qui soient : on les maudirait pour le mal qu'ils font si on ne vénérait en eux, avec leurs flancs lisses et leur dôme en coque d'œuf, les protecteurs sacrés de la patrie, les artisans de la victoire. Ils représentent la force au service du Droit : c'est au nom d'un idéal qui incarne vingt siècles de civilisation,

l'espoir d'une société meilleure et d'une paix féconde, qu'ils s'ébauchent et se modèlent à vue d'œil, depuis la plaque d'acier découpée en rondins comme des bûches jusqu'à la merveille austère du projectile alignant ses rangées, comme les bouteilles d'un casier.

Est-il encore des usines où le travail n'ait pas atteint son maximum, où trouveraient place des ouvriers empruntés aux dépôts? M. Charles Humbert l'affirme, et nous nous associons à son vœu d'organisation et de labeur sans arrêt, à son cri tenace, retentissant comme la sirène du bateau en danger : « Des canons! des munitions! »

L'usine qui, jour et nuit, halette; l'usine qui, comme des centaines d'autres, a été improvisée de toutes pièces et à chaque heure grandit, développant son mécanisme géant, apparaît quelque chose de merveilleux. Il semble que l'immense effort du pays s'y résume. Dans le visage attentif des

ouvriers et des ouvrières, dans leurs gestes rituels et précis, dans la concentration de leur endurance, qu'elle s'atteste en un torse demi-nu et des biceps musculeux ou à travers la grâce persistante de la femme du peuple, on croit lire la prophétie sibylline, on découvre la figure voilée du Destin.

En ce tumulte où tout est prévu à la seconde et mesuré au dixième de millimètre, en ce désordre apparent qui est le prodige de l'ordre et de la règle, on sent que la pensée devient acte; on voit, dans l'attente fiévreuse d'aujourd'hui, naître les formidables répercussions de demain. Le cœur de notre défensive et de notre offensive est là. Le rideau de mitraille qui assure la vie de nos soldats allonge, avant d'en cribler l'espace, sa chaîne ininterrompue.

Ah, certes! Jamais assez l'on ne prendra conscience des inexorables nécessités de la guerre moderne qui veut que la chair des

combattants et l'acier qui tue concourent aux mêmes fins, aient la même âme. Jamais assez le pays entier, dont ces usines sont l'image plastique et le véhément symbole, ne précipitera tout son effort. Voilà la grande leçon dégagée par ce microcosme en gésine, qui façonne inlassablement les engins de meurtre et de salut.

Une autre leçon aussi s'impose à nous : ces usines, un jour, ne fabriqueront plus la mort, mais la vie, la vie qui sera une autre guerre; la vie avec les machines qui fécondent la terre, enlèvent l'homme à travers la mer et le ciel; les machines qui élèvent les cités, qui habillent, nourrissent, éclairent, réchauffent, augmentent le bien-être et la sécurité.

La vie, combien nous devrons la faire renaître, multipliée, sur les ruines ! Et alors, si nous ne voulons pas être distancés et débordés par la concurrence étrangère, quel autre

immense et plus durable labeur la France industrielle ne devra-t-elle pas fournir !

Pour cela, il nous faudra élargir l'instruction professionnelle et, comme le réclame M. Édouard Herriot, ouvrir toutes grandes nos écoles techniques d'arts et métiers. « A l'heure qu'il est, disait, en 1883, Jules Ferry, relever l'atelier, c'est relever la patrie. »

Pour cela aussi, il nous faudra repeupler notre main-d'œuvre en créant des hommes robustes et que l'alcool n'intoxiquera plus. Il nous faudra accorder, dans notre estime et dans tous nos modes de représentation nationale, une part plus grande à ces ingénieurs, à ces inventeurs, à ces chimistes à qui nous aurons dû, autant qu'au stoïque courage de nos soldats, de triompher, malgré les pires difficultés, du plus terrible ennemi qui ait jamais menacé le Monde et le Progrès !

L'AME FRANÇAISE

Oui, une seule France! Voilà ce que doivent savoir nos ennemis! De grâce, ne venez pas nous parler de divisions et de défaillances. En ces poignantes heures de péril, quand il faut résister, vaincre ou périr, toutes les forces du pays font bloc. Si les Allemands pensent affaiblir notre moral par l'agression de leurs zeppelins, la piraterie de leurs sous-marins, la ruée formidable de leur offensive et leurs menaces de croquemitaines, ils se trompent lourdement.

Un puissant écrivain russe, Dostoïewski, a dit : « Ce sont peut-être de grands savants, mais ce sont de furieux imbéciles! »

Une et indivisible, purifiée, grandie, telle est apparue aux peuples l'âme française, depuis que cette effroyable guerre se prolonge. Chez les nations comme chez les individus, le meilleur d'une race ne s'affirme souvent qu'aux jours d'épreuve ; c'est l'appel à toutes les énergies et à toutes les vertus foncières sous le coup d'une catastrophe. Le péril de tous recrée l'unité sacrée.

Nous ne sommes pas très bons juges de ce que vaut cette âme française, à laquelle l'étranger rend hommage. Incorrigibles et légers, nous entretenons volontiers sur nous-mêmes des légendes absurdes et dangereuses. Heureusement que, seuls, les Allemands font semblant d'y croire ! L'une de ces légendes, la pire, consisterait à prétendre que, à l'abri du mur d'acier et de feu de nos armées, une nation de civils s'effare, s'inquiète, doute, songe avidement à la paix. Il y aurait : le Front, sublime,

et l'Arrière, faiblard et pusillanime. C'est une calomnie imbécile! Des caricaturistes de talent y ont contribué : ce fut de leur part une regrettable erreur, qu'excuse seule l'incurable manie des Français de rire de tout, des autres et d'eux-mêmes.

Non, il n'y a pas un Arrière composé seulement d'embusqués, de pantouflards, de profiteurs, mais une race réveillée de son rêve de concorde internationale et qui, prise à la gorge par l'agression la plus sauvage et la plus injuste, combat pour la liberté. Un élan d'amour fraternel unit l'Arrière au Front. Et nos soldats le savent bien. Combien de braves gens, lésés dans leurs affaires, leur gagne-pain, appauvris, ruinés même, supportent en silence la dure nécessité. Combien de mères désolées, de veuves en larmes ont étouffé leur douleur pour ne pas décourager les autres mères, les autres femmes anxieuses. Combien de bons

vouloirs se sont offerts et s'offrent tous les jours à la défense et à l'organisation !

Une femme alcoolique, une snobinette à robe extravagante peuvent-elles compter devant les milliers de femmes qui font leur devoir : ouvrières de l'usine à munitions, paysannes du labour, bourgeoises des ambulances, des ouvroirs, du foyer?

Ne laissons pas s'établir cette légende dangereuse et niaise qu'il y a deux Frances, celle de Corneille et celle de Sancho Pança, celle du Front et celle du ventre, une France qui lutte dans les plus héroïques, les plus surhumains combats, et une France d'affaires, de frivolité ou de plaisir.

Non, ce serait un mensonge et une mauvaise action ! Chacun sert où il peut et comme il peut, et jamais, à aucune époque de son passé, la France ne s'est sentie aussi raffermie et aussi confiante dans l'union sacrée.

Car elle domine les tares individuelles, elle plane au-dessus des inévitables petitesses qui tiennent à l'imparfaite condition humaine. Prétend-on changer ce qui de tout temps fut, est et sera?

Oui, il y a encore des embusqués, des lâches que l'on ne sortira jamais assez de leurs trous; mais quelle exagération d'en voir partout, comme en 1870 on ne voyait partout que des espions! La crédulité des uns, l'aigreur ou la méchanceté de certains arrivent à s'en prendre à de vrais soldats, à des permissionnaires, à des blessés glorieux : disons-nous plutôt que tous les hommes de cœur font leur devoir et qu'ils sont des millions; disons-nous aussi que si, parmi les embusqués on voit de solides gaillards, beaucoup par contre sont des inaptes et des dégénérés qui, à tout prendre, ne seraient même pas de bons soldats et qui là où ils sont font mieux que rien.

Oui, nous avons quelques socialistes « bêlants », comme dit Hervé, qui voudraient causer avec les socialistes Boches; mais nous savons que, dans l'ensemble, le parti socialiste veut la guerre jusqu'au bout et entend délivrer l'Alsace-Lorraine contre les socialistes Boches qui s'indignent de cette idée.

Oui, on voit des nigauds se demander gravement de quel côté sont les responsabilités de la guerre, alors que la violation de la Belgique et la ruée contre la France crèvent les yeux; mais le bon sens populaire, dès le premier jour de la mobilisation, a bien su où étaient la vérité, la justice et le droit.

Oui, des agioteurs spéculent, des accapareurs font monter les prix, des commerçants gagnent à la vie chère, mais il dépend des gouvernants d'y mettre ordre; et des efforts réels ont été faits pour remédier à

ces crises inévitables du commerce et de l'industrie.

Oui, il est des parlementaires maladroits, esclaves de leurs électeurs, mais le spectacle pénible qu'ils donnent parfois ne doit pas nous faire oublier que le Parlement, issu du suffrage universel, et par conséquent des avantages et des imperfections de cette forme de suffrage, reste la sauvegarde de nos institutions républicaines.

Tout ce qui cloche, tout ce qui grince, tout ce qui détonne ne saurait compter devant la prodigieuse, simple et mâle fermeté de notre peuple debout, soldats et civils, riches et pauvres, célèbres et obscurs, pour le salut commun. L'Océan ne se juge pas, dans sa formidable grandeur, sur quelques méduses flasques, quelques crabes morts et quelques algues putrides dont il rejette le fumier sur la grève.

Sachons-le bien : jamais l'âme française,

légère et forte, n'a brillé sur une cime d'un plus pur éclat. Il faut la juger avec le recul et la distance de l'étranger pour comprendre combien elle a mérité d'être aimée et admirée.

N'en tirons pas vanité, n'en tirons pas davantage une absolution de nos erreurs. La victoire venue, ne disons pas — il serait stupide à nous de le dire : « Vous voyez, nous sommes invincibles et désormais nous ne risquons plus rien ! »

C'est alors au contraire qu'il faudra savoir agir, réparer, reconstruire, réorganiser !

Comment se résignerait-on à ce que d'aussi cruelles hécatombes et de si vastes charniers ne fissent pas lever une moisson d'espoirs et de vertus réparatrices ? Il ne se peut pas que nous consentions à ce que l'âme française, cette âme de clarté et de vérité à laquelle en ce moment l'Univers

rend hommage, pâlisse et s'éteigne après avoir jeté une si grande lueur.

Une et indivisible, jaillie d'une seule et même France militaire et civile, elle se devra de rayonner comme le faisceau lumineux de toutes nos énergies, par delà les ténèbres du cauchemar, par delà les souffrances et les holocaustes, par delà la victoire elle-même.

Tous, des plus grands aux plus humbles, par nos efforts, par notre foi dans l'avenir, par notre volonté d'action, aidons au resplendissement de l'immortelle âme française !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Pour mon fils. 1
Avant-Propos 3
Des canons ! Des munitions ! 15
Guerre d'usure 23
Le devoir présent 29
Sympathies espagnoles. 39
Nobles paroles. 45
Organisations 53
Responsabilités 61
Utilisations 69
La France de demain 77
Nos enfants et l'Allemagne 85
Le culte de la haine. 95
L'oiseau merveilleux. 101
L'ogre et sa faim 109
Des armées nouvelles 119
Armées jaunes et noires 127
La bague des tranchées. 135
L'année de la victoire 141
L'immense effort. 147

Pages.
Contre l'alcoolisme 153
La mesure 163
La mobilisation intellectuelle 171
La douce et la forte 177
Gœthe et Harden 187
Sous les ruines de l'Europe 195
Jusqu'au bout ! 201
Nos frères d'Alsace-Lorraine 207
S'ils avaient voulu ! 215
L'État éleveur (I et II) 223
Sauvons les enfants ! 235
Neutres, sur-neutres, faux neutres 243
La couleur des neutres 255
Le sang et l'or 261
L'autre guerre 277
L'âme française 271

3077. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (7-16.)

3105. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 7-16.